



# LA CITÉ ENDORMIE



ANTONIN GUIRETTE – LA CITÉ ENDORMIE

Antonin Guirette

# La cité endormie

## Chapitre 1

« Cette fois-ci, ce sera différent. »

Ce furent les premiers mots que le père de Nodem prononça après avoir lu la dépêche. Du haut de ses huit ans, Nodem n'était pas autorisé à la voir, mais il en avait compris les grandes lignes. La guerre était déclarée. Le roi avait rétabli la conscription, puis rappelé les réservistes et les soldats à la retraite. Les robots avaient reçu un grand renfort humain. Le reste de la population n'avait qu'à regarder la puissance militaire triompher de l'ennemi.

Dans la rue, ce jour-là et les jours suivants, Nodem entendit beaucoup de bruits différents. Des illuminés psalmodiaient la fin imminente, et des calèches passaient à toute vitesse. Elles allaient toujours vers le sud. Sans doute pour fuir. Nodem ne comprenait pas l'intérêt de fuir,

alors qu'ils allaient gagner. Il posa la question à sa mère.

— Ils n'ont pas la foi, tout simplement, répondit-elle.

Quand elle souriait, une fossette apparaissait au coin de sa bouche. Nodem aimait ce visage. Les yeux noisette, les cheveux mi-longs, et les taches de rousseur qui coloraient ses joues. Il lui rendit son sourire.

Mais ce n'était pas la foi qui gagnait les guerres. Il le pensa mais n'en dit rien. Il ne voulait pas que le sourire de sa mère s'efface de son visage.

Chaque matin, ses parents se vêtaient de leurs toges noires de fonctionnaires civils. Puis ils quittaient la maison, au moment où son précepteur entraît avec son habituel sourire débonnaire. Il serrait dans ses mains sa ceinture de corde et s'inclinait pour saluer les parents,

avant de s'adresser au jeune garçon d'une voix bienveillante :

— Alors, prêt pour ton instruction ?

Nodem acquiesçait et ils se rendaient dans la salle préceptoriale. C'était une pièce exiguë et humide munie d'un vieux bureau et de deux chaises en bois. Elle n'était éclairée que par une unique lampe à ambre aquatique, qui pendait au plafond. Le précepteur se plaçait d'un côté du bureau, Nodem de l'autre. Des dizaines de feuillets étaient empilés dessus. Il se demandait comment son précepteur parvenait à s'y retrouver.

L'éducation des jeunes aristocrates passait d'abord par l'histoire. Il fallait comprendre ce qu'il s'était passé auparavant, pour pouvoir préparer l'avenir. Le destin de Nodem était tout tracé : fils de fonctionnaires, petit-fils de fonctionnaires, il serait fonctionnaire lui aussi. C'était une charge prestigieuse, dont la

préparation devait commencer dès le plus jeune âge.

Trois jours après le début des hostilités, le précepteur s'épancha pendant deux heures sur les androïdes.

— Les androïdes, disait-il, ont été créés par les Républicains il y a vingt ans. La robotique avait fait son chemin à Mahery, et elle n'a pas donné de bonnes choses. Un scientifique vénal a eu l'idée de concevoir une machine pouvant imiter les humains et copier leurs traits. Mais ils ne sont pas comme nous. Les androïdes n'ont aucune empathie. Leurs émotions, ce sont leurs maîtres qui les créent. Lorsque ces derniers activent un androïde, ils leur disent que leur allégeance va d'abord à eux, leurs maîtres. Ils sont conditionnés à les aimer. C'est pourquoi ils sont une aberration. Les androïdes sont dangereux.

Nodem ne comprit pas trop où le précepteur voulait en venir.

— S'ils sont serviabiles et qu'ils aiment leurs maîtres, en quoi est-ce qu'ils sont dangereux ?

Il reçut un regard sévère. Le précepteur était beaucoup moins souriant quand on le remettait en question.

— L'amour et l'empathie, ce sont deux choses différentes chez les androïdes. Un androïde ne tremble pas, n'hésite pas. Si on lui dit de mentir, il ment. C'est aussi pour cette raison qu'ils sont de petite taille. Ils ressemblent à des enfants pour nous manipuler au mieux. La seule caractéristique discernable, ce sont les yeux. Les androïdes ont de larges pupilles. Elles sont faites des pierres d'ambre dans leurs yeux. L'ambre élémentaire, comme tu le sais, alimente nos lampes, nos fours, nos machines. Il alimente aussi les androïdes. Enfin... ils sont

une hérésie, que les Républicains ont pourtant multipliée.

— Mais les humains aussi mentent, non ? insista Nodem.

Le précepteur souffla d'exaspération et donna à Nodem l'un de ses mantras :

— Assez. On ne questionne pas les faits.

Nodem acquiesça en silence. Il avait commis une faute. Même si son précepteur ne l'avait jamais formulé à voix haute, il avait fait comprendre à son élève que ce dernier n'avait pas droit à plus d'une question par sujet. Au-delà, il s'énervait. Nodem ne savait pas pourquoi mais c'était un fait. Et on ne questionnait pas les faits.

Après tout, des créatures qui imitaient les traits des humains sans être des humains, et pouvaient mentir à la perfection, c'était effrayant. Son précepteur voulait lui faire



comprendre qu'il *devait* avoir peur des androïdes. Soit, c'était réussi.

Le précepteur revint encore le lendemain. Et le surlendemain. Après, il ne vint plus. Le dernier jour, il paraissait préoccupé. Nodem s'en rendit compte et lui posa la question :

— Tout va bien, monsieur ?

Le précepteur sembla déglutir, puis soupira. Il adressa ensuite à son élève un sourire rassurant.

— Oui, ne t'inquiète pas. À mon âge, tu sais, c'est normal d'être fatigué. Dans quarante ou cinquante ans, tu comprendras.

Il eut un léger rire. Nodem n'était pas convaincu. Il y avait autre chose, il le sentait. Mais il avait déjà posé une question sur le sujet. Il n'avait pas le droit à plus.

Le premier jour d'absence, ses parents attendirent une demi-heure, pensant à un retard. Quand il fut évident que le précepteur n'allait pas se présenter, ils haussèrent les épaules.

— Tu es grand, dit son père à Nodem. Tu sauras te débrouiller tout seul quelques heures ?

Ils avaient déjà laissé leur fils seul à la maison mais jamais longtemps. Lui était tout excité. Il enfila son foulard noir fétiche et leur affirma, la tête haute, que tout irait bien. Son sourire fier parut les attendrir.

— À ce soir, alors, lui dit sa mère en clignant de l’œil.

Puis ils fermèrent la porte.

Nodem se demanda si les androïdes mentaient comme ça. Il se sentit un peu coupable. C’était vrai, il ne ferait aucune bêtise. Aucune que ses parents ne puissent voir, tout du moins. Depuis des jours, il enrageait de ne pas savoir. Il avait l’impression qu’on ne lui donnait que des bribes d’informations. Il était curieux de nature.

Il observa, par la fenêtre, ses parents s’éloigner de la maison et disparaître à l’angle

de la rue. Puis il tourna la tête vers la table en bois, où des papiers traînaient en vrac. Parmi eux, les dépêches quotidiennes sur le conflit en cours.

Nodem se voyait comme un espion. Il courut vers la table, s'arrêta devant et regarda les papiers. Il trouva les sept dépêches qu'ils avaient reçues, puis les tria par ancienneté.

Il commença à les lire depuis le début. C'était comme la fois où on lui avait offert son premier livre, mais différent. Ce n'étaient pas des exercices, c'était une *histoire*.

Sur le premier feuillet, il était écrit :

*DÉPÊCHE DU GOUVERNEMENT CENTRAL*  
*En le quatre-vingt-unième jour du règne de sa*  
*Majesté Soan I<sup>er</sup>*

*Le gouvernement central informe tous les citoyens et résidents du Royaume de Firenea de*

*la mobilisation des conscrits et des robots Tarana en vue d'un conflit inévitable.*

*L'envahisseur venu du nord est de retour. L'armée novalienne a traversé une nouvelle fois les montagnes d'Ikenast en surpassant les forces du Royaume d'Hazo.*

*Les Novaliens sont à nos portes mais le Royaume se défendra. Rien ne sera concédé, rien ne sera conquis.*

*L'envahisseur sera repoussé par notre toute puissante armée. Cent ans ont passé depuis la Grande Guerre Défensive mais la détermination de notre peuple n'a jamais été aussi forte.*

*Réuni avec le gouvernement en conseil extraordinaire, sa Majesté a décrété la mobilisation, et l'appel au volontariat pour venir grossir les rangs de l'Armée Royale.*

*Des missives quotidiennes informeront la population comme cela lui est dû.*

*Le commerce et le trafic routier ne seront pas affectés.*

En bas du papier, deux sceaux : celui de la Monarchie et celui de la Préfecture. Ainsi qu'une mention de la Faction Publique des Postes, qui avait acheminé les dépêches dans les villes et les villages du royaume.

C'était un peu décevant. Cela correspondait à ce que les parents de Nodem lui avaient dit. Il fit la moue mais ne se découragea pas, et lut le deuxième feuillet.

*DÉPÊCHE DU GOUVERNEMENT CENTRAL*  
*En le quatre-vingt-deuxième jour du règne de*  
*Sa Majesté Soan I<sup>er</sup>*

*Le gouvernement central informe tous les citoyens et résidents du Royaume de Firenea qu'à ce jour, lendemain de la mobilisation des*



*conscrits, soixante douze mille neuf cent quatre-vingt-quinze soldats ont été réunis en la ville de Tavanà, capitale.*

*L'Armée Royale a levé le camp au matin, à 8 heures. Les robots Tarana sont partis les premiers.*

*Ils rejoindront la frontière dans trois jours et formeront une ligne pour faire face à l'ennemi.*

*L'armée novalienne a pénétré dans le Royaume de Fiaama.*

*Sa Majesté Soan I<sup>er</sup> souhaite passer un traité de paix et d'assistance mutuelle avec son éminence le roi Tibold III<sup>ème</sup>.*

*Le stratège seigneur général capitaine Sokrata a tenu à assurer que la longueur estimée du conflit serait d'un mois.*

*Nodem s'efforça de se souvenir de ce que lui avait dit son précepteur, à propos de la première invasion des Novaliens. Le conflit avait alors*

duré un an. Le général des armées, lui, disait que celui-ci ne durerait qu'un mois. Nodem se demanda comment on pouvait balayer un tel ennemi en quatre petites semaines. Mais si c'était le chef de l'armée qui le disait, c'était sans doute un fait. Nodem haussa les épaules et continua.

*DÉPÊCHE DU GOUVERNEMENT CENTRAL*  
*En le quatre-vingt-troisième jour du règne de*  
*Sa Majesté Soan I<sup>er</sup>*

*Le gouvernement central informe tous les citoyens et résidents du Royaume de Firenea qu'à ce jour, les troupes Tarana ont fait route vers le nord et atteint la frontière pour former une ligne de front infranchissable.*

*Le stratège seigneur général capitaine Sokrata a déclaré que cette ligne était le préambule d'une charge victorieuse, et que les*

*forces novaliennes seraient écrasées par leur méconnaissance d'un terrain défavorable.*

*Le commerce et le trafic routier sont momentanément interrompus vers le nord en vertu de la fermeture de la frontière du Royaume et de l'état de guerre des Royaumes d'Hazo et de Fiaama.*

Nodem nota un changement. Dans la première missive, le commerce et le trafic routier n'avaient aucun problème. Tout restait normal. Et maintenant, deux jours plus tard, ils étaient affectés. C'était logique compte tenu du fait qu'il y avait la guerre au nord. Mais c'était incohérent par rapport au premier jour. En tout cas, sa curiosité était piquée au vif. Il lut la dépêche suivante tout en évitant le début pour aller plus vite.

*... à ce jour, soixante-douze mille neuf cent quatre-vingt-quinze conscrits, bientôt renforcés de huit mille huit cent neuf volontaires, ont construit le camp au niveau de la frontière nord du Royaume de Firenea.*

*Une ligne de front de quarante-huit champs a été établie. Elle ne sera brisée sous aucun prétexte.*

*Sa Majesté Soan I<sup>er</sup>, dans le deuxième discours public depuis son intronisation, a déclaré que la guerre serait gagnée et que la marche du progrès du Royaume et du peuple ne serait pas entamée par les heures sombres à venir.*

Le roi n'avait pas plus d'une vingtaine d'années. Il était le souverain le plus jeune de l'histoire. Nodem le savait : ses parents s'étaient demandés comment quelqu'un d'aussi jeune pouvait assumer de telles fonctions. Mais

ils avaient la foi. Nodem passa à la dépêche suivante.

*... le premier affrontement avec les Novaliens a eu lieu. Au matin, vers 6 heures selon les rapporteurs de bataille, un contingent ennemi a agressé les soldats royaux.*

*Un feu nourri de notre armée les a contraints à la fuite.*

Les choses devenaient excitantes. C'étaient les premiers affrontements. Nodem s'imaginait de valeureux héros dans les armures des anciens temps, qui partaient à l'assaut d'un ennemi traître, et triomphaient de tous les obstacles. Au-dessus d'eux, la lumière des Lunes et des étoiles les encourageait à continuer. Le sol serait rouge du sang de l'adversaire.



*... à ce jour, l'Armée Royale a lancé sa première offensive de grande envergure.*

*Les troupes novaliennes ont été contraintes à se retirer.*

*Les soldats se sont battus valeureusement et continuent leur avancée victorieuse.*

*Le commerce et le trafic routier restent interrompus vers le nord, et l'accès aux mines de sel est momentanément restreint aux exploitants de la Faction Publique des Mines.*

Nodem avait des étoiles plein les yeux. Oui, les histoires de ses parents et de son précepteur relataient des faits similaires. Mais il restait passif, il se contentait d'écouter. Alors que là, il pouvait participer, il pouvait découvrir à sa vitesse. C'est à dire très vite. Sans avoir à attendre. D'autant plus que ce qu'il lisait était actuel. Ce n'était pas une bataille que l'on avait

déjà gagnée, c'était quelque chose qui se déroulait là, maintenant, dehors.

Il regarda par la fenêtre de sa maison. La rue était calme à cette heure. Nodem fit la moue. Ici, de l'action, il n'y en avait pas. Peut-être serait-ce plus divertissant s'il pouvait y assister.

Il restait encore une dépêche, celle que le messenger leur avait livrée le matin-même. Sur celle-ci, le sceau de la Préfecture était absent. Le pouvoir central n'était pas passé par elle et l'avait fait livrer directement. Il se demanda si c'était aussi pour ça que ses parents, fonctionnaires de la Préfecture, étaient de mauvaise humeur quand ils étaient partis. Ça plus l'absence du précepteur.

## *DÉPÊCHE DU GOUVERNEMENT CENTRAL*

*En le quatre-vingt-septième jour du règne de*

*Sa Majesté Soan I<sup>er</sup>*

*Le gouvernement central informe tous les citoyens et résidents du Royaume de Firenea qu'à ce jour, l'Armée Royale a remporté une nouvelle victoire. La ligne de front a tenu.*

*Le commerce et le trafic routier demeurent interrompus au nord et sur la route nord-ouest menant à la frontière du Royaume de Fiaama.*

Nodem restait un peu sur sa faim. Il reposa les feuillets et s'efforça de les remettre en désordre sur la table. Ses parents ne remarqueraient rien.

Comme beaucoup d'enfants des quartiers nord de Foyben, il n'avait pas le droit de sortir sans leur autorisation. Pas avant l'âge de dix ans. Comme midi approchait, il se dirigea vers le plan de cuisine. Son père lui avait préparé un pain au bœuf séché, recouvert de crème. Nodem s'installa sur une chaise devant la fenêtre et observa la rue, tout en mangeant.

En comparaison d'avant le début de la guerre, il y avait tout de même moins de monde dehors. Néanmoins, il avait constaté une recrudescence de miliciens de l'État. Il y avait toujours eu des hommes armés en uniforme de la Préfecture dans les quartiers nord. Mais jamais aussi nombreux. Nodem se demanda à quoi les choses pouvaient ressembler au sud de la ville. Il avait très peur de cet endroit. Au moins, ici, il y avait des miliciens pour entourer les honnêtes gens.

Nodem sourit. Il était en sécurité.

Au même moment, loin au nord de Foyben, l'Armée Royale firenéenne subissait la plus cuisante défaite de son histoire.

## Chapitre 2

Les parents de Nodem rentrèrent en début de soirée, alors que le soleil avait déjà amorcé sa descente. Les employés de la Préfecture avaient remplacé les pierres d'ambre des lampadaires. Dehors, il faisait froid, et les rares personnes qui passaient dans la rue étaient emmitouflées dans des manteaux de laine.

Nodem accueillit ses parents un sourire aux lèvres. C'était le sourire de celui qui n'avait fait aucune bêtise. Son père sembla voir que le désordre des papiers de la table n'était pas tout à fait le même que quand il était parti, mais il ne fit aucune remarque. Nodem vit alors que ses parents avaient tous deux l'air inquiets. Très inquiets.

— Il se passe quelque chose ? demanda-t-il, soucieux.



Ils ne répondirent pas et s'attelèrent, sans bruit, à la préparation du souper. Dehors, un crieur arriva dans la rue et annonça la nouvelle :

— Couvre-feu mis en place dès ce soir ! Sur l'ordre de la Préfecture, aucune sortie n'est autorisée à partir de 19 heures !

Nodem haussa les épaules. Il y avait sans doute une bonne raison. Il n'avait que huit ans. À huit ans, on ne s'embarrassait pas de ce genre de détail.

Sa mère prit son portefeuille dans sa poche et en sortit un carré d'ambre, qu'elle plaça dans la bouilloire pour la mettre en marche. Vingt minutes plus tard, chacun fut servi d'une part de bouillon de légumes. Le père de Nodem disait souvent que même sans viande, c'était le meilleur remède possible au froid de l'hiver.

Nodem avala sa part en quelques cuillerées. Ce soir, il était excité comme une puce.

Toute la journée, il n'avait cessé de penser aux dépêches qu'il avait lues. Il avait l'impression de s'être découvert une passion pour la guerre. Il attendait avec impatience le lendemain, et que ses parents soient partis, pour pouvoir lire la suivante et savoir comment l'Armée Royale allait battre les Novaliens, cette fois.

Mais le moral de ses parents déteignait sur le sien. Il n'était plus de très bonne humeur. Il ne put s'empêcher de leur demander si quelque chose n'allait pas.

— Mais non, aucune raison de t'inquiéter, lui répondit sa mère, un sourire forcé aux lèvres.

Pas très convaincant.

Le lit double des parents et le lit simple de l'enfant étaient situés l'un en face de l'autre, contre le mur opposé à la cuisine. Nodem partit en premier, alors que ses parents étaient occupés devant la table. Ils s'étaient dévêtus de leurs habits de fonctionnaires pour enfiler des

toges blanches de style impérial. Ils discutaient à voix basse.

Nodem plongea sous ses draps et ferma les yeux. Mais au lieu de dormir, il écouta la conversation.

— Comment est-ce qu'ils ont pu ne pas nous prévenir... ? dit sa mère.

— J'ai vu le préfet. Il a l'air au courant des choses mais il était énervé. On dirait que le gouv' l'a tenu à l'écart.

— Ce vieux con a déjà mis les voiles, je te parie. Et on devrait faire la même chose.

En entendant ces mots, Nodem serra fort son foulard dans sa main.

Il y eut alors du bruit dehors. Se demandant ce qui venait troubler la tranquillité de la rue, il leva la tête et regarda par la petite fenêtre juste au-dessus de son lit – il avait insisté pour qu'on le mette ici, précisément pour ça.

C'était un ivrogne qui marchait de l'autre côté de la rue. Une bouteille de vin de blé à la main, il chantonnait un air.

L'alcool n'aidait pas à le comprendre. Pas plus que les deux miliciens qui coururent jusqu'à lui et lui saisirent les bras. Il poussa un cri et lâcha la bouteille en se débattant. Elle tomba et se brisa sur les pavés. Les parents de Nodem observaient eux aussi la scène.

— Bande d'idiots, dit son père. C'est la Préfecture qui va nettoyer derrière vous. Comment ils peuvent la laisser entrer ici, cette engeance ? Ça me dépasse.

— Il y a quatre jours, ça ne m'aurait pas étonné, ajouta sa mère. Aux Milices, ça va bien rigoler demain.

L'intrus maîtrisé, le calme revint. La beuverie était monnaie courante à Foyben et il n'était pas rare que les fêtes débordent dans les quartiers nord. Mais les zones d'habitation des

fonctionnaires étaient censées être surveillées et protégées. Une faille dans un dispositif milicien encore plus dense que d'habitude, ça avait de quoi surprendre.

Le petit événement avait mis fin à la discussion. Les deux parents de Nodem reprirent leur travail en silence, mais ne tardèrent pas à aller se coucher. Avant de se glisser dans leur lit à leur tour, ils jetèrent un regard inquiet à leur fils. Celui-ci fit semblant de ne pas le remarquer.

Le précepteur ne vint pas le lendemain non plus. Cette fois-ci, les parents de Nodem n'attendirent pas longtemps pour partir au travail. Quand Nodem leur demanda pourquoi le vieil homme était encore absent, sa mère répondit de façon laconique :

— Simplement qu'il n'a plus la foi.



Il n’y avait rien de pire que les réponses qui soulevaient encore plus de questions. Mais Nodem allait devoir s’en contenter. Changeant de sujet, il demanda :

— On n’a pas reçu de dépêche, ce matin ?

Son père, d’abord surpris, haussa les épaules.

— On dirait que non.

Puis il referma la porte, et ils s’en allèrent. Nodem était déçu. Il avait espéré pouvoir alimenter encore un peu son imaginaire.

À 3 heures de l’après-midi, il y eut un grand fracas dans la rue. Nodem, qui s’était assoupi sur sa chaise, sursauta, et serra son foulard, qu’il avait pris dans ses mains. Il vit alors ce qu’il y avait de l’autre côté de la fenêtre et n’en crut pas ses yeux.

Une armée avançait. Une armée hétéroclite, étrange mélange de machines et d’humains. Les robots-soldats Tarana marchaient en tête, à un rythme soutenu, leur corps métallique résonnant

à chaque pas contre les pavés. Derrière venait une immense procession d'hommes et de femmes. Eux avaient bien moins fière allure, et trahissaient un sentiment de profond abattement.

C'était loin de ce que Nodem avait imaginé derrière les termes grandiloquents d'Armée Royale. Il y avait quelque chose que les dépêches n'avaient pas dit.

Le spectacle dura plus d'une heure. Même déconfite, l'armée firenénienne était aussi importante que ce qui était écrit. Cinquante mille Tarana, et dans les quatre-vingt mille humains. Le royaume avait, en théorie, une force de frappe colossale.

Même si Nodem était inquiet, il était tout de même impressionné. Et si les visages des militaires n'avaient pas été aussi fermés, il aurait sans doute été enthousiaste.

Il fut alors pris d'une envie coupable : sortir sur le palier pour poser des questions. Parler à un des soldats, lui demander des nouvelles de la guerre, savoir pourquoi ils avaient tous l'air autant désespérés.

Mais il ne bougea pas. La simple idée de sortir seul l'effrayait. S'adresser en plus à des inconnus qui le dépassaient tous de trois têtes était inenvisageable. Il resta donc tétanisé, le visage collé à la fenêtre, observant la glorieuse Armée Royale qui avançait dans Foyben.

L'absence d'enthousiasme semblait être partagé par la population. Il n'y avait aucun autre bruit que celui des pas des militaires dans la rue. Les habitants des maisons alentours étaient eux aussi figés devant leurs fenêtres.

Nodem se demanda alors ce que l'Armée Royale pouvait bien faire ici. Visiblement, elle venait de l'ouest et allait vers l'est. Pourtant, le front était censé se situer au nord. C'était ce

qu'indiquaient les dépêches. Nodem avait étudié les cartes avec son précepteur. Il savait que Foyben était au nord, à cent vingt champs du Royaume d'Hazo et à soixante-dix-sept du Royaume de Fiaama. C'était ce qui en avait fait un point d'échange de première importance. Des artisans de tous les pays venaient y commercer.

Mais Nodem connaissait les grandes routes qui entraient et sortaient de la ville. Et ces routes n'allaient pas vers le nord, car Hazo traitait davantage avec Tavanà, la capitale. La présence de l'armée ici n'était donc pas logique.

Le silence n'était revenu que depuis quelques minutes quand ses parents rentrèrent, ce soir-là. Ils avaient l'air encore plus abattus que les soldats mais se forcèrent à sourire devant leur fils. Nodem avait de la peine pour eux mais n'en laissa rien paraître, lui non plus. Ils

préparèrent le souper en silence : encore du bouillon de légumes. Ce midi, Nodem n'avait pas eu de viande sur sa tartine.

Il se demanda quelle question il pouvait poser, parmi toutes celles qui lui brûlaient les lèvres. Il ne pouvait pas avouer qu'il avait lu les dépêches la veille, même s'il se doutait que son père était au courant.

Il eut alors une idée.

— Dites, est-ce qu'on va partir, nous aussi ?

Cela lui paraissait tout à fait légitime. Pourtant, deux paires d'yeux sévères se braquèrent sur lui.

— Qu'est-ce que tu racontes, enfin, Nodem !

— Non, nous ne partons pas. Nous avons encore la foi.

Mais ce n'était pas la foi qui gagnait les guerres. C'était déjà ce que Nodem avait pensé quand le conflit avait commencé. Il acquiesça

cependant sans rien dire. Il n'avait plus le droit à la parole.

Le reste du souper se déroula dans le silence. Puis Nodem alla au lit, pendant que ses parents continuaient à travailler. Mais il ne ressentait aucune fatigue et ses parents ne disaient rien. Alors il se mit sur le ventre, prit sa tête dans ses mains et regarda la fenêtre, pensif. La pierre d'ambre du plafond allait bientôt s'éteindre et il n'y avait presque plus de lumière.

Il vit alors quelque chose de nouveau. Dans la rue, dans le noir, de nouvelles personnes apparurent. Elles étaient davantage silencieuses que les précédentes, mais les bruits de leurs pas et des roues de leurs véhicules étaient, eux, parfaitement audibles.

C'était une autre armée. Elle n'avait rien à voir avec la précédente. Il n'y avait aucun robot. Les soldats portaient des torches. Nodem

put distinguer un visage farouche aux traits étranges. Ses yeux étaient fins, ses sourcils absents. Ses cheveux d'un noir de jais étaient ramenés en arrière, plaqués sur son crâne. Il ne portait pas d'armure ni de cotte de maille, mais une tunique brune serrée aux hanches par une ceinture en cuir. Dans ses mains, il tenait un long fusil.

Nodem serra son foulard. Il avait compris. Cet homme était un Novalien.

## Chapitre 3

Nodem n’osa pas prononcer un mot, de peur qu’un de ces démons ne le regarde. Ses parents devaient être dans le même cas, car eux aussi ne bougeaient plus. Toute la rue semblait retenir son souffle.

Quand les soldats d’infanterie, en première ligne, furent passés, ce fut au tour de la cavalerie. À nouveau des milliers d’hommes aux visages diaphanes et aux yeux bridés, dressés sur des chevaux bruns. Certains d’entre eux souriaient. Ils souriaient du sourire qu’arboraient les victorieux.

Nodem comprit à ce moment-là ce qui s’était produit. La fière Armée Royale avait été vaincue. Les dépêches que ses parents avaient reçues tous les jours mentaient depuis le début, ou, en tout cas, trichaient avec la réalité.



Les Novaliens en étaient la preuve. Ils n'étaient pas là pour faire la paix, ils n'étaient pas non plus prisonniers. Et au vu de leur nombre, il n'était pas difficile de comprendre pourquoi c'étaient eux qui avaient remporté la bataille.

Pour Nodem, rien n'aurait pu être aussi terrifiant que cette vision. Celle de l'armée ennemie, diabolisée depuis si longtemps dans les livres et dans les histoires. C'était elle qui l'avait emporté et c'était elle qui défilait dans Foyben.

Mais qu'allait-elle faire, cette armée, maintenant qu'elle était victorieuse ? Nodem se creusa la tête pour essayer de se rappeler de ce qu'il avait vu dans ses livres. Que se passait-il, d'habitude, quand une armée gagnait la guerre ?

Cent ans plus tôt, les Novaliens avaient envahi le continent. Ils avaient traversé les montagnes d'Ikenast et déferlé sur la province d'Hazo. Les

garnisons impériales stationnées dans la région n'avaient rien pu faire et avaient été anéanties.

Leur avancée avait duré plusieurs mois. Les choses allaient moins vite, à l'époque. Ils avaient cependant été arrêtés devant les portes de Tavanà, le chef-lieu de la province de Firenea.

C'était l'échec du siège qui avait donné le temps aux grands princes et aux Nobles de décider d'une trêve dans la guerre civile en cours. Les Novaliens n'avaient pas anticipé le fait de se retrouver face à non pas une, mais cinq grandes armées les attaquant sur leurs flancs. Ils avaient dû se retirer.

Nodem revint un peu plus tôt dans le temps. Qu'avaient fait les Novaliens dans les cités, dans les villages qu'ils avaient conquis ? Il était sûr que le précepteur lui en avait dit quelque chose.

Enfin, il se rappela. L'enseignement de la Grande Guerre Défensive ne datait pas d'hier. C'était une des premières choses qu'il avait étudiées, à l'âge de six ans.

« Dans toutes les villes où ils sont passés, les Novaliens n'ont semé que la destruction. Des milliers de citoyens de l'Empire moururent sur les grands bûchers qu'ils organisèrent afin d'anéantir toute vie. »

Trop jeune, Nodem n'avait pas su saisir la portée dramatique de ces mots. Mais maintenant, il comprenait ce que cela signifiait. Et surtout il comprenait ce qu'il encourait.

Il frissonna. Pour l'instant, l'armée des Novaliens se contentait d'avancer. Rien de plus.

Mais que se passerait-il si... ?

Des cris résonnèrent à ce moment et le sortirent de ses pensées. Il se tourna vers ses parents. Ils avaient entendu aussi.

De nouveaux cris se firent entendre. Quelque chose se passait, plus loin dans la rue. Nodem déglutit. Il sentit alors quelque chose le prendre par le bras. C'était la main de son père. Ce dernier regardait Nodem avec le plus grand des sérieux, et jamais Nodem ne lui avait vu ce visage.

— Enfile ton vêtement d'extérieur, dit-il.

Nodem hésita, puis acquiesça. Il tremblait de tous ses membres. Il sortit de son lit, se déshabilla, puis enfila une tunique blanche rehaussée de fils d'or, ainsi qu'un épais pantalon de coton. Il passa une ceinture autour de sa taille, et y accrocha une petite bourse. Dans cette dernière se trouvaient des pièces de monnaie, ainsi que des douilles d'ambre concentré. S'il devait sortir en pleine nuit, autant avoir de la lumière.

— C'est bon, papa.

Son père hocha la tête. Mais il ne souriait pas.

Les cris se rapprochaient dans la rue. Nodem regarda à nouveau par la fenêtre. Il ne pouvait pas prendre le risque de l'ouvrir, mais s'il s'y collait suffisamment, peut-être apercevrait-il quelque chose.

Et il le vit.

Non loin, à quelques dizaines de mètres, la cavalerie novalienne se terminait. Derrière elle, des hommes et des femmes vêtus de soutanes noires, et équipés de lances aiguës, encadraient une gigantesque cohorte de prisonniers. Des soldats d'infanterie les accompagnaient, et ils forçaient les habitants à sortir de leurs maisons pour les faire rejoindre la masse.

Nodem vit un homme se débattre, au loin. Il résistait aux soldats et donnait des coups dans le vide. À un moment, son poing vint s'écraser sur le visage d'un des soldats. Ce dernier bascula en arrière et l'homme en profita pour chercher à

fuir. Une détonation retentit alors, et il s'écroula sur le sol. Il avait été abattu dans le dos, à bout portant.

Nodem lâcha un petit cri. Il mit la main sur sa bouche, les larmes aux yeux.

Sa mère le prit dans ses bras et le serra fort. Il se réfugia dans son étreinte protectrice.

— Ne t'inquiète pas, mon chéri. Tout va bien se passer.

Ses parents avaient remis leurs toges noires. Elles feraient office de vêtements d'extérieur. Les Novaliens en soutane se rapprochaient et ils n'allaient sans doute pas tarder les faire sortir, eux aussi.

Trois coups frappés contre la porte. Aucune réponse. Trois nouveaux coups. Toujours rien. Il y eut un grand bruit et la porte s'écroula. Trois soldats entrèrent alors dans la maison.

Il n’y avait que deux personnes. Un homme et une femme. Ils étaient apeurés.

Les soldats prononcèrent des mots dans leur langue. Même s’ils étaient incompréhensibles aux yeux des deux Firenéens, leur ton et leurs gestes traduisaient pour eux. Le couple devait sortir maintenant sous peine d’être exécuté. Deux armes à feu étaient pointées sur eux.

Tenus fermement par les poignets, ils furent éjectés de leur maison et amenés à rejoindre la foule. Cette dernière grossissait de plus en plus. Tout autour d’eux se trouvaient d’autres habitants à qui on allait réserver le même sort. Comme les Novaliens n’avaient encore ratissé que les quartiers nord, la majorité des gens étaient des notables et des fonctionnaires.

La procession continuait son avancée. Les deux soldats s’apprêtaient à passer à la maison suivante. L’un d’eux dit alors à l’autre de patienter. Le second ne comprit pas mais obéit.

Le premier entra plus avant dans la maison, regarda autour de lui, et vit alors la porte de la salle préceptrale.

Il s'en approcha d'un pas lent, tendant la main vers la poignée. Son gant de cuir se referma dessus et il ouvrit d'un coup sec. Mais il n'y avait personne derrière : la petite pièce était vide.

— Nodem, enfuis-toi ! cria alors l'homme. Ne les laisse pas te prendre !

Une gifle puissante le contraignit à se tenir tranquille. Mais alors, il sortit un couteau de sa poche, et le planta dans la hanche de son geôlier. Ce dernier hurla et s'écroula sur le palier. Un peu de sang s'échappa de la blessure et éclaboussa le vêtement de la femme. L'homme fut immobilisé, puis roué de coups. Mais, pour une raison obscure, ils ne le tuèrent pas.



Il y eut alors un grincement de parquet, deux coups de feu, puis un bruit de verre brisé. Le premier soldat se retourna et vit que l'arme de son camarade était fumante. Il pointait du doigt la fenêtre au-dessus du lit simple. Elle était ouverte. Le gamin avait sauté par là et à cause de l'obscurité, les autres dehors ne l'avaient pas vu s'enfuir.

Tous deux savaient ce qu'ils encouraient en laissant qui que ce soit s'échapper. Alors ils décidèrent de ne pas le rapporter. Un échange de regard leur suffit pour se mettre d'accord : il n'y avait que deux adultes dans cette maison. Rien de plus, rien de moins. Ils s'en allèrent et reprirent leur place dans l'escorte des prisonniers.

La voix de son père avait été comme un signal d'alarme pour Nodem. Caché sous son lit, il avait observé les allées et venues des deux

soldats novaliens. Il ne pouvait voir que le bas de leurs jambes mais imaginait leurs visages. Il était pétrifié.

Mais quand il avait vu un soldat sur le palier, et l'autre devant la porte de la salle préceptorale, il avait saisi sa chance. Mu par l'instinct, il avait bondi de sa cachette, ouvert la fenêtre et sauté à travers. Derrière lui, il avait entendu un coup de feu.

Il s'écroula sur le pavé et sentit une cuisante douleur à son mollet. Mais il n'avait pas le temps de s'en inquiéter. Au moment où il se relevait, une nouvelle détonation retentit derrière lui et la fenêtre se brisa. Les morceaux de verre s'envolèrent en tous sens. Nodem en sentit un lui entailler le bras. Il réprima un cri et gagna la ruelle la plus proche. Étrangement, personne ne donna l'alerte ni ne le suivit.

Il ne savait pas trop où il allait. Il se contentait de courir en tournant de manière aléatoire. Parfois, il entendait la rumeur de l'armée novalienne se rapprocher, et repartait en sens inverse. Au bout de dix minutes, il n'avait plus la moindre idée d'où il se trouvait. Foyben était un dédale qu'on ne lui avait jamais permis d'explorer.

Les Novaliens étaient arrivés après le remplacement des pierres d'ambre. L'éclairage public fonctionnait donc toujours dans les grandes rues comme la sienne. Mais ici, dans une petite ruelle, il n'y avait aucune lumière.

Il posa la main sur sa ceinture, et sur la bourse qui y était accrochée. Il poussa un soupir : elle était toujours là. Il la décrocha, défit la ficelle et l'ouvrit. Puis il en sortit une douille d'ambre.

Il la secoua et elle éclaira les alentours d'une luminescence bleutée. Les principales réserves d'ambre de Firenea se trouvaient au niveau de

l'océan. L'ambre aquatique était donc la norme dans la majeure partie du pays.

Maintenant qu'il pouvait voir où il allait, il se remit en route. Autour de lui, toutes les maisons étaient éteintes. Et surtout, vides. Il comprit que les Novaliens étaient déjà passés par là. Il avait de la chance.

C'était ce qu'il croyait au moment où il entendit des échos de voix non loin. Il se retourna et vit une lumière. Cette dernière éclairait les visages de deux soldats novaliens. Il déglutit, regarda sa douille lumineuse, comprit qu'elle allait le faire repérer, et la lâcha avant de partir en courant. Tout en s'enfuyant, il laissa couler ses larmes.

Ses parents n'étaient plus là. Il était dans le noir. Des démons cherchaient à le capturer.

Il était tout seul.

## Chapitre 4

Quand les parents de Nodem obtenaient une journée de pause, ils congédiaient plus tôt le précepteur et sortaient avec leur fils. Le jeune garçon avait donc déjà pu constater de ses propres yeux à quel point Foyben était une ville joyeuse.

Les habitants aimaient faire la fête. C'était un fait connu qui avait même fait la réputation de la cité au-delà des frontières du pays.

Les parents de Nodem s'en fichaient bien, sauf quand ils sortaient avec leur fils. Tous trois se rendaient alors au marché central, près de la place de la fontaine. Là, ils achetaient à manger, alors que Nodem réclamait tous les mets qui se présentaient devant lui. Ils dévoraient ce repas spécial en regardant l'eau couler.

À ce souvenir, Nodem sentit sa tristesse redoubler. Autour de lui, maintenant, il n'y

avait plus que le silence. Plus personne pour chanter, plus personne pour faire la quête à même le sol, plus personne pour jouer une mélodie sur son instrument. Foyben s'était fait anesthésier par l'envahisseur.

Nodem ne savait pas ce qu'il pouvait faire. Ce n'était pas comme s'il avait beaucoup d'options. Tout ce que lui avaient dit ses parents, c'était de s'enfuir. Mais pour aller où ? Faire quoi ? Il n'en avait aucune idée.

Son éducation aristocratique l'avait coupé d'amis potentiels. Quand bien même, comment aurait-il pu retrouver la moindre tête connue ? Il ne savait même pas où il était.

Peut-être qu'il devait rejoindre ses parents. Ça pouvait être ça, la solution. Ils allaient bien trouver un moyen de s'enfuir, et ils viendraient alors sauver leur fils.

Aussi jeune fût-il, Nodem savait qu'il se berçait d'illusions en pensant ça. Et ce n'étaient

pas les illusions qui allaient le sauver. Ce n'était pas la foi qui gagnait des guerres.

Finalement, ceux qui n'avaient pas eu la foi avaient au moins eu du nez. Ils étaient partis avant que les choses ne dégénèrent, et ils avaient eu raison. Nodem payait le prix de l'aveuglement de ses parents, qui avaient choisi de rester en dépit de tous les signes avant-coureurs.

Absorbé par ses pensées, Nodem ne vit pas qu'il allait à la rencontre d'un contingent de quatre soldats novaliens, qui ratissaient les rues à la recherche de fuyards. Marchant à pas rapides, il se cogna contre la hanche de l'un d'eux et tomba par terre. Les soldats se tournèrent vers lui, le virent, et éclatèrent de rire.

Nodem ne dit rien. Il était conscient d'avoir fait une énorme erreur. Mais il ne pouvait pas

les laisser le capturer. Pas après tout ce que ses parents avaient fait pour lui permettre de fuir.

L'un des soldats, qui ressemblait à un officier, s'approcha de lui. Nodem détailla son visage. Il était tout aussi pâle que les autres, et deux petites moustaches partaient de sous son nez. Ses cheveux étaient ramenés en arrière par un chignon mais quelques mèches restaient libres. Chaque fois qu'une d'elles touchait sa joue, il secouait la tête pour la chasser.

Il prononça quelques mots dans sa langue. Nodem se demanda s'ils lui étaient adressés. Cet homme le regardait, mais il devait savoir qu'un jeune garçon firenéen ne pouvait pas le comprendre.

Les deux soldats autour souriaient. Ce n'étaient pourtant pas des sourires cruels. Ils étaient juste *satisfaits*, comme Nodem quand il donnait une bonne réponse à son précepteur. C'était le sourire du devoir accompli.



Nodem déglutit. Il n’osait toujours pas bouger. Il savait quel sort était réservé aux récalcitrants. Il ne voulait pas mourir.

L’un des soldats écarquilla alors les yeux. Nodem crut que c’était à cause de lui mais l’homme regardait plus loin dans la rue. Il se tourna donc et constata qu’il y avait une silhouette là-bas, au loin. À une dizaine de mètres se dessinaient les contours d’un jeune garçon. En plissant les yeux, Nodem constata qu’il était brun, et vêtu de noir. Et il y avait dans ses pupilles quelque chose d’anormal. Le soldat décrocha de sa ceinture une paire d’étranges lunettes, bardées de fils de cuivre, et les porta à ses yeux. Il hurla alors et pour la première fois, Nodem comprit ce qu’il disait : « androïde ». Il frissonna.

L’officier claqua dans ses mains et ordonna aux deux autres de partir à la poursuite de l’intrus. Ils obéirent et s’en allèrent dans la rue

sombre. Nodem réalisa alors qu'il n'avait plus qu'un seul geôlier. Il souffla pour se donner du courage, puis se releva en un éclair et courut jusqu'à l'entrée de la ruelle suivante.

Il entendit derrière lui le Novalien pousser un juron. Puis il y eut un coup de feu. Mais Nodem avait déjà filé. Il était hors d'atteinte. Quelques échos de voix et de cris se firent entendre. Il s'arrêta et se retourna. Puis il vit que les trois Novaliens se mettaient à sa poursuite dans la ruelle. Ils devaient être rentrés bredouille de leur chasse à l'androïde.

Nodem se remit à courir mais il savait qu'il finirait par se faire rattraper. Il vit alors un petit renfoncement dans un mur et sut que c'était sa chance. Il s'y plaqua, se recroquevilla sur lui-même, et ne bougea plus.

Il y eut quelques secondes de flottement puis les trois soldats passèrent devant lui sans le remarquer. Il poussa un profond soupir. Si ses

geôliers n'avaient pas été distraits, il aurait rejoint les autres prisonniers.

Pendant de longues minutes, il n'osa pas faire un mouvement, de peur que les Novaliens ne reviennent sur leurs pas. Il resta recroquevillé sur lui-même, les mains jointes autour de ses genoux, grelottant de froid.

Au bout d'un moment, il n'y tint plus et se releva. Il avait l'impression d'avoir les muscles atrophiés. Il tituba sur quelques mètres et s'appuya contre le mur de la maison d'en face.

Il regarda autour de lui. Il n'y avait plus personne. Il prit sa bourse, en tira une seconde douille d'ambre, puis l'alluma. Il ne savait plus vers où il devait s'orienter. Il ferait tout aussi bien de s'éloigner de tout bruit. Peut-être qu'il parviendrait à sortir de la ville, et à se faire héberger quelque part où la guerre n'avait pas frappé.

Il n'avait quitté Foyben qu'une fois dans sa vie. Ses parents avaient alors reçu une mission d'audit dans un village proche de la ville. Ils s'y étaient rendus pendant une semaine avec leur fils. Nodem avait quatre ans.

Il n'avait pas beaucoup de souvenirs de ce voyage. Mais il se souvenait des fleurs, des contrées verdoyantes, des maisons aux toits de chaume, des champs à perte de vue et du soleil de plomb. Il se souvenait d'avoir espéré y revenir un jour.

Il entendit de nouveau des voix non loin de lui et se cacha. D'autres soldats novaliens passèrent à proximité, ne le remarquèrent pas et continuèrent leur route. Il y en avait partout dans la ville. Nodem ne savait pas comment il allait leur échapper. Il n'y arriverait pas indéfiniment.

Il secoua la tête pour remettre de l'ordre dans ses pensées. Il était temps d'arrêter de se morfondre, et il ne pouvait pas rester ici.

S'il trouvait une place, peut-être qu'il saurait où il était. C'était dans des lieux semblables que ses parents l'avaient emmené. Sur les places, il y avait des cartes de la ville. Avec ça, il pourrait trouver comment la quitter.

Pour l'instant, il ne pouvait qu'emprunter une direction au hasard. Il espérait juste tomber au bon endroit sans se faire attraper. Même s'il ne les avait jamais vus avant ce soir, il savait que les envahisseurs ne lui voulaient pas de bien. Ce n'était pas difficile à deviner.

Un bruit, un son un peu trop fort, et il partait dans la direction opposée. Il avait l'impression d'être entouré d'ennemis. À tout moment, les Novaliens pouvaient fondre sur lui et le capturer. Dans l'obscurité, il les sentait tout proches, les mains tendues vers lui. Il se voyait

emprisonné dans un cachot jusqu'à la fin de ses jours, contraint d'attendre ses parents qui ne viendraient jamais.

Il réalisa alors qu'il s'était assoupi. Au bout de vingt minutes de marche, épuisé, il s'était laissé tomber contre un mur. Il ne savait pas combien de temps son somme avait duré. Effrayé à l'idée qu'on ait pu le trouver dans cet intervalle, il jeta autour de lui des coups d'œil apeurés. Mais il n'y avait rien. Et aucun bruit, si ce n'était celui du vent.

Sa marche l'amena à dériver vers l'est, sans qu'il n'en ait conscience. Il se rendit compte, en revanche, qu'à mesure qu'il progressait, le pavé devenait plus sale, les bâtiments plus hauts et plus anciens. Il se dirigeait vers les quartiers populaires. À un moment, il retomba sur une rue où un éclairage public était installé. Il y risqua un œil et le retira aussitôt.

Les Novaliens étaient là. Ils n’y avaient pas stationné toute leur armée, mais des soldats y campaient un peu partout. Ils avaient installé des tentes sur le pavé, et allumé des lumières dans plusieurs maisons. L’envahisseur prenait ses aises à Foyben. Nodem resta planté là quelques instants. Puis il repartit en sens inverse.

Il entendit alors des coups de feu. Ça venait de la rue où se trouvaient les Novaliens. Là où lui se trouvait, il faisait toujours noir. Soudain, de l’autre côté, il y eut de nouvelles détonations. Or, Nodem était au milieu. Seules deux directions s’offraient à lui. Mais il pouvait aussi choisir de rentrer dans un bâtiment.

Il hésita. Il était très fatigué et la protection de quatre murs était tout ce qu’il désirait. Mais il ne pouvait pas se permettre d’attendre le lever du jour. Si les Novaliens étaient toujours là, alors ils le captureraient. L’obscurité était

effrayante, mais elle était son alliée. Il pleura alors de nouveau. Il n'en pouvait plus. Mais il n'avait pas le choix : il devait continuer. Il choisit donc une direction au hasard, et se remit en marche. De part et d'autre, le son des armes à feu se faisait plus fort. Une fusillade était en cours. Mais entre qui et qui ?

Quand Nodem arriva au bout de la rue, il comprit.

Sur la gauche, les Firenéens avaient installé un barrage et maintenaient un feu nourri. Sur la droite, les envahisseurs répondaient, et avançaient peu à peu. Aux fusils à ambre des soldats royaux répondait le staccato des armes novaliennes. Les deux armées avaient fait exploser les lampadaires, plongeant la rue dans une obscurité que seule la lumière des détonations venait briser.

Ainsi, Foyben n'avait pas été entièrement prise. Au moins une partie de l'armée de



Firenea résistait encore. Nodem ne savait pas où il se trouvait, mais il supposa que la bataille avait lieu dans le sud de la ville.

Il se demanda s'il ne pouvait pas, d'une manière ou d'une autre, rejoindre les Firenéens sans être blessé. Une nouvelle salve retentit alors et il put voir les projectiles filer devant lui. Il écarta la possibilité de passer par là.

Tout en se disant qu'il n'était pas loin d'une échappatoire, il partit dans l'autre direction. L'espoir lui avait redonné un peu de chaleur, et il faisait moins attention au froid de la nuit. Il retraversa la rue, risqua un œil de l'autre côté.

Elle était vide. L'éclairage public fonctionnait toujours. La seconde fusillade se tenait dans la rue d'après. Il avait de la chance.

Cette rue et celle où avait lieu la fusillade étaient parallèles. Ce qui signifiait qu'en tournant à gauche maintenant, il pourrait rejoindre l'Armée Royale. Il serait aux côtés

des personnes qui pourraient le protéger. Et sans doute que ses parents seraient là, eux aussi. Non ?

Mais alors qu'il n'avait fait que quelques mètres, il entendit des cris et des voix. Ils accompagnaient des coups de feu. Et les voix prononçaient des mots en novalien.

Le sang de Nodem ne fit qu'un tour et il se retourna pour courir en sens inverse. Il entra dans une autre ruelle, sur sa droite, et s'enfonça de nouveau dans l'obscurité.

Il dut s'arrêter un instant. Il était essoufflé. Il bâilla alors à s'en décrocher la mâchoire, et cligna des yeux. L'épuisement l'avait gagné, il en prenait seulement conscience. Il devait cependant se remettre en route. Il mit un pied devant l'autre et se remit à courir. Mais, écrasé par la fatigue, il clopinait. On devait être aux alentours de 23 heures et il n'avait jamais veillé aussi tard. Il avait atteint ses limites.

Il choisit donc la première porte encore ouverte et entra dans une maison au hasard. Elle était vide de toute présence, comme toutes les autres ici. Foyben était une ville fantôme. Tant pis, pour une fois, cela lui profitait.

Avançant à tâtons, il trouva un fauteuil et s'y laissa tomber. Dehors, il entendit des hurlements et une fusillade. Un déluge de feu s'abattit dans la rue. Il se boucha les oreilles et se balançait d'avant en arrière pour en entendre le moins possible. Il pleura toutes les larmes de son corps, criant presque. L'enfer se déchaînait dehors.

Graduellement, les coups de feu diminuèrent. Il y eut encore quelques voix, des bruits de pas un peu partout, puis le silence revint. Nodem se calma et se détendit sur le fauteuil. Accablé de fatigue, il s'endormit presque aussitôt.

## Chapitre 5

Il fit un rêve étrange. Il était au milieu d'un espace vide, sombre et brumeux. Loin devant lui, il devinait les silhouettes vagues de ses parents. Ils lui faisaient signe. Il cherchait à les rejoindre mais chaque fois, ils disparaissaient derrière la brume. Jamais il ne parvenait à les retrouver. Au bout d'un moment, il ne distingua même plus les silhouettes. Il prit peur et tomba dans le vide.

Il se retrouva au milieu des rues de Foyben. Il faisait nuit noire, pourtant la ville était éclairée comme en plein jour. Mais il n'y avait personne. Il était au milieu d'une cité à la fois vivante et morte. Le seul bruit qu'il entendait était celui de l'eau qui sortait de la fontaine. Il était sur la place principale. Le marché était ouvert bien que l'on fût en pleine nuit. Mais les

stands étaient eux aussi vides de présence humaine.

Il entendit alors des bruits autour de lui. De nombreux bruits de pas, ceux d'une armée qui avançait. L'armée des Novaliens. Ils arrivaient de tous les côtés, s'engouffrant dans la place en venant des rues, mais aussi en sortant des maisons. Ils étaient armés de lances, comme dans les représentations des anciens temps. Nodem était pris au piège.

Alors il courut vers le centre de la place, sauta et plongea tête la première dans la fontaine. Il s'était déjà baigné une fois auparavant, quand ses parents l'avaient conduit au bord d'un ruisseau. Mais il ne savait pas nager. Alors il se laissa porter par le courant. Et le courant l'entraînait loin dans les entrailles de la terre.

Il reparut au milieu de la campagne. Autour de lui s'étendait une forêt de chênes. Le trou par lequel il était sorti était camouflé par les

broussailles. Il tourna la tête derrière lui. Quelques bâtiments de Foyben étaient visibles. Il chercha alors à se diriger dans leur direction, pour revenir chez lui. Mais des arbres lui obstruaient la vue. Il était au milieu de cette immense forêt et il ne tarda pas à se perdre.

Alors il pleura. C'était normal dans de telles circonstances. Il était tout seul, dans le froid, dans un endroit sauvage où des animaux pouvaient le dévorer. Et ses pleurs auraient tôt fait d'attirer les Novaliens, qui le captureraient ensuite.

Au moment où les soldats arrivaient, et que leurs mains démoniaques s'apprêtaient à le saisir, il hurla. Et le hurlement fit tout disparaître. Il ne sut comment, mais il était parvenu à chasser les mauvais esprits. Il était de nouveau dans l'espace brumeux. Ses parents n'étaient pas là. Encore une fois, il était seul. Il n'en pouvait plus d'être seul.

Il réalisa alors qu'il était dans un rêve. Il pouvait s'en échapper. Il s'efforça d'ouvrir les yeux et se réveilla.

Il était toujours dans la maison où il avait trouvé refuge. Il était assis sur le même fauteuil de cuir où il avait trouvé le sommeil. Il prit une douille d'ambre et l'alluma.

Il éclaira un salon au sol de parquet et muni d'une table de bois. C'était une maison à deux étages, mais elle était bien plus sale et rudimentaire que celle où lui avait vécu.

Comme il faisait toujours aussi noir, il en déduisit qu'il faisait encore nuit. Il n'avait sans doute pas dormi très longtemps.

Il se leva, secoua ses jambes ankylosées, puis fit quelques pas sur le parquet, le faisant crisser. Il marcha jusqu'à la petite fenêtre poussiéreuse, éclaira la poignée avec sa douille, puis ouvrit et jeta un œil dehors. La rue était inoccupée. Mais il y avait encore des sons de fusillades. Des

combats étaient toujours en cours près d'ici. Il referma la fenêtre et alla se rasseoir sur le fauteuil.

Il réfléchit à la situation. Il était au milieu d'une guérilla urbaine opposant les Novaliens aux Firenéens. Il était impossible de passer du bon côté de la ligne de front, il avait essayé. Et plus le temps passait, plus Firenea semblait perdre du terrain. Après tout, les Novaliens étaient déjà entrés dans la ville.

Nodem se rappela des dépêches qu'il avait lues. De la victoire annoncée. Du mensonge du gouvernement central. Trois jours plus tôt, son précepteur lui avait parlé de ce qu'il considérait comme la plus grande menace du monde contemporain.

Le soldat novalien avait lui aussi pris un air effrayé en croyant voir un androïde. Même s'il était un ennemi, il était un être humain.



Est-ce que ça ne pouvait pas être ça, la raison pour laquelle l'Armée Royale avait perdu la guerre ? Tout allait bien, le général Sokrata parlait de la victoire future, et tout d'un coup, les Novaliens entraient dans Foyben.

Son précepteur lui avait dit à quel point les androïdes pouvaient être dangereux. Nodem n'en avait jamais vu. Mais ç'avait été le cas du soldat novalien.

S'il y avait des androïdes dans Foyben, peut-être étaient-ils responsables du chaos ambiant. Peut-être que c'étaient eux qui avaient ouvert les portes de la ville à l'envahisseur. Peut-être que leur but était de détruire le Royaume de Firenea et d'en prendre le contrôle.

Nodem frissonna à cette idée, mais pourquoi pas ? Les androïdes étaient comme des démons. C'était ce que son précepteur lui avait dit. Alors il essayait de s'en convaincre.

Il se recroquevilla sur le fauteuil de cuir.

C'était sans doute ça, se dit-il. Exactement comme son précepteur l'avait sous-entendu. Les Républicains avaient décidé d'être neutres dans le conflit. Ça n'était pas marqué dans les dépêches mais il avait entendu ses parents le dire, avec un mépris non dissimulé. Son précepteur lui avait expliqué que la République était la cause de la disparition de l'unité au sein du continent. Que l'Empire de Kalom, autrefois glorieux, avait été morcelé par la sécession de la République, territoire petit mais ô combien important. Que la République avait entretenu les guerres intestines entre les Quatre Royaumes, et avait mis au point toujours plus d'outils de domination, tels que les androïdes. Aujourd'hui, Firenea, Hazo, Vorona et Fiaama étaient les remparts aux velléités de conquête de la République.

Quelques bruits se firent entendre dans la rue. Une patrouille de cavaliers novaliens passa.

Montés sur leurs chevaux noirs, ils semblaient plaisanter entre eux. L'un éclata même d'un rire sonore. Nodem se sentit frustré par leur plaisir. Ils marchaient sur le cadavre de la ville qu'ils venaient d'euthanasier et se permettaient de le prendre avec bonne humeur.

Il attendit une minute qu'ils soient partis et aient tourné à l'angle de la rue, puis il quitta son fauteuil. L'heure était venue de repartir, il le savait. Tout espoir n'était pas perdu.

Foyben était une grande ville. Certes, les Novaliens en avaient pris le contrôle quasi-total. Mais ils ne pouvaient pas la maîtriser entièrement. Il devait y avoir des endroits par lesquels il pourrait s'enfuir. Le problème était de les trouver, alors qu'il ne savait déjà pas où il était.

La douille d'ambre commençait à s'éteindre. Cela faisait donc déjà une demi-heure qu'il s'était réveillé. Il ne pensait pas avoir patienté

aussi longtemps. Il secoua encore la douille pour en tirer ses dernières réserves. Il ne fallait pas gaspiller.

Il traversa le salon jusqu'à la porte d'entrée, et l'ouvrit. Il ressortit dans la rue et sentit un vent froid lui mordre la peau. Il trembla quelques instants mais se reprit. Le meilleur moyen de se réchauffer, c'était de se mettre en marche.

Il essaya de se rappeler d'où il était venu avant de rentrer dans cette maison. Il était presque certain que c'était de la gauche. Oui ! Il était entré dans cette rue sous la pression des soldats novaliens. Ils étaient un peu partout dans la ville. Il devrait sans doute se cacher à nouveau.

Il crut voir quelque chose bouger non loin dans la rue. Il se figea, se plaqua contre un mur et regarda. Mais il n'y avait plus rien. Il poussa un soupir. C'était sans doute un chat ou un rat. Rien d'alarmant.

Il choisit toutefois de partir dans l'autre sens, et se dirigea dans la grande rue qu'il avait dû fuir, une ou deux heures plus tôt. Quand il l'atteignit, il remarqua qu'il n'y avait plus aucune lumière. Des éclats de verre gisaient un peu partout sur le pavé. Les assaillants avaient ici aussi brisé les lampadaires. Nodem alluma une autre douille. Il lui en restait encore huit. Il avait de la marge.

Il reprit son chemin. Il s'était laissé aller au désespoir un peu plus tôt, mais il commençait à reprendre confiance. Il devait passer du côté firenéen de la ligne de front. De toute façon, il ne perdait rien à essayer, pour une fois qu'il avait une direction à prendre.

Il commençait à comprendre où il était. Il marchait sur l'une des huit grandes tracées urbaines de la ville de Foyben. Elles traversaient la ville du nord au sud. Nodem se souvenait d'avoir appris ça avec son précepteur.

Elles facilitaient le transit des transports commerciaux dans la ville.

Sans trop en être sûr, il supposa donc qu'il avançait vers le sud. Pour s'en assurer, il leva la tête vers les étoiles, essayant de se rappeler de ce qu'il savait à leur sujet. La constellation de l'Esprit des Vignes devait indiquer la direction. Il finit par la repérer, plus ou moins devant lui. Les cinq étoiles formant une insigne en V retourné. Les Firenéens étaient vers le sud. Là où se trouvaient les quartiers populaires. De toute façon, au nord, il n'y avait plus personne. Enfin, à part les Novaliens. Et tous leurs prisonniers.

Il entendit alors de nouveau du bruit non loin. Des crissements, comme des bottes sur du verre brisé. Un frisson parcourut son corps. C'était le tremblement instinctif qui signifiait le danger. Il repéra une caisse en bois, près d'un commerce

laissé à l'abandon, et plongeait derrière. Camouflé par l'obscurité, il observa.

Bientôt se dessinèrent quatre silhouettes. Il pensa tout d'abord qu'il s'agissait de Novaliens. Du même genre que ceux qui avaient failli le capturer tout à l'heure. Mais à mesure qu'elles s'approchaient, il comprit que ça n'était pas possible.

Les silhouettes étaient trop petites. Ça ne pouvait être que des enfants. Mais comment d'autres enfants avaient-ils pu s'échapper ? Il avait cru qu'il était seul dans toute la ville. Le seul à avoir filé entre les griffes des Novaliens.

Mais peut-être qu'ils ne s'agissait pas d'enfants.

Car il y avait des êtres, autres que les enfants, qui étaient de petite taille.

Les androïdes.

Il en fut soudain persuadé. Et il fut certain alors qu'il ne devait surtout pas bouger. Être

pris au piège par des androïdes était presque pire que de se retrouver entre les mains des Novaliens. Qui savait ce que ces démons pouvaient lui faire subir ?

Il entendit des murmures. Les individus passaient près de lui. Il risqua un œil et put les voir, à quelques mètres de sa position.

Ils ne ressemblaient pas à l'idée qu'il s'était faite des androïdes. Leur peau et leurs yeux étaient normaux. Leurs vêtements étaient crasseux, et déchirés par endroits.

Nodem sentit la pression redescendre. Ça ne devaient pas être des androïdes.

Ils avaient l'air de venir des quartiers sud. Ses parents lui avaient déjà dit de ne pas se fier aux gens de là-bas.

Cela étant, s'ils venaient des quartiers sud, ils devaient savoir comment s'y rendre. D'ailleurs ils avaient l'air d'aller dans cette direction.



Il attendit quelques instants, se leva en douceur, s'assura qu'il n'avait pas perdu leur trace, puis les suivit, de loin.

## Chapitre 6

À mesure que la filature se prolongeait, les questions de Nodem se multipliaient. Il se demandait déjà comment un petit groupe d'enfants de son âge avait pu survivre aux Novaliens. Sa fuite n'était due qu'à la chance, et eux semblaient venir des quartiers populaires. Est-ce que leurs parents avaient assez d'intelligence pour être aussi prévenants que les siens ? Il avait souvent entendu son père dire que les gens des quartiers sud étaient idiots.

Il suivait le petit groupe à vingt mètres de distance. Il avait jeté sa douille d'ambre pour ne pas se faire repérer. Mais eux paraissaient habitués à marcher dans le noir. Il devait donc presser le pas pour ne pas se faire distancer, tout en prenant soin d'être discret.

Ils marchèrent d'abord pendant quelques minutes vers le sud. Puis ils s'arrêtèrent et il sembla à Nodem qu'il parlementèrent un instant. L'un d'eux finit par pointer une direction du doigt et les autres le suivirent. Mais maintenant, ils allaient vers l'est. Ce faisant, ils s'éloignaient de là où devait se trouver l'Armée Royale. Nodem ne comprit pas et hésita à les suivre. Mais ils avaient l'air de savoir où ils allaient.

Ils tournèrent alors à l'angle d'une petite ruelle. Quand Nodem y entra à son tour, il ne les vit plus. La ruelle en question était étroite. Un noir profond y régnait. Nodem ne savait pas quoi faire et, en désespoir de cause, prit une nouvelle douille d'ambre et la secoua. Plus que sept.

La lumière ne révéla rien de plus. Les lieux étaient vides. Nodem déglutit et entra dans la ruelle.

Le pavé était moins régulier, ce qui compliquait sa marche. La douille n'éclairait qu'à un mètre devant lui. Il pressa le pas. Il buta contre le plâtre des murs, et poussa un grognement.

Un nouveau bruit attira alors son attention et il se retourna, effrayé. Il éclaira la zone de sa douille d'ambre et se crispa de plus belle. Un tonneau de bois avait perdu l'équilibre et roulait jusqu'à l'autre bord de la rue. Il rencontra un mur, le percuta et cessa de bouger. Nodem tremblait. Ce tonneau n'avait pas pu tomber tout seul. Il fit un pas en arrière, puis un second.

Et une main lui saisit l'épaule.

Il poussa un hurlement et chercha à se protéger. Son poing fermé rencontra ce qui devait être un menton. L'inconnu tituba vers l'arrière. Le sang de Nodem ne fit qu'un tour et il partit en courant pour quitter la ruelle.

Il comprit alors seulement qu'on lui avait tendu un piège.

Quand il dépassa le tonneau couché au sol, il sentit un souffle d'air juste derrière lui. Sans cesser de courir, il jeta un regard en levant sa douille d'ambre. Il put ainsi constater qu'une deuxième personne l'avait pris en chasse. Deux enfants. Ceux qu'il avait suivis. Il pensait avoir été discret. Visiblement, il s'était trompé.

Il sortit de la ruelle et tourna au hasard à gauche, puis à droite, puis encore à gauche. Au bout de cette rue-là, il entra dans une grande avenue. Celle-ci était encore illuminée par des lampadaires. Avec un peu de chance, les Novaliens étaient loin.

Au moment même où il pensait cela, deux cavaliers déboulèrent dans la rue. Ils ne tardèrent pas à remarquer les trois enfants. Ils firent claquer leurs éperons et s'élancèrent pour les rattraper.

Nodem regarda les deux enfants derrière lui. Mais ils ne cherchaient plus à lui mettre la main dessus. Maintenant, ils étaient tous des fuyards. Ils le dépassèrent. Nodem n'avait pas d'autre choix que de les suivre. Enfin, c'était ce qu'il supposait. Alors qu'ils arrivaient à un carrefour, chacun prit soudain une direction opposée.

Nodem ne sut pas quoi faire. Mais il ne pouvait pas s'arrêter. Il suivit donc un enfant au hasard. Ce dernier le remarqua et lui adressa un regard noir.

— Abruti !

Fuir face à des cavaliers était très difficile. Les chevaux finiraient bien par rattraper les deux enfants.

Ces derniers bifurquaient en permanence. Le guide de Nodem faisait de son mieux pour perdre leurs poursuivants. Il entra dans des voies toujours plus étroites, afin de bloquer le passage des montures. Derrière eux, il y eut un

choc accompagné d'un hennissement. Le seul cavalier qui les suivait encore avait percuté un mur, ce qui avait arraché à son animal un cri de douleur.

La rue dans laquelle ils s'était engagés était sale, poussiéreuse. Elle exhalait un mélange d'urine et d'alcool. Nodem retint sa respiration et pria pour sortir vite d'ici.

À cet instant, il réalisa que son guide avait disparu. Sans cesser de courir, il leva le bras pour éclairer devant lui. Mais sa douille d'ambre ne révéla rien. L'autre garçon n'avait pourtant pas pris tant d'avance.

Il sentit alors un bras lui tirer la chemise. Il perdit l'équilibre et tomba sur le sol de terre. Puis il roula en boule et s'écrasa contre un mur. Le cavalier était presque arrivé à lui quand la main qui l'avait saisi l'attira. Il bascula et tomba dans un trou, qui était dissimulé par l'obscurité.

Il atterrit dans une mare d'eau malodorante. La sensation poisseuse qui l'envahit lui fit froncer les sourcils dans une grimace de dégoût. Il se releva aussitôt, se secouant pour enlever l'eau qui avait trempé sa tunique. Une voix murmura à ses oreilles :

— Arrête de bouger !

Nodem sursauta. C'était l'autre garçon qui venait de chuchoter. Ils étaient dans le noir complet. Nodem voulut allumer une douille mais la main du garçon le retint.

— Mauvaise idée. Ils pourraient nous repérer.

Nodem se demanda comment qui que ce soit aurait pu voir son geste, alors que lui-même n'y voyait rien. Mais il obéit et s'immobilisa. Le cavalier passa en trombe dans la rue. Puis il s'arrêta, à quelques mètres du trou dans lequel les deux enfants s'étaient glissés. Enfin, il reprit son chemin et s'éloigna. Nodem entendit les bruits des sabots de sa monture qui diminuaient.



— Tu peux allumer, dit l'autre garçon quand le silence revint.

Nodem ne se fit pas prier et secoua sa douille. Il lui en restait encore six. Il put alors voir le visage de son sauveteur. Une tête blonde et un visage crasseux surmontaient son corps maigrichon, vêtu de haillons déchirés.

— Moi, c'est Kam, dit-il. Et toi ?

— ... Nodem.

Le dénommé Kam renâcla.

— C'est un nom de riche, ça. Tu viens des quartiers nord ?

Nodem hésita. Mais il finit par acquiescer. Kam laissa échapper un reniflement dédaigneux.

— Où est-ce qu'on est ? demanda Nodem.

Kam ne répondit pas tout de suite. Il continuait de scruter l'extérieur.

— Dans un trou de souris, répondit-il alors. Y avait que lui sur le chemin.

— Un trou de souris ?

Nodem ne comprenait pas trop. Mais il n'avait plus tellement envie de savoir.

— C'est là qu'on vit, expliqua Kam. Enfin, pas dans celui-là parce qu'il est inondé. Mais dans les autres.

— Tu vis là-dedans ?

— Pas dans celui-là, j'ai dit ! se défendit Kam. Les autres sont mieux.

Nodem voyait mal comment un trou humide en pleine rue pouvait être la maison de qui que ce soit.

— Viens, on sort.

Les deux garçons se hissèrent hors du « trou de souris » et revinrent dans la rue. Nodem se demanda ce qui sentait le plus mauvais entre les deux. Kam, lui, se remit à marcher sans attendre.

— Où est-ce qu'on va, maintenant ? s'enquit Nodem.

Kam sembla hésiter. Il n'avait pas très envie d'être suivi, mais maintenant, il devait sentir qu'il n'avait pas trop le choix. C'était lui qui avait décidé de sauver Nodem du cavalier novalien.

— On va se prendre à manger, déjà. J'ai super faim.

Nodem fit la moue. Mais Kam avait raison. À lui aussi, son estomac criait famine. À cette heure, d'habitude, il dormait, et ne s'en souciait donc pas.

Il suivit Kam dans une nouvelle rue, plus agréable que la précédente. Il n'y avait désormais plus de pavés. Ils avaient quitté les quartiers nord. Mais malgré tout, cette rue-là paraissait mieux entretenue. Peu de déchets traînaient par terre et l'odeur était moins forte. L'endroit était tout aussi vide de présence qu'ailleurs. Les Novaliens avaient ratissé toute la ville.

Kam s'arrêta alors, puis avisa un bâtiment fait de bois. Au dessus de l'entrée, une pancarte indiquait « boulangerie ». Ils entrèrent.

Ils n'étaient pas seuls. Une autre silhouette d'enfant se découpait dans l'obscurité. Nodem réprima un cri. Kam resta sur ses gardes.

— Qui est là ? demanda-t-il.

Ils étaient entrés par effraction dans un magasin. Ce devait être le propriétaire. Ou son fils, à en juger par sa taille. Nodem se voyait déjà finir ses jours en prison.

Mais soudain la silhouette se mit à courir et disparut. Une porte claqua et les sons des pas s'éloignèrent.

Ils étaient de nouveau seuls.

— Qu'est-ce que c'était ? demanda Nodem.

— Sûrement la même chose que nous. Bref.

Sans plus tergiverser, Kam commença ses recherches. Nodem, lui, n'osait pas bouger.

— Eh bien, qu'est-ce que tu fais ? dit Kam.

Nodem bégaya quelques onomatopées en réponse. L'enfant des rues soupira.

— C'est pas grave de voler, tu sais. Et puis il n'y a plus personne ici. Ah !

Dans un panier de macramé avaient été placés pêle-mêle les invendus de la veille. Kam se saisit de deux grosses miches de pain. Il en lança une à Nodem, qui s'efforça de l'attraper au vol. Puis il prit une demi-douzaine de miches supplémentaires et les fourra dans un sac en tissu, qu'il avait jusqu'ici gardé dans sa poche. Il s'assit, un morceau de pain dans les mains, et mordit dedans. Son sourire s'agrandit.

— Trop bon ! Ça faisait longtemps que je n'avais pas mangé du vrai pain.

Nodem garda le silence, croqua dans sa miche et mâcha tant bien que mal. Ce pain était à moitié rassis et la farine devait être de mauvaise qualité. Mais il avait appris à ne pas rechigner,

même quand il trouvait la nourriture mauvaise. Surtout que là, il avait très faim.

Il ne s'était enfui que depuis deux heures. Entre temps, la nuit s'était à peine assombrie. Pourtant, il avait l'impression d'être encore dans une sorte de cauchemar. Comme quand il rêvait de marcher pendant des jours sans savoir ce qu'il cherchait, ni s'il cherchait quelque chose.

La situation était meilleure, mais il n'avait pas l'impression de s'être réveillé de quoi que ce soit. Enfin, maintenant, au moins, il n'était plus seul. Kam lui faisait un peu peur, mais au moins, c'était un humain normal. Ni un Novalien, ni un androïde.

Kam avait terminé son pain bien avant Nodem. Il affichait un sourire béat, les mains sur le ventre. En remarquant que Nodem l'observait, néanmoins, il reprit son air sérieux.

— Arrête de me regarder.

Nodem se détourna, un peu honteux. Il y eut un moment de silence.

— Et si tu me racontais comment tu t’es retrouvé ici ? demanda Kam. Tu viens du nord, non ? T’es un bourge.

Nodem ne comprit pas.

— Un quoi ?

— Un bourge, répéta Kam. Un richard, quoi. T’es jamais sorti de chez toi ou bien ?

— Pas beaucoup... avoua Nodem.

Kam eut un sourire moqueur.

— Vas-y, raconte, insista-t-il. On bouge pas tout de suite, de toute façon, je te préviens. Le temps de digérer.

Nodem hésita encore un peu. Ses parents lui avaient dit de ne pas parler aux gens des quartiers sud. Mais ses parents n’était plus là, et ce garçon l’avait sauvé. En plus, c’était un garçon de son âge. Le premier qu’il ait croisé depuis longtemps.

Il poussa un soupir, puis raconta tout.



## Chapitre 7

Quand il eut fini, il y eut un nouveau silence. Kam ne disait rien. Il semblait réfléchir. Peut-être qu'il n'y croyait pas ? Nodem ne pouvait pas le nier : son histoire était invraisemblable.

— D'accord, dit enfin Kam. Tu as eu du bol, dis donc. Et t'as rien de valeur sur toi ?

Nodem répondit en décrochant sa bourse de sa ceinture.

— J'ai de la monnaie et mes douilles pour la lumière.

— Je m'en fiche des douilles. Contre ton argent, je t'assure ma protection.

— Pardon ?

Nodem était sidéré. Kam avait dit ça avec une telle nonchalance !

— Mais tu m'as déjà aidé et tu ne m'as pas réclamé d'argent. Pourquoi tu le fais maintenant ?

Kam le regarda comme si c'était évident.

— On était poursuivis, tout à l'heure. Je t'ai aidé à t'en sortir. J'ai bien droit à quelque chose.

Nodem hésita. Il se sentait trahi.

— Et comment tu vas faire ça, me protéger ? demanda-t-il.

Kam sourit, voyant la conversation aller dans le bon sens. Il désigna du doigt l'extérieur de la boutique.

— Il y a d'autres trous de souris ici. Beaucoup. Et l'un d'eux, c'est chez moi. On est plusieurs là-dedans. Tu pourras venir. Mais il faudra me donner ton argent. Sinon, ça sert à rien.

Nodem réfléchit. Il n'avait pas envie de se séparer de ses quelques pièces, mais c'était peut-être pour une situation comme celle-là que ses parents les lui avaient données. Si c'était sa

chance de s'en sortir, il devait la saisir. De toute façon, il n'avait aucune autre option.

— D'accord, dit-il. Mais je ne te les donne pas avant que tu m'aies vraiment protégé.

— Je te protège déjà, répliqua Kam. Je t'ai même donné à manger.

— Ce n'est pas de ça que je parle, répondit Nodem du tac au tac.

Il avait l'impression d'être mené en bateau. Il réfléchit un instant, puis reprit :

— Qu'est-ce que tu comptes faire ensuite pour me protéger ?

Kam eut un sourire en coin.

— Je vais t'amener chez moi, je t'ai dit. Mais tu devras te faire un peu discret. Si les autres apprennent que t'es un bourge, ils risquent de te détester.

Nodem haussa les épaules. Ce n'était pas pire qu'autre chose. Au moins, il y aurait des gens autour de lui.

— Et ensuite ? demanda-t-il. Tu vas juste m’amener chez toi ?

— Ben, je t’apprendrai à vivre, quoi ! dit Kam. Je t’apprendrai les ficelles.

— Les ficelles ?

— Ben oui. Comment vivre. Comment on vole. Et comment on marchande. Comme ça tu pourras manger, après.

Nodem réalisa alors que ce garçon n’était pas si intelligent qu’il n’y paraissait. Il était surtout débrouillard, mais il n’avait pas du tout compris ce qui se déroulait autour de lui. Le fait que Foyben soit entièrement vide ne semblait pas le choquer plus que ça.

— Comment tu comptes voler et marchander ? Il n’y a plus personne dans les rues.

Une ombre passa sur le visage de Kam.

— C’est la nuit, murmura-t-il. Ils reviendront.

Nodem trouvait cette réflexion stupide. Les Novaliens n'avaient pas capturé tous ces gens juste pour les relâcher ensuite.

Il paraissait inutile de discuter de tout ça avec Kam. Il n'avait pas le moindre début de conscience de ce que les Novaliens pouvaient bien faire là. Nodem avait mieux à faire que de l'en convaincre. Alors il posa de nouvelles questions.

— Et toi, les ficelles, qui est-ce qui te les a apprises ?

Kam ne répondit pas tout de suite. Il avait l'air de s'interroger sur l'intérêt de demander ça maintenant.

— Ben, les grands bien sûr. Les grands de l'orphelinat.

Nodem entrouvrit la bouche.

— Tu es un orphelin ?

Kam lui jeta un regard accusateur et fit la moue.

— Ben évidemment. C'est normal. Comme tout le monde. Je suis dans les rues, c'est pour ça. Les autres aussi sont orphelins. Enfin, presque tous. Il y a bien Iovad. Mais lui, c'est différent, c'est un...

Trois coups frappés contre la porte de la boulangerie mirent un terme à la discussion. Des coups violents, accompagnés de voix. Des voix en novalien. Ils étaient restés ici beaucoup trop longtemps.

— Il faut qu'on parte ! dit Nodem.

— Sans blague, répondit Kam. Suis-moi !

Ils se levèrent et se dirigèrent vers l'arrière-boutique. Derrière le comptoir, une porte donnait sur une pièce. Il y avait là des ustensiles, des bacs de sel, des bocaux de nourriture. Un four s'y trouvait également. Il devait servir à faire le pain. Et de grands sacs de farine étaient disposés juste à côté d'une seconde porte.

— C'est la porte de service, dit Kam. On va sortir par là.

Ils l'empruntèrent et débouchèrent sur une petite rue non éclairée. Il n'y avait aucun bruit sinon celui des Novaliens qui tambourinaient de l'autre côté. Quand ces derniers entrèrent dans la boutique, les deux enfants étaient déjà partis.

Ceux-ci quittèrent vite la ruelle sombre pour revenir sur une grande avenue, où seuls quelques éclairages n'avaient pas été détruits. Ils se mouvaient dans les ombres des lampadaires, tendant l'oreille au moindre bruit suspect. Kam ouvrait la marche et guidait Nodem à travers la ville silencieuse. Quand ils quittèrent la grande avenue, ce fut pour s'enfoncer dans de nouvelles ruelles, toujours plus étroites.

Ils croisèrent bientôt une patrouille novalienne et se couchèrent sur les pavés pour ne pas être

vus. Malgré leurs torches incandescentes, les soldats ne les remarquèrent pas. Ils reprirent leur route en restant discrets.

Nodem n’osait rien demander à son guide. Il savait aussi que ce dernier avait une bonne raison d’honorer sa promesse. Tant que Nodem ne lui aurait pas donné son or, Kam ne le lâcherait pas. Et Nodem n’imaginait pas une seconde que son compagnon puisse lui jouer un mauvais tour.

À une intersection, Kam lui commanda de s’arrêter, et ils restèrent immobiles pendant une minute entière.

— Donne-moi une douille, dit-il enfin.

Nodem hésita un peu, mais finit par obtempérer. Il délia sa bourse, saisit une douille et la tendit à son guide. Kam la prit, la secoua pour l’allumer, puis la jeta de l’autre côté du carrefour.



En retombant, elle vint éclairer le visage d'un autre enfant des rues.

Se sachant révélé, il lança à Kam un regard noir. C'était une fillette au visage mât, dont la longue chevelure brune retombait en cascade sur ses épaules.

— Tu en as mis, du temps ! dit-elle à Kam.

L'intéressé sourit.

— Désolé, on a eu un peu de mal à revenir. Mais j'ai trouvé de l'argent. Donc ça va.

Il parlait de façon étrange, Nodem venait d'y penser. C'était comme s'il cherchait à économiser les mots. Peut-être était-ce une condition pour survivre dans la rue ? Nodem n'en avait pas la moindre idée.

La fillette le scruta alors avec méfiance. Kam se tourna vers lui.

— Elle s'appelle Onand. T'inquiète pas, elle vit au même endroit que moi. Mais on avait fixé

un rendez-vous pour être sûrs que personne ne vende la mèche sur les trous de souris.

— Pourquoi ? Vous n’avez pas le droit d’y habiter ?

— Ben non, répondit Kam. On les a trouvés vides, et il y en a plein, mais on les a pas payés.

Nodem acquiesça pour signifier qu’il avait compris. Kam signala à Onand qu’ils pouvaient y aller. La fillette sourit puis ils quittèrent le carrefour.

— Nous sommes dans les quartiers sud ? demanda Nodem.

C’était ce qu’il supposait depuis tout à l’heure, mais il ne pouvait pas l’affirmer. Autour d’eux, les maisons à colombages étaient vieilles. Le plâtre des murs s’effritait. Les fenêtres étaient poussiéreuses et des pavés manquaient au sol, formant des trous qui parfois entravaient la progression.

— Pas tout à fait, dit Kam. Les quartiers sud, c'est vraiment au sud, et il n'y a même pas des belles rues. Là, on est vers le milieu-bas de la ville.

Nodem plissa les yeux, cherchant à comprendre le raisonnement. S'il avait bien saisi, ils étaient bien, comme il l'avait pensé, dans les quartiers sud. Au sens large, car ce n'étaient pas non plus les quartiers les plus pauvres de Foyben. En tout cas, ils ne se trouvaient plus dans les quartiers nord. Enfin, ça, il l'avait déjà deviné.

Ils coururent pendant plusieurs minutes dans cette longue rue qui obliquait pour former un arc de cercle. Nodem pensait qu'ils allaient la quitter à tout moment pour plonger dans une ruelle, mais il n'en fut rien.

Au lieu de ça, ils s'arrêtèrent au beau milieu de la rue, sur les vieux pavés.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? demanda Nodem.

Kam lui désigna le sol du doigt.

— On est arrivés.

Nodem ne comprit pas. Alors, Onand se mit à genoux et arracha un pavé de ses mains nues. En dessous se trouvait une petite poignée. Elle l'attrapa, et, ce faisant, souleva une lourde trappe dissimulée. Nodem eut une exclamation de surprise en comprenant.

Sous la trappe, il y avait une échelle ainsi que de la lumière. Ça n'avait rien à voir avec le trou insalubre dans lequel lui et Kam avaient plongé une heure plus tôt. Ce qui se trouvait sous le sol était un lieu créé il y a longtemps. Il n'était sans doute pas prévu par ses créateurs qu'il soit investi par les enfants des rues de Foyben.

L'échelle était faite d'un métal rouillé et les barreaux tremblaient. Nodem s'efforça d'ignorer ces détails et de descendre. Onand

passa derrière lui, et Kam remit le pavé manquant. Puis il referma la trappe.

Pour ce que Nodem pouvait en juger, cette salle était deux fois plus grande que chez lui. Une vingtaine d'enfants se trouvaient là. Tous portaient des vêtements en mauvais état. Tous avaient les cheveux gras et le visage sale. Une odeur acide flottait dans l'air, et Nodem plissa le nez. Ce n'était pas agréable.

Après avoir touché le sol, Kam se dirigea vers les autres enfants, qui étaient assis un peu partout dans la pièce. Au milieu de cette dernière se trouvait une table en bois. Kam y vida le contenu de son sac de tissu : sept grosses miches de pain. Tous les enfants se jetèrent dessus sans chercher le moindre partage.

Kam avait pris soin de garder une moitié de miche en sécurité. Il alla vers Onand et la lui tendit.

— Tiens.

La fillette sourit de toutes ses dents et s'assit dans un coin de la pièce pour avaler son repas. Du côté de la table, il semblait y avoir un conflit. Deux enfants s'écharpaient pour obtenir le dernier morceau. Tous les autres s'étaient déjà repliés, leur trophée (ou bout de trophée) entre les mains. Difficile de parler d'un partage équitable.

Finalement, le morceau de pain se déchira à son tour. Les deux enfants, en tenant chacun un dans leurs mains, se regardèrent. Pendant quelques secondes, ils ne bougèrent pas. Puis ils se détournèrent l'un de l'autre et allèrent dévorer leur repas dans leur coin.

Nodem ne dit rien mais il ne comprenait pas ce qui venait de se produire. Pourquoi Kam n'avait-il pas simplement réparti les morceaux de pain entre tous ? Tout le monde aurait eu sa

part et personne ne se serait plaint. Le garçon des rues eut l'air de déceler son trouble.

— Ça va ?

Nodem acquiesça en se forçant à sourire. Il demanda tout de même :

— Pourquoi toi, moi et Onand, on n'a pas eu à se battre pour manger ?

Kam eut un soupir agacé.

— Tu comprends vraiment rien. C'est normal. Déjà c'est nous qui avons rapporté la bouffe. Donc forcément, on a le droit de se servir. Et puis moi et Onand on est les chefs. C'est les privilèges des chefs. Les autres, ils doivent se bagarrer s'ils veulent devenir forts. Moi aussi je me suis bagarré.

Il souleva son haut de quelques centimètres et dévoila une large cicatrice, qui bardait son ventre. Il esquissa un sourire, un sourire qui semblait dire : « J'en ai vu d'autres. »

— En plus, je t’ai dit que je te protégerais si tu me donnais tout mon argent. Comme je te protège, je te laisse pas te battre avec les autres. Donc je partage la bouffe avec toi.

De son point de vue, c’était clair comme de l’eau de roche. Nodem ne répondit rien et se contenta d’acquiescer derechef.

— Et maintenant, qu’est-ce qu’on va faire ? demanda-t-il.

Kam hésita. Soit il ne savait pas quoi répondre, soit la question lui paraissait stupide. La deuxième réponse l’emporta.

— Qu’est-ce que tu veux qu’on fasse ? Je t’ai déjà dit. Je vais t’apprendre les ficelles.

Nodem commençait à en avoir assez d’entendre ça.

— Mais à quoi ça peut me servir d’apprendre des ficelles ? Il n’y a plus personne à voler, regarde autour de toi. Les Novaliens ont emmené tout le monde !



Le silence se fit dans la pièce. Les autres enfants des rues regardaient Nodem, sans cesser de manger. L'un d'eux se détacha de son morceau de pain et demanda :

— C'est quoi, les Novaliens ?

Nodem ne répondit pas tout de suite. Il était sidéré par tant d'ignorance.

— Vous n'avez pas entendu parler de la guerre ? demanda-t-il.

Tous le regardèrent, l'air de ne pas comprendre.

— Qui es-tu, au fait ? demanda alors quelqu'un. On t'a jamais vu ici !

Nodem déglutit. Il avait trop attiré l'attention. Il s'en rendait compte trop tard. Kam le fusilla du regard mais prit sa défense.

— Il s'est retrouvé dans la rue comme nous. Vous inquiétez pas, il est normal.

Celui qui avait posé la question se leva. C'était un gaillard plus grand que les autres. Il

était maigre mais par rapport à eux, il en imposait. Il n'avait pas pris part à la rixe et n'avait pas mangé. Il marcha alors vers Nodem. Son allure de grand échalas le rendait intimidant. Il s'arrêta devant le jeune garçon.

— Dis-nous d'où tu viens.

Nodem, apeuré, répondit d'une voix mal assurée :

— Des quartiers nord...

Kam avait cherché à lui fermer la bouche, mais c'était trop tard.

C'était comme si un éclair s'était abattu dans la pièce. Tous les enfants regardaient Nodem, abasourdis. Puis l'étonnement se transforma en quelque chose plus proche de la méfiance. Voire de la haine.

— T'es un bourge ? demanda le grand échalas.

Nodem ne donna pas de réponse. Pour son interlocuteur, ce silence avait valeur de oui.

— Abruti... murmura Kam.

Nodem lui demanda de l'aide. Il ne savait pas comment réagir. Mais le garçon des rues secoua la tête. Nodem regarda le grand échalas, et attendit la suite avec appréhension.

Le grand échalas s'approcha encore un peu plus de lui. Puis il leva la main et lui administra une gifle retentissante. Nodem fut soufflé par l'impact. Il tituba quelques instants puis perdit l'équilibre, et se ramassa au milieu d'un tas d'ordures.

Son agresseur soupira, comme si cette action lui avait fait un bien fou. Ce qui était sans doute le cas. Avant de retourner là d'où il venait, il lâcha :

— Prends une douche. Tu pues.

Nodem ne comprenait plus rien. Cette situation était invraisemblable. Kam avait sur son visage une expression désolée.

## Chapitre 8

Alors qu'il venait à peine de mettre les pieds ici, Nodem reçut un seau d'eau glacée sur la tête. Il n'eut pas le réflexe de l'éviter et ne put que sentir l'eau lui éclabousser le visage et retomber sur ses épaules. Quand il rouvrit les yeux, Kam se trouvait devant lui. Juste derrière, d'autres enfants observaient la scène, amusés. Le grand échalas aussi souriait. Kam fixait Nodem d'un œil sévère.

— Déshabille-toi, dit-il.

Nodem ne comprit pas tout de suite que Kam était sérieux. Il l'interrogea du regard, mais l'enfant des rues répondit en secouant la tête.

Nodem baissa alors les yeux et se leva. Le visage écarlate, il retira sa tunique et son bas. Kam reprit le seau qu'il avait posé au sol et l'aspergea désormais sur tout le corps. Puis il

lui lança un drap de tissu sale et lui ordonna de se sécher.

— Pourquoi je dois faire tout ça ? demanda Nodem.

Kam soupira.

— Si tu veux être comme nous, tu dois faire comme nous.

*Je n'ai aucune envie d'être comme vous,* voulut répondre Nodem. Mais c'était une mauvaise idée de le formuler à voix haute. Faisant profil bas, il s'enroula dans le drap de tissu et considéra ses vêtements. Ils étaient à moitié trempés, et sales. Tout ça ressemblait plus à un genre de rite de passage qu'à une règle d'hygiène. D'ailleurs, Kam n'avait pas l'air de se laver souvent.

Il s'approcha alors de Nodem et lui chuchota à l'oreille :

— Si tu le fais pas, le grand va te punir.

Nodem ne saisit pas tout de suite. Après un temps de latence, il répondit à voix basse :

— Quoi, lui ?

Il regarda l'échalias, qui était parti à l'autre bout de la pièce.

— Mais je croyais que c'était toi, le chef.

— Oui, c'est moi, répondit Kam. Mais lui, c'est un grand. Et on doit faire comme les grands, c'est ce qu'ils nous ont dit en nous sortant de l'orphelinat.

Nodem commençait à réaliser que derrière leurs airs indépendants, ces enfants n'étaient pas autonomes. Ils dépendaient d'autres personnes, au-dessus d'eux. Des adultes. Le grand échalias était un de leurs intermédiaires.

Nodem ne comprenait pas tout, mais il avait saisi que ce type était dangereux. Mais il était aussi, peut-être, un moyen de sortir d'ici.

Nodem demeura un certain temps à la même place, grelottant de froid. Il s'était assis dans la

poussière, adossé contre un mur. Kam était allé voir d'autres personnes. Onand, elle, était à côté de l'échelle. Emmitouflé dans son drap de tissu, il voulut aller la voir. Il souffla pour se donner un peu de force, puis se leva. Il clopina jusqu'à la fillette et attendit qu'elle l'ait remarqué.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-elle.

Nodem eut un air d'excuse.

— Je voulais juste savoir. Le grand qui vous surveille, je ne sais pas où il est...

— Il nous surveille pas, le coupa Onand. Il nous donne du travail et s'occupe des tout nouveaux.

Nodem réprima un soupir. Ça ne faisait pas une différence majeure.

— Bref, le grand qui vous donne du travail, il sait qu'il y a la guerre, en haut ?

Onand garda le silence quelques secondes.

— J'en sais rien, finit-elle par dire en secouant la tête.

Nodem fit la moue. Ça n’avançait pas

— Il y a la guerre ? demanda alors Onand.

Il releva la tête vers elle. Elle avait l’air inquiète. Il acquiesça.

— Oui, depuis une semaine. Les Novaliens ont traversé les montagnes d’Ikenast et ils ont envahi la ville. Ils ont fait prisonniers tous les habitants. Moi, je me suis enfui.

Onand entrouvrit la bouche. Elle était choquée.

— C’est vrai ?

Nodem hocha la tête.

— C’est pour ça que je veux parler au grand. Il y a encore des soldats royaux dans la ville. Ils sont dans les quartiers sud. Les Novaliens ont envahi tout le reste. Mais vous, vous connaissez la ville. Vous savez par où on peut passer.

La fillette fronça alors les sourcils.



— Tu parles des miliciens. On ne peut pas. Ils vont nous arrêter et nous mettre en prison. Et sinon, ce sera les grands.

Nodem ne comprit pas.

— Pourquoi les miliciens nous mettraient en prison ? Ils sont là pour nous protéger.

— Parce qu'on vole des choses, répondit Onand. Comme on vole des choses, les miliciens veulent nous arrêter. Et maintenant qu'on a volé des choses, on ne peut plus espérer le pardon. Ce sont les grands qui nous l'ont dit.

Nodem se mordit les joues. C'était sans doute vrai.

— Mais ils ne vont pas vous arrêter comme ça, répondit-il. Il faut qu'ils voient vos visages.

Onand réfléchit en se caressant le menton. Puis elle fit la moue à son tour.

— Peut-être...

Nodem sauta sur l'occasion :

— Donc je peux parler au grand.

Elle poussa un soupir.

— D'accord. Quand il reviendra.

— Et tu sais quand est-ce qu'il reviendra ?

Onand secoua la tête.

— Non. Parfois, il part très longtemps et on se demande même si on va le revoir. Là, c'est pareil.

Nodem pesta. Puis il fut assailli de doutes.

*On se demande même s'il va revenir.*

Le grand échalas n'avait montré aucune raison de partir jusque-là. Nodem se demanda si ce n'était pas ce qu'il avait dit qui l'avait motivé. Si le grand échalas s'était enfui, alors Nodem ne savait pas si les autres enfants des rues l'écouteraient.

Mais peut-être était-ce mieux. Ici, au moins, il était caché. Ce « trou de souris » était invisible sous les pavés. Cela lui permettrait de ne pas prendre de risque avant que les Novaliens ne partent.

Mais s'ils ne partaient pas ? S'ils décidaient de rester occuper la ville ? Pour ce que Nodem en savait, c'était possible. Et là ? Que ferait-il ? Il serait bloqué ici.

Demeurer dans ce « trou de souris », c'était se condamner à mourir de faim à brève échéance.

— Dis, tu sais où est Kam ? demanda-t-il à Onand.

— Par là-bas, répondit-elle, désignant du doigt le fond de la salle. Pourquoi ?

Nodem hésita, puis répondit :

— Je voudrais vous parler à tous les deux en même temps parce que vous êtes les chefs.

Onand croisa les bras et fronça les sourcils.

— Et pourquoi tu ne m'en parles pas avant ?

— Euh...

Il ne savait pas quoi répondre. Il évita le regard d'Onand et serra les lèvres. Puis il se tourna, vérifia que personne d'autre ne l'entendait, et se mit à lui expliquer.

— Moi je te dis que les adultes vont revenir et qu'on pourra reprendre comme avant. C'est les grands qui l'ont dit.

Après que Nodem avait tout expliqué, lui et Onand étaient allés retrouver Kam. Le garçon des rues, néanmoins, campait sur ses positions.

— Mais quand est-ce que les grands t'ont dit ça ? demanda Nodem.

Un silence gêné tomba. Il dura quelques secondes. Kam gonfla les joues, comme s'il voulait qu'aucun son ne sorte de sa bouche.

— Tout à l'heure, répondit-il enfin. C'est Idip qui me l'a dit.

Nodem supposa que l'Idip en question était le grand échalas.

— Mais Idip n'était pas sorti non plus, renchérit-il. Moi si. Les Novaliens sont arrivés dans ma rue et ont pris mes parents. Ils feront pareil avec nous.

Kam baissa les yeux.

— Qu'est-ce qu'on pourrait bien faire, de toute façon...

Il avait murmuré les derniers mots, mais Nodem l'avait entendu.

— Je t'ai dit que les gardes ont encore les quartiers sud. Il faut juste qu'on y aille mais moi, je ne sais pas comment faire.

Kam le regarda, puis regarda Onand. Elle semblait d'accord avec Nodem. Alors il abdiqua.

— D'accord. On va le dire à tout le monde.

Nodem sourit. Enfin les choses allaient dans le bon sens.

Kam claquait dans ses mains et appela tous les occupants du trou de souris. Dispersés qu'ils étaient aux quatre coins de la salle, il leur fallut une minute pour venir. Ils se rassemblèrent autour de la table en bois. Kam et Onand étaient

l'un à côté de l'autre, et Nodem restait en retrait. Il sentait que ça valait mieux.

— Bon, dit Kam, apparemment, il n'y aura bientôt plus rien à voler en haut. Les gens sont en train de partir. Vous avez pas tous vu mais c'était désert.

Quelques enfants acquiescèrent dans l'assemblée. Nodem les identifia comme ceux qu'il avait suivis, quelques heures plus tôt.

— Alors quoi ? demanda une jeune fille. C'est quoi, le problème ?

Kam soupira. Il désigna du doigt l'échelle de sortie et annonça :

— On va tous devoir partir. Il faut qu'on aille dans les quartiers sud.

Une exclamation de stupeur résonna dans la salle.

— Et Idip ? dit un enfant. Comment il va revenir ?

— Idip n'est pas stupide, répondit Kam. Il arrivera à nous retrouver. Et de toute façon, on pourra aller à l'orphelinat.

— Moi, je ne veux pas partir, murmura un garçon plus jeune que les autres.

Il n'était sans doute pas sorti du trou de souris depuis longtemps. En tout cas, Nodem le voyait mal courir les rues pour des menus larcins. Onand le réconforta.

— Ne t'inquiète pas, Zavy. Ça ne durera pas longtemps. Et il y aura des grands, là où on va.

Puis elle s'adressa au reste de l'assemblée.

— Maintenant je pense qu'on peut expliquer quand on va partir.

— Oui, et où on va aller, aussi, compléta Kam.

Un bruit sourd résonna alors au dessus d'eux. Puis un deuxième. Nodem leva la tête en même temps que tous les autres enfants.

Il se passait quelque chose en haut. Comme si, tout d'un coup, beaucoup de gens passaient dans l'avenue. Pourtant, il n'y avait plus personne en ville à part l'armée novalienne. Et ça ne ressemblait pas à des bruits de pas.

— Il y a quelqu'un qui creuse, dit Kam, incrédule.

Il y eut alors un fracas assourdissant et le plafond du trou de souris se brisa sur plusieurs mètres. Un nuage de poussière, des morceaux de terre et de roches retombèrent en cascades sur les enfants. La plupart coururent vers le fond de la salle, qui avait été épargné, tandis que Kam et Nodem, eux, se retrouvaient sous les gravats.

Des cordes tombèrent au fond du trou de souris et des soldats novaliens atterrirent sur le sol de terre.

Nodem, dissimulé, regarda en haut. Il aperçut alors une tête qui ne lui était pas inconnue.



Grand, maigrichon, et de courts cheveux bruns.

C'était le grand échalas que les enfants des rues appelaient Idip. À n'en point douter, c'était aussi lui qui avait dû indiquer aux Novaliens l'emplacement du trou de souris.

Il était sorti, comme Kam disait qu'il le faisait souvent. Les enfants avaient bien sagement attendu qu'il revienne. Et lui, en retour, les avait vendus.

## Chapitre 9

Un Novalien cria des mots dans sa langue et les autres soldats encerclèrent le groupe d'enfants. Quelques uns se débattirent et furent retenus par les mains des militaires. Une sorte de tuyau tomba alors dans le trou de souris, et le Novalien qui dirigeait les troupes alla le prendre.

Le tuyau était muni d'une poignée métallique. À l'injonction de leur chef, les soldats sortirent d'étranges masques noirs. Ils en recouvrirent leurs visages. Puis il pressa la poignée et une fumée blanchâtre sortit du tuyau. Elle se répandit dans la salle.

Quand le gaz les atteignit, les enfants des rues se calmèrent peu à peu. Ils cessèrent de résister et leurs visages semblèrent s'éteindre. C'était comme si, en quelques secondes, ils avaient perdu toute volonté. Ils tenaient encore sur leurs

jambes, mais c'était tout qui leur donnait l'air conscients.

Nodem et Kam, de l'autre côté de la pièce, observaient la scène sans mot dire. Nodem eut la surprise de voir des larmes couler sur les joues de son compagnon. Il constata qu'Onand était prise au piège avec les autres enfants des rues. Son regard vide et apathique était terrible à regarder.

Soudain, Kam fondit en pleurs et laissa échapper un cri. Nodem chercha à le faire taire, avant de remarquer la profonde entaille à la poitrine de son compagnon. Il mit une main devant sa bouche. Les Novaliens, attirés par le bruit, vinrent les tirer hors des décombres, pour les ajouter au groupe de prisonniers.

Nodem ne se débattit pas. Il était désespéré. Il avait fait tout ça pour rien. Ses parents lui avaient donné une chance. Il n'avait pas su la saisir. C'était comme si un obstacle

insurmontable se trouvait devant lui. Ses tentatives s'étaient soldées par des échecs.

Pourtant, il était sûr qu'il aurait pu y arriver. Kam et ses camarades vivaient dans les rues de Foyben. Ils connaissaient les recoins de la ville par cœur. Ils auraient pu lui permettre de passer d'un endroit à un autre sans se faire blesser ou arrêter.

Alors qu'on l'attachait à une corde pour le faire remonter jusque dans la rue, il leva la tête et observa Idip. Le grand échalas n'avait même pas l'air satisfait. Il essayait au contraire de ne pas croiser les yeux des enfants. Il était leur tuteur, celui qui les aidait à s'en sortir, et il les avait trahis.

Peut-être qu'il avait seulement cherché à marchander sa vie. Il voulait sauver sa peau. Nodem ne le connaissait pas mais il ne voyait pas d'autre raison. En quoi une bande d'enfants

était-elle menaçante pour lui, ou pour les Novaliens ?

Il ne savait toujours pas pourquoi ces derniers faisaient tout ça. Les habitants de Firenea méritaient-ils d'être faits prisonniers ? Ça n'avait aucun sens.

Nodem se sentit poussé vers le haut et réprima un haut-le-cœur, alors que la corde lui serrait le ventre. Puis ses pieds quittèrent le sol du trou de souris et il s'éleva dans les airs. Autour de lui, des enfants des rues subissaient le même sort. Il vit Kam parmi eux. Son visage était livide. Nodem eut envie de pleurer. Mais il ne pouvait pas. Pas maintenant.

Enfin, il toucha la surface. Un Novalien au front proéminent le hissa sur le pavé et lui ordonna, d'un geste, de rejoindre le groupe de prisonniers qui grandissait. Ça ne devait pas être le premier trou de souris qu'ils débusquaient car il y avait beaucoup d'enfants.

Tous avaient le même teint hagard et absent. Nodem réalisa alors que lui avait encore ses sens. Le gaz ne l'avait pas touché.

Il se demanda, une fois de plus, si ce n'était pas là sa chance de s'en sortir. Mais les enfants étaient encadrés par une bonne dizaine de soldats novaliens armés de fusils. Et il savait quel sort était réservé à ceux qui tentaient de fuir.

Il se contenta de faire profil bas et de chercher Kam des yeux. Les Novaliens continuaient à sortir un à un les enfants du trou de souris.

Quelque chose bougea alors dans une des rues adjacentes. Les soldats novaliens ne semblèrent pas y prêter attention. Nodem, lui, l'avait vite remarqué.

C'était une petite silhouette. Elle se tenait au coin de la rue. Et ce n'était pas tant cette silhouette qui était visible, mais l'ombre qu'elle projetait dans la lumière d'un lampadaire.

Nodem se demanda si ça ne pouvait pas l'aider. Peut-être, par exemple, que s'il alertait les Novaliens, il pourrait en profiter.

Il secoua la tête. Non, il ne pouvait pas faire ça. D'autant que les Novaliens étaient des adultes. La plupart du temps, les adultes savaient faire deux choses à la fois.

Ils avaient remonté tous les enfants du trou de souris. Le chef novalien parlait avec ses subordonnés. Il jetait aux prisonniers des coups d'œil fréquents. Il fit ensuite tout le tour du groupe d'enfants, vérifiant leur état. Le contingent devait être sur le point de repartir.

De la rue d'où provenait l'ombre, Nodem vit soudain un petit objet décoller. Il retomba sur le sol, au milieu du groupe. Il y eut une détonation et l'objet se mit à fumer, projetant un épais nuage autour de lui. Nodem se mit la main sur la bouche afin de se protéger, mais le nuage ne

recelait rien de toxique. On aurait dit de la vapeur d'eau.

En tout cas, elle obstruait la vue des Novaliens. Nodem comprit qu'on n'avait pas lancé ce petit objet au hasard. Il serra les poings, prit une inspiration et s'élança entre ses geôliers, avant de courir à perdre haleine jusqu'à la rue la plus proche.

Il tomba alors nez à nez avec un autre enfant. Ce dernier était vêtu d'une ample cape noire qui ne laissait pas voir son visage. D'un signe de la main, il enjoignit Nodem à le suivre. Ce dernier s'exécuta.

Il ne savait pas si les autres enfants allaient s'en sortir, eux aussi. Il ne les avait pas sentis bouger quand lui-même avait déguerpi. Sans doute que le gaz que les Novaliens leur avaient fait respirer les en empêchait. Et Kam était trop blessé pour le suivre. Nodem savait qu'il lui aurait été impossible de retrouver son



compagnon dans ce brouillard, mais ça ne l'empêchait pas de se sentir coupable.

L'autre enfant emprunta une série de ruelles étroites. Bientôt, ils ne marchèrent plus sur des pavés mais sur de la terre. Quelques coups de feu résonnaient ici et là, signe qu'ils se rapprochaient de la ligne de front. Nodem n'arrivait pas à y croire : cet inconnu était en train de le conduire dans la zone sûre.

Il ne parvenait pas à distinguer son visage sous l'ample cape. Pourtant, au vu de sa taille, il était sûr qu'il s'agissait d'un enfant. Il continua à le suivre sans se poser de question, mais il dut bientôt s'arrêter. Il était à bout de souffle.

Son sauveteur ne fit pas d'histoires et s'immobilisa. Il attendit, sans un mot, que Nodem soit prêt à repartir. Nodem posa ses mains sur ses cuisses et souffla en fermant les

yeux. Puis il releva la tête et regarda cet inconnu qui venait de lui sauver la vie.

— Qui es-tu... ? demanda-t-il.

— Je m'appelle Iovad.

Nodem n'eut pas droit à plus de précision. Le visage de l'enfant était indiscernable dans l'obscurité. Nodem tâta alors sa ceinture et constata que sa bourse en cuir était toujours là. C'était vrai : Kam n'avait pas eu le temps de la prendre.

Nodem la décrocha et en sortit une douille, qu'il alluma sans plus tarder. Elle éclaira le bas du corps de son sauveteur.

Ses mains étaient diaphanes, d'une clarté extrême, presque anémique. Avant qu'il n'ait pu se détourner, Nodem leva la petite pierre et illumina son visage. Le dénommé Iovad ferma les yeux, ébloui, et se retourna.

— Je... pardon, balbutia Nodem, conscient de son manque de respect.

Le visage qu'il avait aperçu était très clair, plus clair que celui des habitants de Foyben. Des cheveux blonds, une peau blanche. Pourtant ce n'étaient pas les traits d'un homme du nord, ni ceux d'un Novalien.

— Pouvons-nous repartir ? demanda-t-il alors.

Nodem revint à ses esprits et hocha la tête. Ils se remirent en route. Mais il y avait quelque chose qui titillait l'esprit du jeune garçon.

Il avait déjà vu ce genre de visage quelque part. Oui, il s'en souvenait maintenant. C'était dans les livres que lui avait montrés son précepteur. Mais à quel moment les lui avait-il montrés ? Quel était le sujet du cours, ce jour-là ?

Il se figea quand il s'en rappela soudain. Trois jours avant que le précepteur ne disparaisse.

Iovad remarqua que Nodem ne bougeait plus et s'arrêta de nouveau.

— Qu'y a-t-il ?

Nodem lui lança un regard suspicieux.

— Montre-moi ton visage.

Iovad agit comme s'il n'avait pas le choix. Il s'exécuta et retira sa capuche. Nodem leva sa douille d'ambre et put enfin voir ses yeux.

Des yeux aux grandes prunelles orangées, qui ne ressemblaient pas à celles des humains. Des pupilles dilatées par l'ambre infernal. Et une peau diaphane, dénuée d'imperfection.

C'était un androïde.

Nodem recula. Une terreur indicible s'était emparée de lui. Il ne pouvait pas rester là.

Iovad ne bougea pas, attendant qu'on lui dise de repartir. Il n'avait pas l'air de comprendre.

— Tout va bien ? demanda-t-il, la tête penchée sur le côté.

Nodem se demandait s'il pouvait fuir. Est-ce que l'androïde lui en laisserait le temps ? Non, sans doute pas. On lui avait dit que les

androïdes étaient des monstres. Et si les androïdes avaient aidé les Novaliens à entrer dans la ville, alors ils étaient tout aussi perfides qu’eux.

Mais que pouvait-il faire, maintenant qu’il s’était trahi ? Iovad ne tarderait pas à faire le lien. Il décida alors de faire exploser sa colère.

— Tu es un androïde ! C’est à cause de toi que les Novaliens sont là !

Iovad ne bougea pas. Il entrouvrit la bouche, hésita, puis répondit :

— Non, c’est faux.

Nodem avait les larmes aux yeux.

— Kam va mourir à cause de toi ! Tu es un démon !

Quelques secondes passèrent. Puis Iovad répéta :

— Non, c’est faux.

— Alors pourquoi est-ce que tu m’as sauvé ? demanda Nodem.

— Parce que j’ai décidé de t’aider. Les Novaliens ont cherché à te capturer mais n’y sont pas parvenus.

Nodem réfléchit un instant à ce qu’il venait d’entendre. Puis il se rappela d’un événement, survenu plus tôt dans la nuit.

— C’est toi qui les a attirés, à ce moment ? C’est toi qu’ils ont vu ?

Iovad acquiesça.

— Mais pourquoi ? répéta Nodem. Qu’est-ce que j’ai fait ?

— Tu n’as rien fait, répondit Iovad. Je ne comprends pas.

Nodem était de plus en plus perdu. La façon dont cet androïde parlait était si étrange ! Son ton était à la fois enfantin et adulte. Il prononçait tous ses mots comme s’ils étaient l’évidence même.

Iovad était donc celui que les soldats novaliens avaient vu quand ils l’avaient arrêté,

au début de sa fuite. C'était avant qu'il ne rencontre Kam. Il avait bien cru, alors, qu'il allait rejoindre la masse des prisonniers. L'un des soldats avait sorti des jumelles et crié le mot « androïde ».

Nodem ne saisissait toujours pas pourquoi Iovad l'avait aidé. Et pourquoi lui en particulier, plutôt que les autres enfants ? Il posa donc la question :

— Pourquoi est-ce que tu fais tout ça ?

— Parce que tu étais en danger, répondit Iovad. Mon code stipule que je dois aider la personne que j'apprécie quand elle est en danger.

Une réponse et une nouvelle question. Nodem soupira.

— Où est-ce que tu m'emmènes ?

Iovad se tourna vers l'autre côté de la rue.

— Chez mon maître.

Le sang de Nodem ne fit qu'un tour.

— Je savais que je ne pouvais pas faire confiance à un androïde. Tu vas me faire prisonnier ! Je ne te suivrai pas !

Iovad le regarda. Il paraissait se demander si Nodem était sérieux. Puis il haussa les épaules.

— D'accord.

Il se retourna et s'éloigna dans la ruelle. Nodem remarqua alors ce qu'il avait sous le bras.

Un sac en tissu rempli de pain.

— Attends ! s'écria-t-il.

Iovad s'arrêta, revint sur ses pas et interrogea Nodem du regard.

— Qui c'est, ton maître ?

— Il s'appelle Lam. C'est un marchand.

— Et où est-ce qu'il vit ?

— Dans le quartier de Faronen. À l'extrême sud-est de la ville.

Dans les quartiers sud, donc. Nodem avait très peur de suivre un androïde. Mais il ne pouvait



pas laisser passer une telle chance. Il se sentit honteux au moment de répondre :

— D'accord. Je te suis.

Iovad hocha la tête, l'air satisfait, puis ils se remirent en route.

## Chapitre 10

Au bout d'un quart d'heure, Nodem aperçut des lumières, au loin. À certains endroits, des maisons étaient allumées. La plupart étaient vieilles et faites de bois. Mais certaines étaient construites en pierre.

Nodem eut presque du mal à y croire quand un adulte firenéen les dépassa d'un air pressé. Il s'arrêta, abasourdi, puis demanda :

— Quand est-ce qu'on est passés du bon côté ?

— Il y a cinq minutes, répondit Iovad. Il y avait une ruelle qui n'était pas surveillée par les militaires.

Nodem le regarda. Iovad avait remis sa large capuche sur sa tête et cachait son visage. Les androïdes étaient peu appréciés en Firenea.

Si Iovad avait dit vrai, il était le serviteur d'un marchand de Foyben. Un marchand des

quartiers populaires de surcroît, et donc pas très riche. Nodem se demandait bien comment quelqu'un comme ça avait pu faire l'acquisition d'un androïde.

Il hésitait d'ailleurs à partir, maintenant qu'il était dans les quartiers sud. Autour de lui, des contingents militaires firenéens s'activaient. Des hommes et des femmes en armes, mais aussi des robots Tarana : des créatures de métal noir de deux mètres, aux yeux d'un rouge sombre. Ils étaient à l'arrêt, attendant de recevoir des ordres. Tout portait à croire que les Novaliens n'avaient pas attaqué.

Tout autour d'eux, des gens se pressaient autour d'étals de nourriture.

— Que se passe-t-il ? demanda Nodem.

— Les habitants de Foyben sont en train de partir. Ils ne savent pas si l'Armée Royale de Firenea pourra tenir longtemps. Ils font des

réerves avant de prendre la route, seuls ou avec leurs familles.

Nodem baissa les yeux.

— Qu'est-ce qu'on a fait pour mériter ça... ?

— La Civilisation novalienne a envahi le continent. Elle a détruit le Royaume d'Hazo. Elle a contraint la République de Mahery à se replier sur elle-même. Et elle a envahi Fiaama et Firenea. Son but est sans doute de conquérir le continent tout entier.

— Comment tu sais tout ça ?

— C'est une association entre l'écoute des crieurs quotidiens des six derniers jours et un ensemble de déductions personnelles. Ainsi que celles de mon maître.

Nodem était inquiet. Il aurait dû être heureux de marcher enfin parmi des gens libres. Mais ces derniers semblaient tous profondément désespérés. Ils arboraient des visages fermés,

sombres. La plupart étaient sales. Ils tiraient des enfants en pleurs ou les tenaient dans leurs bras.

Personne ne voulait partir. Même si les quartiers sud avaient mauvaise réputation, c'était chez eux. Ils s'y étaient installés, ils y avaient vécu. Aucun d'entre eux ne voulait les quitter. Et pour aller où ? Ils ne pouvaient que fuir l'avancée novalienne. L'Armée Royale était en sous-nombre. L'ennemi était trop fort.

Nodem et Iovad avançaient au milieu de cette foule lugubre. Ils étaient dans la continuité d'un des grands axes de la ville. Il y avait des pavés ici, mais beaucoup d'entre eux étaient manquants. L'endroit n'était pas entretenu par les pouvoirs publics.

Nodem avait souvent entendu ses parents parler de ces lieux. La Préfecture avait cherché à « reprendre le contrôle » des quartiers sud, sans y parvenir. Nodem s'était toujours demandé ce que « reprendre le contrôle »

pouvait bien signifier. Faire partir les personnes pauvres ? Son précepteur lui en avait parlé : ce genre de conflit avait lieu partout, tout le temps. Il avait pu le voir quand il avait été conduit au trou de souris par Kam. Dès que les enfants avaient compris d'où il venait, ils lui avaient lancé des regards hostiles. Et Nodem pouvait parier que ç'aurait été la même chose pour Kam, s'il n'y avait pas eu la perspective de gagner de l'argent.

Maintenant, il se retrouvait par hasard sous la protection d'un androïde. Il sentait qu'il n'avait plus aucune maîtrise de ses mouvements. Il était comme une coquille vide que l'on traînait d'un endroit à un autre. Tout ce qu'il voulait, c'était retrouver ses parents. Mais il n'avait aucune idée de comment y parvenir.

Mettant les mains dans ses poches, il toucha son foulard du doigt. C'était tout ce qui lui restait de sa famille, maintenant. Il le serra fort,

en laissant une larme rouler sur sa joue. Il espérait de tout son cœur qu'il allait revoir ses parents un jour.

Une nouvelle question agita son esprit.

— Pourquoi est-ce que tu étais de l'autre côté de la ville, si tu sers ton maître ?

Iovad s'arrêta et Nodem devina sous sa capuche un léger sourire.

— Maître Lam m'a donné l'ordre d'aller acheter du pain. Mais il voulait que ce pain soit acheté dans la boulangerie des quartiers nord. Je m'y suis donc rendu.

Nodem comprit alors pourquoi il y avait quelqu'un lorsque lui et Kam étaient arrivés dans ladite boulangerie. S'il n'y en avait qu'une seule dans tous les quartiers nord, cela avait du sens. Il ne savait pas combien de gens vivaient à Foyben, mais il n'y avait jamais eu grand-monde dans la rue de sa maison. En tout cas comparé à ici.

— Mais ça veut dire que notre rencontre est le fruit du hasard ? demanda-t-il.

— Oui, répondit Iovad.

— Pourtant, après, tu m’as suivi.

L’androïde hocha la tête derechef. Puis il attendit quelques secondes, au cas où Nodem aurait encore quelque chose à dire. Comme ce dernier demeurerait muet, il se remit en marche.

Ils quittèrent la rue principale pour s’engager dans un petit chemin. Les maisons y étaient moins nombreuses. Quelques étendues d’herbes folles se trouvaient ici et là.

Iovad s’arrêta devant une grande maison en bois. Elle avait un étage, et un toit en tuiles, ce qui, ici, était rare. Par la grande fenêtre du haut, Nodem put voir les courbures d’un lit ouvragé. Ce bâtiment semblait ne pas appartenir à l’endroit où il se trouvait.



Suivant l'androïde, Nodem passa la porte d'entrée. Au dessus, il y avait une pancarte. « Achetez-moi tout » y était inscrit.

Ils se retrouvèrent dans une salle éclairée par une lampe à ambre infernal. Un tel appareil ne pouvait venir que de Vorona ou de la République. Il y avait un comptoir en bois, taillé avec précision. Derrière lui, des armoires dont chaque compartiment contenait des bocaux et des fioles. Ces dernières étaient transparentes. Dedans, des plantes et des champignons macéraient dans des liquides étranges.

Sur le côté, il y avait une autre porte. Elle était fermée. Iovad sortit une clé de la poche de son vêtement, et l'ouvrit. Il retira sa capuche en entrant dans la pièce. Nodem constata qu'il s'agissait d'un salon. Iovad posa son sac de pain sur la table et s'installa sur une chaise. Nodem, ne sachant trop que faire, resta debout.

— Pourquoi tu ne t’assieds pas ? demanda Iovad. Tu dois être fatigué.

Nodem poussa un soupir et regarda au dehors. On était en pleine nuit. Il y avait tant de gens dans les rues qu’il l’avait presque oublié.

Il hocha la tête et prit une chaise. Il était à bout et n’aspirait qu’à une chose : dormir.

Pourtant, il ne parvenait pas à trouver le sommeil. Il était envahi par la déprime. C’était sans doute le contrecoup de l’adrénaline. Il avait passé plusieurs heures à courir, à fuir, à réfléchir. Maintenant, il s’en était enfin sorti. Et il se sentait las. Tout le poids de ce qu’il avait vécu lui retombait sur les épaules.

Il allongea sa tête sur la table en bois, ses bras pendant comme des fils de marionnette coupés. Il eut du mal à fermer les yeux mais y parvint. Iovad s’affairait autour de lui. Nodem se demanda quand le dénommé Lam allait revenir.

Sans doute était-il allé faire la queue avec les autres habitants.

Il se retrouva seul, debout. Devant lui, sur un sol immaculé, il y avait quelque chose. Mais toute cette clarté l'éblouissait. Il serra les paupières, souffla, puis les rouvrit. Sa vue se précisa un peu et il distingua l'objet. C'était son foulard. Celui qu'il serrait avant d'aller dormir. Même maintenant, alors qu'il n'avait plus de foyer, il l'avait encore.

Vingt centimètres sur vingt centimètres de noir. Pour un enfant, c'était suffisant. Un personnage. Jusqu'à ses six ans, c'était même une forme de confident. Il ne lui disait rien à voix haute car ses parents se trouvaient dans la même pièce. Mais il était certain que le tissu pouvait entendre ses pensées.

Il leva la tête. Tout était vide autour de lui, comme dans son rêve précédent. Mais cette

fois-ci, il ne distinguait même plus la silhouette de ses parents. Il se laissa alors tomber à genoux, et fondit en larmes.

Il était seul. Il n'en pouvait plus d'être seul. Il était trop petit pour être seul. Ses parents avaient disparu. Il souhaitait les revoir et il avait peur. Il ne savait pas quoi faire. Il ne savait pas qui croire, non plus, maintenant qu'un androïde l'avait aidé.

C'était peut-être pour ça que tout était blanc. Il avait les yeux fermés mais le voyait quand même. Il se voyait, en fait, de dessus. Il voyait son dos, ses bras nus, son visage, ses yeux noyés de larmes. C'était étrange comme sensation.

Il rapprocha son champ de vision de son visage et releva la tête. C'était comme s'il se regardait dans un miroir. Cela le poussa à se calmer. Les larmes cessèrent de couler et

laissèrent leur place à des yeux secs. Il se sentait à nouveau las.

Il se releva. Ses jambes étaient engourdis. Il poussa un souffle rauque, et éternua. Il regarda alors autour de lui. Tout était toujours blanc et vide, mais quelque chose avait changé.

Il s'en rendit compte au fur et à mesure que l'évolution se poursuivait. C'était le ciel qui était en train de s'assombrir. Le blanc avait viré au gris et le gris semblait devoir virer au noir. Il n'y avait qu'un seul petit espace où le blanc demeurait éclatant. Cet espace avait la taille d'une porte. Nodem se dirigea vers elle.

Quand il arriva devant, le blanc avait laissé place à une vraie porte en bois. En y regardant de plus près, il réalisa que c'était la porte de chez lui. Ou plutôt de son ancien chez-lui, le chez-lui détruit par les Novaliens.

Il franchit la porte. Mais de l'autre côté, tout était identique. Cependant, le blanc ici ne virait

pas au noir. Ou plutôt, il semblait fluctuer. Il allait du sombre au clair, du clair au sombre. Nodem ne parvenait pas à en détacher ses yeux.

Il se réveilla alors en sursaut. En relevant la tête, il constata qu'il y avait quelqu'un à côté de lui. Il crut d'abord qu'il s'agissait de Iovad avant de réaliser que cette personne était plus grande. C'était un adulte d'un mètre quatre-vingt, au ventre proéminent. Ses yeux, surmontés d'épais sourcils, fixaient Nodem d'un regard mauvais. Le jeune garçon déglutit. Ce devait être Lam.

## Chapitre 11

Le maître de Iovad était effrayant. Ses vêtements étaient soignés et ressemblaient à ceux des fonctionnaires. Mais au vu de son air patibulaire, Nodem ne le voyait pas travailler pour la Préfecture.

Lam approcha son visage de celui du jeune garçon et le considéra quelques secondes. Nodem arrêta de respirer. Cet homme avait une odeur désagréable.

Lam se releva. Il se retourna alors et scruta la porte qui menait à la salle principale de sa boutique. Il prit une inspiration puis cria :

— IOVAD ! VIENS ICI !

L'androïde passa derrière le comptoir et revint dans le salon. Quand il vit son maître, il s'inclina à quatre-vingt dix degrés devant lui.

Lam adressa à son serviteur un regard noir. Il avait l'air énervé. Nodem, effrayé, s'efforçait de retenir ses larmes.

— Qu'est-ce que tu fous là, sérieusement ?

— Je suis ici car vous requérez ma présence.

Lam grondait. Il désigna alors Nodem de son index.

— Tu m'expliques ? dit Lam. C'est quoi, ça ?

— Il s'appelle Nodem. C'est un garçon des quartiers nord que j'ai sauvé des Novaliens qui cherchaient à le capturer.

Le froncement de sourcils de Lam s'accentua. Son crâne était dégarni, à l'exception d'une fine couche de cheveux, tout en haut, et autour de ses oreilles. Son front nu se para de larges rides alors que ses yeux s'agrandissaient.

— Et où est-ce que j'ai dit que je voulais que tu me ramènes tous les clampins que tu trouvais sur le chemin ?



— Vous ne l’avez pas dit, maître. Je suis désolé.

Nodem observait la discussion depuis sa chaise. Tout ça était surréaliste. Le plus étrange, c’était que Lam ne semblait pas être en colère à cause de sa présence. Même s’il ne le disait pas, c’était Iovad qui était le plus en cause. Mais qu’est-ce qui pouvait poser problème ? Le serviteur était là quand son maître le requérait. C’était bien normal.

Lam serra les poings et désigna à nouveau Nodem. Il était de ce genre de personnes qui utilisaient beaucoup leurs mains pour parler.

— Alors dans ce cas, qu’est-ce qu’il fout ici ? demanda-t-il.

Iovad sembla réfléchir à sa réponse. Comme si le chargement de cette dernière dans son module vocal prenait du temps. Après tout, c’était un robot.

— Vous m’avez vous-même stipulé que je devais vous défendre contre vos agresseurs armés, en votre qualité de maître. Et que je devais vous apprécier, également en votre qualité de maître.

Lam s’énerva de plus belle.

— Et moi, je suis lui ? C’est quoi, le rapport ?

Ses poings serrés tremblaient. Nodem se recroquevilla sur sa chaise comme si ç’aurait pu le rendre invisible.

— J’ai déduit de cette directive que je pouvais protéger un enfant non armé contre des agresseurs armés. Cet enfant n’était pas armé, et des individus possédant des armes ont cherché à l’emmener contre son gré. J’ai ressenti de l’empathie. Je l’ai donc secouru. Et quand j’ai estimé qu’il ne parviendrait pas à sortir des quartiers nord seul, j’ai décidé de l’aider à y parvenir. Ensuite, comme je ne savais pas où je pouvais le laisser, j’ai décidé de

le faire dans l'endroit le plus sécurisé de ma connaissance. C'est à dire ici.

Lam considéra l'androïde pendant un certain temps. Iovad, lui, ne cilla pas. Nodem savait que le fait qu'il reste ou non était en question. Il avait peur de ce qui allait advenir. S'il se retrouvait tout seul en plein milieu des quartiers sud, il se demandait ce qu'il pourrait faire. Sans doute aller quérir l'aide des soldats firenéens. Mais l'écouteraient-ils ? Ils n'étaient que des soldats. Ils ne pouvaient pas s'encombrer d'un enfant de huit ans qui ne pouvait pas tenir un fusil. Il avait écouté de nombreuses histoires de son précepteur sur l'armée, et aucune ne mentionnait des enfants soldats.

— L'initiative de ces foutus androïdes... marmonna Lam.

Il poussa un profond soupir, puis jeta un coup d'œil à Nodem et lui ordonna de se lever. Le

jeune garçon s'exécuta et se tint immobile devant le grand homme.

— Qu'est-ce que t'es capable de porter, comme poids ? demanda Lam.

Nodem entrouvrit la bouche. Il ne s'était pas attendu à une telle question. On ne lui en avait jamais posé de semblable. En fait, on ne lui avait jamais fait porter quoi que ce soit. Mais il ne pouvait pas affirmer non plus qu'il n'en était pas capable. Il haussa alors les épaules et répondit :

— Je ne sais pas, monsieur.

Lam tiqua. Il paraissait moins énervé que deux minutes plus tôt. Mais il ne cachait pas son agacement. Tout en se caressant le menton, il sembla réfléchir à quelque chose. Nodem se demanda s'il était concerné. Et s'il allait rester ici encore longtemps avant d'être mis à la porte.

Lam se tourna à nouveau vers Iovad.

— Et à quoi il va me servir, ce gosse ? Tu peux me le dire ?

L'androïde réfléchit moins longtemps à cette réponse. Une fois de plus, elle semblait couler de source.

— Il peut nous être utile pour le chargement de vos marchandises, maître.

Nodem déglutit. Il n'aimait pas qu'on parle de lui comme ça. Il avait l'impression d'être un objet. Mais en présence de parfaits inconnus, c'était peut-être à ça qu'il était réduit. Un objet. Un frisson lui parcourut l'échine.

Lam réfléchit à la suggestion. Sa bouche se tordit dans un rictus étrange. Il adressa alors à Nodem un regard accusateur :

— T'as intérêt à ne poser aucune question. Je me suis fait comprendre ?

Nodem sursauta. C'était à lui de répondre, maintenant. Il prit une profonde inspiration, puis hocha la tête.

— O-oui, monsieur, bafouilla-t-il.

Que pouvait-il y avoir de si important ici ?  
Maintenant, Lam avait attisé sa curiosité.

Mais il s'était engagé à ne pas demander. Alors il mit ses pensées en sourdine et resta muet. Il se leva de sa chaise, fit quelques pas, puis s'inclina devant Lam. Il se baissa le plus possible, imitant la façon dont Iovad l'avait fait.

Lam posa les mains sur ses hanches et avisa ce serviteur supplémentaire. Puis il se détourna de lui et s'adressa de nouveau à Iovad :

— Bon. J'ai encore des trucs à aller chercher. Je reviens dans une heure.

Sur ces mots, il tourna les talons et sortit de la pièce. Nodem l'entendit franchir la porte de sa boutique puis le vit, par la fenêtre, remonter la rue.

— Il va encore faire la queue pour acheter des choses ?

Iovad secoua la tête.

— Il ne va pas faire la queue, répondit-il. Il possède des moyens de l'éviter, afin de se procurer ce dont il a besoin.

Nodem savait qu'on lui avait ordonné de ne pas poser de question, et au vu de l'air menaçant de Lam, il n'avait pas osé. De plus, il savait que le faire pouvait le mettre en danger. Il hésitait à prendre la fuite maintenant. La seule chose qui le retenait était toujours la même : il ne savait ni où aller, ni où étaient ses parents.

Il décida de focaliser ses pensées là-dessus. Il était sûr qu'ils étaient encore vivants, quelque part. Les Novaliens devaient avoir mis leurs prisonniers dans des camps, ou quelque chose du genre. Il se demandait comment il était possible pour une armée, aussi grande soit-elle, de faire prisonniers autant de gens. Et pourquoi ?

Cette question, il se la posait depuis le début. Pourquoi faire prisonniers de simples citoyens de Firenea ? Les parents de Nodem n'étaient pas des soldats. Ils n'auraient rien pu faire contre cette force d'invasion. Ils n'avaient rien pu faire, d'ailleurs. Ils n'avaient eu que leur foi, du début à la fin.

Nodem se demanda si c'était sa faute. En se disant que la foi ne gagnait pas les guerres, n'avait-il pas manqué à ses devoirs de citoyen ? Ses parents travaillaient à la Préfecture. C'était une tâche importante dans le royaume. Ce n'était pas pour rien que Nodem avait passé toute sa vie dans les quartiers nord.

Peut-être qu'ils seraient libérés une fois que les Novaliens partiraient. Les envahisseurs avaient décidé de les retenir le temps d'investir la ville et de chasser l'Armée Royale. Quand ce serait fait, ils relâcheraient leur emprise et partiraient vers la capitale.



Nodem ne savait pas si c'était une bonne chose de raisonner comme ça. Ça aussi, c'était manquer de foi : l'Armée Royale avait un but et devait l'atteindre. Ce but était de reconquérir les portions de territoire perdues, et de chasser les Novaliens.

Il était donc impossible d'envisager qu'après Foyben, les envahisseurs puissent continuer leur route. Cependant, Nodem savait qu'un siècle plus tôt, ç'avait été le cas. Alors que l'Empire était encore uni, l'avancée s'était poursuivie jusqu'à Tavanà. C'était devant ses murs que les Coalisés avaient remporté la bataille.

À l'époque, Foyben n'existait pas encore. Il ne s'agissait que de hameaux de bergers. C'était la dislocation de l'Empire et l'émergence des Quatre Royaumes qui lui avaient permis d'atteindre une telle prospérité.

Nodem arrivait à une conclusion simple : c'était devant Foyben que l'armée des Novaliens aurait dû être stoppée. Et même s'ils étaient entrés, l'Armée Royale devait les repousser, à un moment où à un autre.

Malgré tout, il ne pouvait pas lire l'avenir. Il ne savait donc pas si les Novaliens échoueraient, ou s'ils parviendraient à partir pour Tavanà. Mais au moins, dans ce dernier cas de figure, Nodem voulait croire qu'il reverrait ses parents.

## Chapitre 12

— Tu veux manger ? demanda Iovad.

Nodem releva la tête. Il s'était assoupi. Reprenant ses esprits, il demanda à l'androïde de répéter. Iovad s'exécuta.

— Est-ce que tu veux manger ?

Il y avait mis plus de formes pour bien se faire comprendre. Nodem se demanda si l'androïde était agacé ou s'il faisait de son mieux. Vu que Iovad n'était pas humain, c'était sans doute la deuxième hypothèse.

— Oui, je voudrais manger, répondit Nodem.

L'androïde acquiesça puis sortit de la pièce par une autre porte. Nodem eut le temps d'apercevoir une salle plus large, au sol de pierre. Un hennissement en sortit. Ce devait être l'étable. Iovad revint, une miche de pain entre ses mains diaphanes. Il la coupa en quatre

parts et en tendit une à Nodem. Puis il en prit une pour lui.

— Les androïdes peuvent manger ?

Iovad hocha la tête.

— Bien sûr. La nourriture est transformée en énergie supplémentaire.

Sur ces mots, il croqua dans le pain et le mâcha avec précaution. Nodem l’observa faire, circonspect.

Il se demanda alors quel âge avait Iovad. C’était la première fois qu’il se posait une telle question. Il savait que les premiers androïdes avaient vingt ans. Ils étaient l’œuvre de savants aveuglés par leur savoir.

Les androïdes étaient dangereux. Et ils ressemblaient aux humains. Ils voulaient même peut-être les tuer. C’était ce que lui avait dit son précepteur. Pourtant, Iovad ne laissait rien paraître de tout ça. Il ressemblait juste à un enfant, et à un serviteur. Il était plus proche du

domestique que du monstre qu'on lui avait décrit.

Les véritables monstres, c'étaient les Novaliens. En ça, son précepteur n'avait pas menti. Ils étaient mauvais, manipulateurs, et utilisaient des moyens fourbes pour soumettre les gens à leur volonté. Puis ils les faisaient prisonniers et les emmenaient avec eux dans un but inconnu.

Nodem sentit les larmes revenir. Ses parents faisaient partie des prisonniers. Les mêmes idées noires revenaient en boucle. Cela ne faisait que cinq minutes qu'il s'en était détaché. Mais alors qu'il croquait dans son pain, il ne pouvait s'empêcher d'y revenir. Il soupira.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Iovad.

Nodem ne répondit pas. Il se contenta d'un sourire triste. Ses parents faisaient la même chose, parfois. Il avait fini par comprendre que cette expression signifiait : « Il s'est passé

quelque chose de mauvais, mais on ne peut pas t'en parler ». Alors il se taisait. Il supposait que Iovad ferait de même. Mais le rapport des androïdes aux humains n'était pas celui d'un fils à ses parents.

— Tu es triste. Il y a quelque chose qui ne va pas.

Nodem le foudroya du regard. On ne se mêlait pas des affaires d'autrui. Iovad le vit et inclina la tête.

— Si c'était impoli, je m'en excuse.

Nodem se radoucit. Iovad était d'une honnêteté si franche qu'aucun humain n'aurait pu en faire autant. C'était peut-être pour ça que Lam le gardait. Iovad ne pouvait pas lui mentir, ni garder certaines choses pour lui. Les androïdes restaient fidèles à leur maître, et n'étaient traîtres qu'avec les autres. Du moins, c'était ce que Nodem croyait comprendre. Il

tenta un sourire mais ne parvint pas à le garder longtemps.

— Ne t'inquiète pas, dit-il à Iovad. Ce n'est pas de ta faute.

Il posa le coude sur la table en bois et appuya sa tête sur sa main. Quelques larmes coulèrent à nouveau. Il s'efforça de respirer calmement. Iovad, lui, ne disait plus rien. Alors Nodem se décida à lui parler :

— J'ai perdu mes parents. Je ne sais pas où ils sont. Je crois que les Novaliens les ont faits prisonniers. Je veux les revoir. C'est pour ça que je suis triste.

Ça l'avait soulagé. Pourtant, il aurait dû garder ses distances face à un androïde. Mais Iovad devait être différent des autres, car il inspirait la confiance.

— Je comprends, répondit-il.

Il ne souriait pas, mais gardait les yeux grands ouverts. Il avait l'air concerné par ce que disait son protégé. Nodem se sentit un peu mieux.

— Et toi ? demanda-t-il. Tu n'as pas de famille ?

Il se dit que cette question était impolie. Jamais il ne l'aurait posée à ses parents, ou aux enfants des rues. Iovad ne lui en tint pas rigueur. Les androïdes étaient décidément étranges.

— J'ai un concepteur. Un ami. Et un maître. C'est ce qui se rapproche le plus, pour moi, d'une famille.

Il leva la tête, comme pour regarder le plafond. Les expressions de son visage étaient naturelles, bien que grossières. Il y avait quelque chose, non pas de forcé, mais bien de *robotique* dans tout ce qu'il faisait. Il reprit :



— Mon ancien maître était à la fois un maître et un ami. Ses parents m’ont appris le concept de maître, et lui m’a appris le concept d’ami.

Dans sa voix, Nodem sentit une certaine émotion. Il ne savait pas, cependant, si elle était le fruit de son imagination, ou si l’androïde était triste.

— Comment est-ce que tu t’es retrouvé là, si tu avais déjà un maître et un ami ?

Iovad avait baissé les yeux. Il les releva et fixa le jeune garçon. Nodem déglutit. Il avait l’impression de marcher sur des œufs.

— Mon maître actuel m’a volé et piraté. Je ne suis pas là par choix.

Nodem entrouvrit la bouche mais ne trouva rien à répondre. Cela expliquait la présence d’un androïde républicain dans les quartiers sud.

— Je suis désolé...

— Ne t'inquiète pas pour moi, répondit Iovad. Tu es triste. Je ne suis plus triste. Si je peux t'aider à ne pas l'être également, je le ferai.

Nodem se sentit gêné. Il n'osait pas regarder Iovad dans les yeux. Et ce n'était pas par peur, cette fois-ci. Il se sentait honteux d'avoir posé des questions aussi personnelles.

— Je me sens un peu mieux, oui. Merci.

Il eut moins de mal, cette fois-ci, à sourire. Iovad hocha la tête et sourit à son tour. C'était la première fois que Nodem le voyait le faire.

— J'en suis heureux.

Cette honnêteté était vraiment rassurante. Nodem soupira. Il avisa le morceau de pain qu'il n'avait pas encore fini, et en prit une seconde bouchée.

— Quel âge as-tu, au fait ? demanda alors Iovad.

Nodem fut surpris par la question. Pourtant, elle n'avait rien de compliqué. Mais il ne tarda

pas à comprendre pourquoi : c'était la première que l'androïde lui posait sans y avoir été invité. Que cette invitation fût directe ou indirecte.

— J'ai huit ans, répondit-il. Je suis né le mille neuf cent unième jour du règne de sa Majesté Olonndry I<sup>er</sup>.

Olonndry I<sup>er</sup> était mort plusieurs années auparavant. Depuis, deux autres souverains étaient montés sur le trône. Afolkah IV venait d'être renversé par un coup d'État, le premier dans l'histoire des Quatre Royaumes. Après deux semaines de chaos, l'ancien régime avait repris place et son jeune fils, Soan I<sup>er</sup>, lui avait succédé. C'était lui qui dirigeait le conflit, et son nom apparaissait dans la plupart des dépêches. Il n'était en place que depuis trois mois et devait déjà faire face à une crise d'envergure. Pour ce que Nodem en savait, Soan n'avait qu'une dizaine d'années de plus que lui. Ça restait tout de même jeune. Il se

demandait comment il était possible de diriger un royaume, à cet âge. Ses parents lui avaient dit que les membres de son gouvernement l’y aidaient, et que le Premier Préfet était son régent.

Tout ça n’avait pas trop d’importance si les Novaliens le renversaient à son tour.

— Et toi, tu as quel âge ? demanda Nodem.

Iovad ne répondit pas tout de suite. C’était comme si cette question était inhabituelle pour lui. Il n’avait pas l’air de vouloir en parler. Le silence devenait pesant.

Pensant qu’on ne lui donnerait pas satisfaction, Nodem voulut s’excuser.

— Pardon, je n’aurais pas dû...

— Excuse-moi du délai. Il est difficile pour moi de me rappeler de ce détail du fait de mon piratage. Je suis âgé de deux ans, six mois et vingt-neuf jours.

Nodem écarquilla les yeux. Il était sidéré. Comment Iovad pouvait-il être aussi jeune ?

— Tu as deux ans... et tu sais déjà parler ?

Pour lui, c'était inconcevable. Un jour, ses parents avaient appelé un peintre portraitiste pour qu'il réalise un tableau de la famille. Il était alors âgé d'un an et demi. Il était si petit qu'il tenait dans les bras de ses parents. Il n'avait aucun souvenir de cette époque. Quand il avait demandé à ses parents pourquoi, ils lui avaient répondu que c'était à cause de la parole.

« Quand on ne sait pas encore parler, on ne peut pas se souvenir », avaient-ils dit.

Nodem ne savait pas si c'était vrai. Son précepteur ne lui avait jamais rien enseigné à ce propos, et il n'avait pas osé poser la question. Peut-être que ce n'était pas un fait. En attendant, il n'avait aucune autre connaissance en la matière ; il s'était donc satisfait de l'explication.

— Je sais parler depuis le jour de mon activation, répondit Iovad. La maîtrise de la parole est intégrée dans chaque androïde, dès leur conception. Ainsi que l'ensemble des modules sensoriels et émotionnels. Nous ne sommes pas considérés comme utiles, dans le cas contraire. Les androïdes dénués de parole sont défectueux et sont donc éliminés.

Nodem entrouvrit la bouche sans prononcer un mot. Être détruit, cela signifiait être condamné à mort, non ? Pourtant, Iovad ne s'en inquiétait pas. Pour lui, ça semblait naturel. La façon dont il prononçait chacune de ses phrases, avec un certain détachement, était des plus déroutantes. Tout ce qu'il n'avait pas identifié comme triste était traité avec la neutralité la plus grande. Nodem décida de poser une autre question.

— Et qu'est-ce qu'il s'est passé pour que tu te fasses voler ?

Cette fois-ci, Iovad fit quelque chose qu'il n'avait pas fait jusqu'alors : il se figea complètement. Ses yeux, sa bouche, ses bras, jusqu'aux traits de son visage, plus rien ne fit le moindre mouvement. Nodem crut qu'il avait provoqué un dysfonctionnement chez l'androïde et prit peur. Si Lam rentrait à ce moment-là et voyait Iovad dans un état pareil, il ferait le lien. Le jeune garçon n'aurait alors plus qu'à s'en aller... s'il avait de la chance.

Il commençait à paniquer. Il se leva de sa chaise et s'approcha de Iovad. L'androïde ne bougeait toujours pas. Nodem tendit la main, puis voulut toucher, du doigt, le visage diaphane de son interlocuteur.

Iovad tourna alors la tête vers lui.

Il l'avait fait si vite que Nodem sursauta, perdit l'équilibre et tomba à la renverse. L'androïde se leva immédiatement pour venir l'aider.

— Je te prie de m’excuser. Je ne parvenais pas à répondre à cette question. Je tournais en boucle dans mon esprit. Suite à mon piratage, certaines données de ma mémoire ont été corrompues. Cela signifie que je ne peux pas en parler.

Nodem hocha la tête et accepta la main tendue de l’androïde. Puis il alla se rasseoir sur sa chaise. Au moins, maintenant, il savait à peu près où se trouvait la ligne rouge. Ne souhaitant pas laisser à nouveau un silence pesant s’installer, il demanda :

— Quand est-ce que ton maître va revenir ?

Iovad regarda la fenêtre par laquelle ils avaient vu Lam partir. Puis il se tourna de nouveau vers Nodem, et répondit :

— Je ne sais pas. Sans doute quelques minutes.

Nodem afficha un air de surprise.



— Aussi vite ? Mais s'il ne fait pas la queue comme tous les autres, alors comment est-ce qu'il fait ?

Iovad désigna alors la porte menant à l'entrée de la maison. La salle où se trouvaient les comptoirs et les boccas.

— C'est son travail. Il lui permet d'avoir des relations privilégiées avec certains commerçants.

Nodem claquait alors dans ses mains.

— Il vend des plantes !

— Non, répondit Iovad. Il trafique des produits hallucinogènes.

Le visage du jeune garçon se décomposa. Il avait déjà entendu ce mot. Son précepteur lui en avait parlé. Lam était un trafiquant. Nodem comprenait mieux pourquoi cet homme lui avait paru aussi effrayant. Et comment il avait pu réussir à voler un androïde. Il travaillait dans les bas-fonds de la ville de Foyben. Son

commerce était illégal, tout comme la façon dont il le tenait. Nodem ne pouvait pas rester là, c'était beaucoup trop dangereux. Mais s'il cherchait à s'enfuir, il pouvait être poursuivi. Il en savait trop. Il avait fait exactement ce qu'on lui avait ordonné de ne pas faire : poser des questions.

Ce fut à cet instant précis que Lam entra dans la pièce.

## Chapitre 13

Lam avisa Nodem, qui était livide, et renifla avec dédain.

— Qu'est-ce que tu fais, à manger, toi ? Je vous ai dit que vous en aviez le droit ? Hein, Iovad ?

L'androïde secoua la tête en réponse.

— Non, maître. Vous ne l'aviez pas dit.

Lam tiqua.

— Foutu androïde... Bon, c'est pas tout ça, venez m'aider.

Sur ces mots, il se saisit de ce qu'il restait de la miche de pain et claqua dans ses doigts. Iovad sauta de sa chaise et Nodem ne put que l'imiter.

Lam se dirigea donc vers la porte de l'étable. Quand Nodem s'en approcha, une odeur désagréable lui fouetta les narines. Ce n'était

pas la première fois cette nuit et il commençait à s’y habituer. Mais tout de même...

La pièce dans laquelle il entra était, a priori, la plus grande du bâtiment. Éclairée par une lumière de faible intensité, elle baignait dans une ambiance tamisée. Deux animaux occupaient une partie de l’espace : des mules. Et ces mules étaient chargées de grands paniers en rotin, déjà bien remplis.

Nodem voulut demander de quoi il s’agissait. Mais on lui avait dit de ne pas poser de question, alors il resta silencieux. Lam mordit dans un morceau de pain et mit l’autre dans l’un des paniers.

Nodem, curieux, s’en approcha et regarda à l’intérieur. Les deux paniers semblaient être remplis de boisson et de nourriture. Du fromage, de la pulpe d’orange, de la viande de porc, du sel. Lam était en train de se préparer pour un voyage.

Nodem fit le tour de la pièce et avisa le second panier. Son contenu pouvait paraître identique, mais il ne s’y trompa pas. Sous la nourriture était visible un éclat bleuté. On avait placé, tout au fond, nombre de bocaux étranges. Nul doute qu’ils seraient mieux dissimulés quand ils passeraient la douane de Foyben.

Tout autour des mules, il y avait encore beaucoup de choses. De la nourriture, mais aussi des vêtements, des draps. Ainsi que des objets dont Nodem préférait ne pas connaître la provenance. Lam claqua dans ses mains.

— Rangez-moi tout ça. Les draps en premier, pliés au-dessus de la bouffe. Puis le reste. Tout dans le panier de droite, pour l’instant. Laissez ce qui ne rentre pas. Et aucune question.

Nodem déglutit. Il avait vu juste. Si Lam avait répété sa menace, c’était que quelque chose d’illégal, et donc de secret, se trouvait dans la pièce. Plus si secret que ça maintenant que

Iovad avait vendu la mèche. L'androïde restait d'ailleurs silencieux à ce sujet. Nodem en fut heureux – son sauveteur ne le trahirait pas.

C'était du moins ce qu'il espérait.

— Iovad ! dit alors Lam.

L'androïde arrêta sa tâche et vint se poster devant son maître. Il était au garde-à-vous et ne bougeait pas d'un iota. Lam lança à Nodem un regard inquisiteur puis reprit :

— J'y pense, maintenant. Qu'est-ce que vous avez fait tous les deux pendant mon absence, à part manger mon pain ?

Nodem retint sa respiration et s'immobilisa à son tour. Lam devait l'avoir remarqué car il fronça les sourcils. Il devait se douter de quelque chose. Iovad regarda son maître sans ciller. Nodem espérait ne pas s'être trompé.

Mais c'était un androïde. Et Lam était son maître. Iovad était conditionné pour dire la

vérité à la personne au-dessus de lui. Donc, en toute logique, il allait trahir.

— Rien du tout, maître. Nous avons juste mangé.

Nodem eut l'impression que tout l'air de ses poumons l'avait quitté. Il se dissimula derrière l'une des mules pour que Lam ne puisse pas voir son visage.

— Je vous ai entendu parler en rentrant. Vous parliez de quoi ?

Il soupçonnait bien quelque chose. Au moins, maintenant, c'était sûr.

— De l'âge, répondit Iovad. J'ai demandé son âge à cet enfant, et il m'a répondu. Puis il m'a demandé le mien. C'est tout ce dont nous avons discuté.

Quelques secondes passèrent. C'était comme si du plomb avait coulé dans la pièce. Lam regarda Iovad. Puis il jeta un coup d'œil à

Nodem, derrière l'un des paniers. Il renifla puis cracha par terre.

— Eh, toi !

Nodem comprit qu'on s'adressait à lui. Il calma sa respiration, serra les poings puis fit quelques pas vers Lam.

— J'avais dit aucune question. *Aucune*. Même pas celle-là. C'est compris ?

Nodem se crispa. Il l'avait échappé belle. Il hocha la tête, puis attendit que Lam reprenne la parole.

— Retourne à ton travail. Et on ne parle pas.

Sur ces mots, il tourna les talons et sortit de la pièce. Nodem poussa un profond soupir. Il avait les larmes aux yeux. Il pensait qu'il allait exploser comme un ballon de baudruche.

Iovad, lui, s'activait en silence. C'était comme si la réprimande n'avait jamais eu lieu. Nodem s'abstint de lui poser la moindre question. S'il voulait sortir d'ici, il devait se tenir à carreau.



S'il tentait de s'enfuir, peut-être que Lam le rattraperait et lui infligerait une punition. En outre, il avait tout autant peur de ressortir. En pleine nuit, à 2 heures du matin, dans les quartiers sud, qui savait ce qui pouvait lui arriver ?

Même si Lam était menaçant, le mieux à faire était de rester. Ici, au moins, il était dans une maison, et il pourrait toujours espérer dormir. S'il avait faim, il prendrait le morceau de pain que Lam avait mis dans son panier. Ça, Lam ne l'avait pas interdit.

Nodem s'empara d'un drap blanc plié en quatre, et le tendit à Iovad. Ce dernier s'en saisit puis le plaça dans un panier. La mule poussa alors un braiment et s'agita. Nodem, surpris par le mouvement, poussa un cri et trébucha. Une seconde plus tard, Lam entra dans la pièce et le fusillait du regard.

— Je peux savoir ce que tu fous ? Commence pas à stresser mes bêtes ou tu sortiras pas d'ici.

Nodem, tremblotant, acquiesça les yeux fermés et se remit au travail. Iovad ne semblait même pas avoir remarqué qu'il était à l'origine de l'événement. Le jeune garçon sentait de nouveau la fatigue s'emparer de lui. Il avait trop peu dormi pendant ces dernières heures, et il avait passé le plus clair de son temps à courir. Maintenant, on lui assignait une tâche répétitive dans une maison inconnue, et pour le compte d'un receleur. Il se serait sans doute assoupi debout si Lam ne lui faisait pas aussi peur.

Malgré tout, il était à bout de forces.

— Je n'en peux plus...

— Eh bien, répondit Iovad, repose-toi.

— J'aimerais. Mais ton maître ne voudra pas.

Iovad réfléchit à cette réponse, puis acquiesça.

— C'est vrai. Je suis désolé d'avoir fourni une réponse incorrecte.

— Elle est vraiment bizarre, la façon dont tu parles.

Il n'avait pas osé le dire jusqu'à présent de peur d'être impoli. Mais la fatigue commençait à le rendre irritable. C'était une partie de lui qu'il découvrait tout juste. Jamais, au cours de sa vie, il n'avait été aussi éreinté.

— Mon maître m'a déjà fait remarquer ce point. Les androïdes sont habilités à reproduire les émotions humaines. Cependant, mon piratage a altéré cette fonction. J'en suis désolé.

Nodem était circonspect. Il ne put s'empêcher de poser une question :

— Tu veux dire qu'on a cassé ta parole ?

— Non, répondit Iovad en secouant la tête. On a modifié mon libre-arbitre, ce qui a provoqué un dysfonctionnement de mon module émotionnel. La puce d'entrave qu'on a insérée dans mon corps est à l'origine de ce problème.

Je n'ai pas l'autorisation de le régler. Mon maître me l'a interdit.

Nodem ne répondit pas. Il afficha juste un air désolé, et hocha la tête. Puis il reprit son travail. Même s'il n'avait pas tout compris, il se disait qu'il n'avait pas la pire situation, au bout du compte. Lui ne se retrouvait pas l'esclave d'un trafiquant, et rendu inapte à rire ou à pleurer. Même s'il n'était pas certain que les androïdes étaient, de toute façon, capables de le faire. Un humain ne pouvait pas se comparer à un androïde. Nodem plaça des bocaux remplis de fruits secs dans le panier. Il fit en sorte de ne pas incommoder la mule, et celle-ci ne sembla pas se plaindre.

Lam revint au bout de trois quarts d'heure. Il portait dans ses bras un autre sac, et était suivi d'un jeune homme. Nodem se demanda de qui il pouvait bien s'agir. Sans doute d'un employé du magasin. Il avait les cheveux gras et une

barbe de trois jours. Il ressemblait davantage à un brigand qu'à l'associé d'un commerce. Son allure dégingandée était effrayante. D'un pas traînant, il suivit Lam dans l'étable, et l'aida à mettre des affaires dans le deuxième panier de rotin – celui qui contenait la « précieuse marchandise ». Lam jeta un regard à Nodem et Iovad puis leur fit signe de déguerpir de suite. Ils s'exécutèrent.

Mais au moment où ils allaient sortir de la pièce, Iovad s'adressa à son protégé :

— Tu sembles troublé. Il y a un problème ?

Nodem se mordit la langue. Il se retourna. Lam et son associé avaient cessé leur tâche et le regardaient.

Nodem sentit une goutte de sueur se former sur son front. Il retint sa respiration, chercha ses mots. Il finit par balbutier :

— Je... Je me demandais juste pourquoi vous aviez des paniers, au lieu d'une calèche.

Il réalisa un instant trop tard qu'il venait de poser une question. Il porta alors la main à sa bouche, effrayé, puis regarda Lam. Il avait l'impression que ce dernier allait lui donner un coup de poing.

Au lieu de ça, Lam leva les yeux au ciel.

— Une calèche ! Tu te fous de moi ? Tu crois que j'ai les moyens de me payer une calèche ? Allez, tire-toi.

Nodem hocha la tête et quitta la pièce en courant. Quand il vit Iovad, il n'eut même pas la force de lui reprocher quoi que ce soit.

Il comprenait de plus en plus pourquoi les enfants des rues l'avaient méprisé. Il avait appris l'histoire, le respect d'autrui, la peur des quartiers sud. C'était à peu près tout. Et cette nuit, il avait découvert la séparation entre les riches et les pauvres.

Il se demandait si la différence existait vraiment. D'accord, Lam n'avait pas de calèche

et vivait dans les quartiers sud. Mais son commerce avait l'air prospère. S'il était en mesure de posséder un bâtiment aussi grand, avec un étage et une étable, il n'était pas si pauvre que ça !

Mais ça n'était pas la question. Nodem y pensa en avisant son propre vêtement. Même s'il était sale, les fils d'or étaient toujours visibles sur la tunique blanche. C'étaient en quelque sorte eux qui indiquaient son appartenance. Il était un enfant des quartiers nord. Ses parents étaient des employés de la Préfecture. Ils étaient privilégiés par rapport au reste de la population. Eux, contrairement aux autres, pouvaient se payer une calèche. Non seulement parce qu'ils en avaient les moyens, mais aussi car c'était une marque de respectabilité. Et parce qu'il était leur fils et profitait de ce confort, Nodem était haï dans ce monde différent du sien.

Peut-être que la solution était donc de ne pas s'en faire et d'être libre. De faire de bonnes actions et d'être humain. Ce n'était pas ce que faisait Lam, ni ce qu'avait fait le pauvre Kam. En revanche, la petite Onand, elle, lui avait fait confiance dès le début. Pourtant, tous trois étaient des humains de chair et de sang, comme lui.

Et Iovad, lui ?

Non, inutile de se poser la question. Il n'était pas humain. Il l'avait dit lui-même : il n'avait pas de libre-arbitre.

À cet instant, la porte de l'étable s'ouvrit et l'assistant de Lam entra dans le salon. Il passa devant Nodem avec empressement et se dirigea vers l'entrée. Nodem le vit fermer la porte et la verrouiller à double tour, avant de se diriger à nouveau vers l'étable d'un pas rapide.



Nodem voulut lui demander ce qu’il se passait mais le jeune homme le bouscula et lui lança un regard noir.

— Dégage le plancher, dit-il. On part.

## Chapitre 14

Iovad revint dans l'étable et Nodem, ne sachant trop que faire, le suivit. Lam et son associé accrochèrent des selles sur les dos des mules et montèrent. Lam acheva d'attacher les paniers en rotin pour être certain qu'ils tiennent, puis il se décala pour permettre à Iovad de passer.

— Au revoir, maître.

Nodem le regarda sans comprendre. Iovad ouvrit la porte à double battant de l'étable. Elle donnait sur une ruelle. Lam adressa un bref regard à son androïde, et hocha légèrement la tête. Puis lui et son associé éperonnèrent leurs montures et ces dernières quittèrent la maison, puis disparurent dans l'obscurité.

Le froid s'invita dans la pièce et Nodem frissonna. Il s'empessa donc de revenir dans le

salon, et chercha à comprendre ce qui venait de se produire.

Lam et son associé étaient partis. Cet homme dont il avait eu si peur avait décidé de le laisser tranquille.

Mais il était de nouveau seul.

Iovad, après avoir refermé et verrouillé la grande porte, sortit à son tour de l'étable et le rejoignit.

— Vos émotions fluctuent beaucoup, dit-il, comme s'il était curieux.

Nodem souffla du nez. Il n'avait rien à répondre à ça. Depuis qu'il avait fui sa maison, il allait de situation improbable en situation improbable. Il ne savait même pas s'il serait toujours là le lendemain. Ses parents avaient disparu, faits prisonniers par les envahisseurs. Et lui, alors qu'il s'était pensé en sécurité au-delà des quartiers nord, se retrouvait livré à lui-

même dans une grande maison, avec la compagnie d'un androïde dysfonctionnel.

Il soupira et se leva de sa chaise. Iovad l'observa sans bouger. Nodem regarda autour de lui, puis sortit du salon pour retourner dans l'entrée.

Il n'y avait plus grand-chose ici. Lam et son associé avaient vidé leurs placards. Quelques morceaux de verre traînaient sur le sol. Nodem, en les voyant, supposa qu'ils s'étaient débarrassés de ce qu'ils n'avaient pas pris. Une odeur étrange flottait d'ailleurs dans la pièce. Elle était à la fois enivrante et désagréable. Nodem avait l'impression qu'il allait perdre connaissance s'il la respirait trop. Il revint donc dans le salon.

Iovad était toujours là, assis sur sa chaise. Ses yeux fixaient un point dans l'espace. Nodem se demanda si les androïdes pouvaient cligner.

Il s’assit en face de Iovad et le considéra. En dépit de sa peau diaphane, le seul signe visible de sa condition était ses yeux. Regarder ces pupilles dilatées procurait un certain malaise. Dans la République, les androïdes étaient nombreux. On pouvait en trouver à chaque coin de rue. Nodem se demanda si ça n’était pas une torture pour les habitants. Eux ne pouvaient jamais détourner leurs yeux des pupilles d’androïdes.

Ce ne fut qu’à cet instant qu’il réalisa que Iovad était là. Là, dans le sens où il n’était pas parti. Il n’avait pas suivi son maître. Pourtant, Lam s’en était allé avec son associé. Il y avait deux mules, il aurait pu en réserver une à Iovad. Iovad était son serviteur dévoué. Alors pourquoi n’était-il pas avec son maître ?

— Je perçois désormais de l’interrogation, dit l’androïde. Si vous avez la moindre question, vous pouvez me la poser.

Nodem resta silencieux. Jusqu'au départ de Lam, chaque question lui avait valu une réprimande. Pendant une heure, il s'était efforcé de ne pas en poser malgré toutes celles qui se pressaient dans sa tête. Certaines étaient d'ailleurs parvenues à franchir les portes de son esprit. Et il aurait préféré ne pas les poser.

Mais Lam n'était plus là, maintenant. Le maître de Iovad ne pourrait plus rien lui faire.

— Pourquoi est-ce que tu n'es pas parti avec ton maître ? demanda-t-il donc.

Iovad pencha la tête de côté. C'était toujours ce qu'il faisait quand il avait, lui-même, une interrogation.

— Je ne comprends pas, dit-il. À qui faites-vous allusion par « ton maître » ?

Nodem était perdu. Quelque chose se passait. Ou plutôt, quelque chose avait changé. Le comportement de Iovad n'était plus le même qu'avant.

— Pourquoi tu me dis « vous » ?

C'était la première chose qu'il avait remarquée. Iovad prit alors un air des plus sérieux. Il fixa Nodem sans ciller.

— Je suis conditionné pour vouvoyer mon maître, sauf si celui-ci m'ordonne le contraire.

— Mais je... commença Nodem.

Il crut alors comprendre. Il devait poser une nouvelle question pour s'en assurer :

— C'est qui, ton maître ?

Iovad sourit comme si la réponse était l'évidence même. Puis il déclara :

— Mais c'est vous, enfin.

Nodem resta pétrifié pendant plusieurs secondes. Il n'avait aucune idée de comment réagir à cette nouvelle. Surtout, il ne comprenait pas la logique qu'il y avait derrière. Il parvint finalement à prononcer un mot :

— Pardon ?

Iovad haussa les sourcils.

— Vous êtes mon maître, monsieur.

Nodem se rappela alors du moment où le changement d'attitude de l'androïde était survenu. C'était au moment exact où Lam était parti. Nodem ne s'en était pas rendu compte tout de suite, et il n'avait pas compris que c'était pour ça.

— C'est parce que Lam est parti ? Je suis ton nouveau maître parce que Lam est parti ?

Iovad acquiesça.

— Vous êtes une personne que j'apprécie. Je n'ai désormais plus de maître. Ma puce d'entrave stipule que je dois obéissance à mon maître. De fait, je dois en avoir un. Vous êtes la personne que j'apprécie. Vous êtes donc désigné comme mon nouveau maître.

Nodem était perdu. Cette logique lui échappait complètement.



— En vérité, continua Iovad, c'est mon piratage qui est à l'origine de ce choix. Je ne suis pas en mesure de définir mes choix seul. Ma logique est elle aussi en partie altérée. Elle doit être structurée par des concepts simples. Autrement, mon cerveau risque d'entrer en surchauffe.

Nodem acquiesça.

— Tu peux me tutoyer quand même ? demanda-t-il.

— Bien sûr, répondit Iovad. Tu préfères le tutoiement ?

Nodem hocha la tête derechef.

— Alors cette préférence est enregistrée. Je te tutoierai à partir de maintenant.

La situation était de plus en plus bizarre. Nodem se mura dans le silence pour réfléchir. Tant qu'il ne posait aucune question ni ne montrait aucune émotion, Iovad ne réagissait pas.

Il était désormais le maître d'un androïde. Vu tout le mal qu'il avait entendu sur eux, il aurait dû être terrifié. Mais il ne savait plus comment réagir, maintenant.

En fait, il se sentait coupable. Et il n'arrivait pas à comprendre pourquoi. Il n'avait pas besoin de culpabiliser sur le sort d'un androïde. Iovad n'était pas un être humain.

Mais il y ressemblait. Là était le problème. Il y avait peu de différences physiques entre les deux. Seuls les yeux de Iovad marquaient un contraste. Et même si cela rendait difficile de le regarder, ça ne suffisait pas. D'autant plus que Nodem commençait à s'y habituer.

Des bruits résonnèrent alors à l'extérieur. Nodem et Iovad se rendirent à la fenêtre. Ils entendaient des bruits de course et des coups de feu. Mais dans cette petite rue, il ne se passait pas grand-chose.

Soudain, ils virent un petit groupe de soldats firenéens passer en courant. Les officiers donnaient des ordres. Nodem, cependant, reconnut le mot « retraite ». Des cris s'échappaient de la rue principale.

Une explosion retentit alors et un nuage de fumée s'éleva dans le ciel. La poussière retomba sur plusieurs centaines de mètres, jusque dans leur rue. Nodem, stupéfait, n'osait plus bouger. Iovad lui tapa alors sur l'épaule.

— Maître, je pense que nous devons nous cacher.

Il regarda l'androïde, sans comprendre. Il était abasourdi par ce qu'il venait de voir, même de loin. Un mauvais pressentiment s'insinuait en lui. Il se confirma lorsque de nouvelles voix s'élevèrent dans la rue. Ces gens parlaient en novalien.

Nodem ne savait pas quoi faire. Il sentit alors Iovad tirer sur sa tunique. En se tournant vers lui, il constata que l'androïde désignait la salle du comptoir. Ils s'y rendirent, et Iovad pointa l'index vers l'entrée d'un escalier.

— Ça mène au premier étage.

Nodem hocha la tête, ne cherchant pas à réfléchir. Il suivit Iovad et ils montèrent.

Le premier étage était spacieux. Nodem avait déjà pu le deviner, en l'observant de l'extérieur. Lam y avait installé une grande armoire, un lit double en ébène et une table de nuit. Les draps étaient défaits. Nodem et Iovad étaient sous les combles.

Dissimulés ici, ils gardèrent le silence. Nodem risquait parfois un œil par la grande fenêtre. Iovad ayant éteint la lampe à ambre, ils étaient camouflés par l'obscurité. Les Novaliens ne rentraient pas dans les maisons. Pas encore, en tout cas. Mais les cris continuaient à résonner

dans la grande rue, au loin. L'arrivée des envahisseurs avait surpris les habitants des quartiers sud.

Nodem repensa alors à Lam, parti juste avant le basculement de la situation.

— Ton maître s'en est allé à temps... murmura-t-il à l'intention de Iovad.

L'androïde hocha la tête.

— Lam est prévoyant. Il est parti le premier car il ne souhaitait pas prendre de risque. Il a utilisé ses relations pour pouvoir prendre la route avant qu'elle ne soit encombrée. La majorité des habitants cherchaient à se ravitailler d'abord.

Nodem baissa les yeux à cette pensée. Les gens des quartiers sud s'étaient crus en sécurité, protégés par l'Armée Royale. Mais cette dernière avait échoué à sa tâche. Surmontée par le nombre, elle avait à nouveau dû battre en retraite. Et c'était le meilleur scénario, car si les

Novaliens l’avaient prise en tenaille, elle était sans doute brisée, dispersée dans la campagne firenéenne.

— Pourquoi Lam est parti sans toi ? demanda-t-il alors.

— Car les androïdes ne sont pas appréciés en Firenea, répondit Iovad. Il était plus facile pour lui de se passer de moi une fois qu’il aurait quitté ce lieu.

— Et ça ne te fait rien ?

Iovad secoua la tête.

— Il avait spécifié ses intentions depuis plusieurs jours. S’il m’a envoyé dans les quartiers nord, c’était pour se débarrasser de moi. Je ne suis donc pas surpris. De plus, je n’éprouve pas d’empathie pour lui. Il ne me manquera pas.

Nodem ne put alors s’empêcher de sourire. Les androïdes étaient des machines étranges.

De nouveaux cris retentirent, au loin. Nodem entendit alors une voix de femme. Elle était plaintive, souffrante. Il n'en crut pas ses oreilles. Ce n'était pas possible. Et pourtant...

— C'est ma mère ? dit-il.

Il n'arrivait pas à y croire. Leur séparation ne datait que de quelques heures.

Mais un si gros hasard, c'était impossible.

Iovad l'interrogea du regard.

— Tu sembles paniqué. Est-ce qu'il y a un problème ?

Nodem ne savait pas comment répondre. Il n'était lui-même pas sûr de ce qu'il avait entendu. Il resta immobile, attendit quelques secondes. Puis il répéta, d'une voix plus assurée :

— C'est ma mère.

Iovad resta incrédule.

— Elle est sans doute prisonnière des Novaliens. Est-ce que tu es sûr de l’avoir entendue ?

Pour Nodem, ça ne faisait plus aucun doute. Il hocha la tête, les yeux grands ouverts. Iovad, lui, ne s’émouvait pas le moins du monde.

— Fais attention, dit-il. Le fait d’entendre une voix qui ressemble à celle de ta mère peut altérer ta perception des sons.

Mais Nodem ne voulait rien savoir.

— C’est elle ! J’en suis certain !

Il y eut de nouveaux cris. Encore et toujours cette voix de femme. Une femme qui s’était débattue et qui, maintenant, appelait à l’aide. Si c’était sa mère, alors le contingent des prisonniers venait d’arriver. Ce qui signifiait que...

Trois puissants coups furent frappés contre la porte de la maison, en bas. Nodem se pétrifia, et



Iovad le tira vers le sol. Ils roulèrent sous le grand lit double de Lam et ne bougèrent plus.

Nodem entendit la porte s'ouvrir. Une voix aiguë hurla des mots inintelligibles. Puis des bruits de pas résonnèrent sur le sol de pierre. Les marches de l'escalier se mirent à craquer.

La porte de la chambre grinça en s'ouvrant. Puis quelqu'un entra et fit quelques pas dans la pièce. Nodem fut presque certain de l'entendre se mettre à quatre pattes pour observer sous le lit. Mais l'obscurité était trop forte, et l'inconnu n'avait pas de lumière.

Les bruits de pas s'éloignèrent alors et il quitta la pièce. Nodem l'entendit redescendre l'escalier puis aller vérifier le salon. Il n'y eut bientôt plus aucun bruit dans la maison, et Nodem supposa que l'homme était sorti du côté de l'étable. Il poussa un soupir et voulut quitter sa cachette.

— Attends ! chuchota Iovad en cherchant à le retenir.

Trop tard.

Nodem sentit alors un bras le saisir au cou et le tirer en arrière. L’instant d’après, ses pieds ne touchaient plus le sol. Dans l’obscurité, il distingua un visage d’adulte. Il comprit à cet instant qu’il s’était fait berner.

L’autre homme n’était qu’une ruse. Les soldats étaient venus à deux, en se faisant passer pour un seul. Ils jouaient de l’obscurité pour ne pas être vus, puis ils se saisissaient des civils désarmés et trop naïfs.

Dans le mouvement, la bourse de Nodem se détacha de sa ceinture et tomba. Toutes les douilles s’allumèrent alors, illuminant la pièce comme des projecteurs.

Nodem pouvait désormais bien voir son assaillant. Un homme d’un mètre soixante-dix, à la barbe de trois jours et à la face carrée. Ses

yeux étaient camouflés derrière de larges lunettes parcourues de fils de cuivre. Sans doute ce qui lui permettait de voir dans le noir.

Iovad arriva alors à son secours. Sortant de sous le lit, il bondit en avant et se jeta sur le soldat, lui faisant perdre l'équilibre. Nodem se releva, chancela sur un mètre et retomba sur le lit. Iovad, devant lui, faisait face au Novalien qui se relevait.

L'homme poussa un cri rageur et prononça quelques mots dans sa langue. Nodem reconnut « androïde » au milieu de la phrase. Le Novalien alertait ses camarades.

Iovad fit alors volte face. Il courut jusqu'à Nodem et le souleva. Puis il s'élança vers la fenêtre.

— Ferme les yeux, dit-il.

L'instant d'après, ils la traversèrent dans un grand fracas de verre brisé. Nodem sentit le souffle du vent lui fouetter le visage alors qu'il

tombait en chute libre. Iovad se réceptionna sur le sol et sortit de sa poche ce que Nodem identifia comme l'un des bocaux de Lam. Iovad avait dû s'en emparer avant que son maître ne parte.

— Retiens ta respiration.

Les soldats novaliens autour d'eux étaient tous abasourdis. Sans leur laisser le temps de réagir, Iovad lança le bocal sur le sol. En se brisant, il dégagea un imposant nuage de fumée grise. Nodem s'efforça de ne rien respirer. Iovad se remit alors à courir, son protégé dans les bras. Il tourna à l'angle d'une rue et courut à toute vitesse. Nodem n'avait plus aucune idée d'où ils se trouvaient.

Quand Iovad s'arrêta enfin, il n'y avait plus aucun bruit autour d'eux. Nodem se sentait nauséeux. Lorsque son pied toucha le sol, il s'écroula. Ses jambes étaient molles, il

n’arrivait pas à tenir debout, et le monde tournait autour de lui.

— Concentre-toi sur ta respiration, dit Iovad. Ton cœur va se calmer.

Nodem avait les larmes aux yeux. Jamais il n’avait eu aussi peur.

— Comment est-ce que tu as fait ça ?

— Je suis un androïde, répondit Iovad. Je ne ressens douleur et souffrance que comme des informations à traiter. Le piratage que j’ai subi me permet de les occulter. Je peux donc dépasser les limites humaines.

— Tu es un monstre.

À cet instant, Nodem ne pensait même pas au fait que Iovad l’avait sauvé. Il voyait uniquement qu’il avait été témoin d’un événement anormal. D’une démonstration de force surhumaine, et inhumaine. Et il voulait en fuir la source le plus vite possible.

Les larmes ruisselaient sur ses joues. Il tendit l'oreille et chercha le moindre son qui aurait pu l'aiguiller pour partir d'ici.

Des échos de voix lui parvinrent au loin. Il essaya de deviner leur direction, puis murmura :  
— Je vais retrouver ma mère.

Il partit en courant. Il ne savait pas si Iovad l'avait entendu. En vérité, ce qu'il ne savait pas, c'était s'il voulait être suivi. Iovad l'avait sauvé, il le savait. Pourtant, la force des androïdes lui faisait peur. Il comprenait maintenant le ressentiment de son précepteur. Il éprouvait désormais de la peur, lui aussi, à leur égard.

Chassant ces pensées de son esprit, il se concentra sur le fait de courir. Il devait retrouver ses parents. Il savait qu'il n'en était plus très loin.

## Chapitre 15

Des torches incandescentes illuminaient le passage de l'armée des Novaliens. Le long de cette grande avenue, la procession avait doublé de volume. Nodem marchait dans les rues adjacentes, s'efforçant de ne jamais perdre de vue le cortège des prisonniers. L'obscurité n'était plus son ennemie tant qu'elle empêchait les Novaliens de le trouver.

Il ne savait toujours pas s'il avait eu une bonne idée en laissant Iovad derrière lui. Mais ce n'était pas une décision réfléchie qu'il avait prise. Il avait suivi son instinct, et son instinct lui avait recommandé de partir au plus vite. Un déchaînement de force pareil ne pouvait être que démoniaque.

De temps à autre, des soldats novaliens passaient dans sa rue. Dès qu'il les entendait battre le pavé, il se recroquevillait derrière tout

ce qu'il trouvait. Un tonneau, une carriole abandonnée, les étals d'un magasin fermé... Puis il attendait que les bruits de pas s'éloignent. Il jetait ensuite un coup d'œil discret aux alentours afin de s'assurer qu'aucun Novalien n'était resté en arrière, et il reprenait sa route.

L'armée novalienne devait avoir pris le contrôle total de la ville. Elle ne se dirigeait plus vers le sud en permanence. En effet, la longue chaîne humaine que Nodem suivait allait au nord. Il frémit à l'idée qu'il s'éloignait de la sortie de la cité, mais il n'avait pas le choix. Ce qu'il voulait le plus n'était pas de sortir. Il voulait avant tout retrouver ses parents. Et s'il ne s'était pas trompé, sa mère n'était pas loin.

Il savait qu'il ne s'était pas trompé. Il en était sûr ! Comment aurait-il pu en aller autrement ? C'était la voix de sa mère qu'il avait entendue.



Elle l'avait appelé. Il ne savait pas comment c'était possible, il ne savait pas non plus à quelle distance elle était. Mais elle l'avait appelé. Même s'il n'avait pas compris ses mots. Ils avaient été noyés dans le concert de hurlements.

Mais que ferait-il ensuite ? Ça, il n'y avait toujours pas pensé. Quand il s'en rendit compte, son visage s'assombrit. Il n'était qu'un enfant de huit ans. Quel serait l'intérêt de revoir ses parents s'il ne pouvait même pas les aider à fuir ? Ce désir était irrationnel et il le savait.

Il pouvait trouver un moyen. Les Novaliens ne s'attendaient pas à ce qu'un gamin déjoue leur cordon de sécurité. Et Nodem avait l'avantage de la nuit noire. Les torches incandescentes illuminaient les alentours, mais s'il se baissait, elles ne l'éclaireraient pas. C'était peut-être sa chance.

Et peut-être que ladite chance ne s'arrêterait pas là. Le hasard avait voulu qu'il entende la voix de sa mère. Le destin lui avait donné un coup de pouce. Il pouvait bien lui en donner un deuxième, en faisant intervenir l'armée de Firenea. Si celle-ci parvenait à reprendre une partie de la ville, les prisonniers seraient libérés. Lui et ses parents avec.

Au loin, il observait les mêmes personnes, ajustant sa vitesse à elles pour les reconnaître. Un homme avec une barbe proéminente, et vêtu de guenilles. Une femme à la longue chevelure blonde, dans une robe de soie. Une autre femme, les cheveux bruns coupés court, qui portait l'uniforme de la Préfecture.

Jamais Nodem n'avait vu un tel mélange hétéroclite auparavant. Mais tous les prisonniers marchaient au pas, escortés par des dizaines de soldats d'infanterie. Il crut alors reconnaître quelqu'un. Une coiffure bien

ordonnée, un uniforme de la Préfecture, un port altier, et une allure digne.

Cette femme ressemblait à sa mère. Mais elle était trop enfoncée au sein de la cohorte. Il ne pouvait pas voir son visage. Il l’observait à vingt mètres de distance, de l’autre côté d’une rue perpendiculaire à la grande. Elle disparut bientôt derrière un bâtiment, et il courut jusqu’à la rue suivante pour essayer de la rattraper.

Cela faisait déjà plusieurs minutes qu’il suivait la procession. Certes Foyben était grande, mais l’armée novalienne semblait ne pas vouloir s’arrêter. Il ne pourrait pas la suivre à l’infini.

Il se sentait à bout de forces. Une fatigue permanente envahissait son corps. Mais il continuait d’avancer.

De loin, il voyait les visages de certains prisonniers. Et ces visages étaient étranges. Aucun ne semblait désespéré. Ils n’affichaient

aucune tristesse, aucune peur. Ils paraissaient juste las. Nodem détourna le regard.

Maintenant qu'il y pensait, il avait déjà vu ces visages. Il avait même observé le phénomène d'encore plus près. Et ça ne remontait qu'à trois heures à peine. C'était quand les Novaliens l'avaient sorti du trou de souris, lui et les enfants des rues.

Il comprit alors. C'était la faute de cette fumée blanchâtre. Il courut jusqu'à la rue suivante, et observa de nouveau. Et il vit qu'il avait eu raison.

Un léger nuage entourait les prisonniers. Et tous les quelques mètres, des machines montées sur roues crachaient du gaz. C'était pour cette raison que plus personne ne luttait. Les Novaliens asphyxiaient la volonté des habitants de Foyben. Nodem passa une main sur sa bouche. Tout ça était trop horrible. Et il savait que si on l'attrapait, il subirait le même sort.

La procession commença à ralentir. Il ne s'en rendit pas compte tout de suite. Lui avançait toujours à un rythme soutenu. Puis il vit que les prisonniers, au loin, n'étaient plus les mêmes. Il s'était efforcé jusqu'ici d'avancer à la même vitesse qu'eux, mais, sans s'en rendre compte, il les avait dépassés.

Sa mère. Ou la personne qu'il croyait être sa mère. Il ne savait plus où elle était. Il n'avait même pas eu le temps de voir son visage. Des larmes coulèrent à nouveau sur ses joues. Dès qu'il les sentit, il secoua la tête. Il n'avait pas le droit de pleurer maintenant. Il devait rester lucide.

Il réalisa alors que sa rue était en train d'obliquer. Devant lui, elle tendait vers la gauche et rejoignait la grande avenue où marchaient les Novaliens. Les deux voies semblaient se rejoindre au niveau d'une grande

place. Nodem, peu rassuré, continua son chemin.

L'armée ne bougeait presque plus. Devant lui, Nodem commença à entendre un nouveau bruit. Un son léger, un clapotement. C'était le son de l'eau qui coulait. Il comprit alors vers où il allait : au bout de la rue se trouvait la place de la fontaine.

Ç'avait été son endroit préféré de toute la ville. Plusieurs images s'entrechoquèrent dans son esprit. Ses parents l'accompagnant le long des rues joyeuses – lui qui courait entre les étals de nourriture, respirant le mélange d'odeurs appétissantes – ses yeux qui s'illuminaient quand sa mère lui tendait un bâton de viande cuite – eux qui mangeaient leur repas sur le rebord de la fontaine, comme tant d'autres.

Les larmes lui montèrent aux yeux. Mais bientôt, des voix résonnèrent à proximité. Il tourna la tête : quatre soldats novaliens

avançaient dans sa direction. Ils étaient munis de torches et ne tardèrent pas à le voir.

Comme si une alerte avait résonné dans son esprit, Nodem prit la fuite. Il courut à toute vitesse, cherchant par où il pouvait s'enfuir. Il se rapprochait de la place, où se trouvait l'avant-garde des Novaliens.

Mais ces derniers n'éclairaient pas l'entrée de sa rue. Il avait donc une chance. Il entendait derrière lui les soldats qui le poursuivaient. Même avec leurs torches, il faisait trop sombre. Nodem sauta en avant et se laissa tomber derrière un muret. Juste à côté, il y avait une table. Il rampa en dessous et s'immobilisa.

Les Novaliens le dépassèrent. Il les vit arriver au bout de la rue, et regarder dans toutes les directions. Un de leurs supérieurs passa, et sembla les réprimander. Ils repartirent dans l'autre sens. Nodem poussa un soupir : ils n'avaient pas regardé sa cachette.

Une fois certain d'être seul, il sortit et se releva. Il constata alors que quelque chose avait changé. Il plissa les yeux, toujours immobile, cherchant à observer la place. Derrière la fontaine s'élevait un panache de fumée noire. Nodem entrouvrit la bouche. Il ne comprenait pas ce que c'était. Il reprit sa marche, se rapprochant peu à peu.

Alors qu'il n'était plus qu'à dix mètres, un éclair de lumière éblouit la zone. Nodem poussa un petit cri et ferma les yeux. Il perdit l'équilibre et s'écroula, sonné, sur le sol. Il serra les dents puis se releva.

Enfin, il arriva au bout de la rue. Il s'arrêta à un mètre de l'entrée de la place et se maintint dans l'ombre. Il observa, et comprit.

Derrière la fontaine, les Novaliens avaient installé une plateforme montée sur pilotis, et surélevée de deux mètres. Sur cette dernière se trouvait une large coupole renversée, assez



grande pour trois personnes. Ses reflets dorés paraissaient briller à la lueur des Lunes.

Un escalier menait à la plateforme, et il était précédé par une gigantesque file. Les habitants de Foyben avançaient un par un vers la coupole, pressés par les soldats novaliens. Nodem ne savait pas à quoi servait la coupole. Mais une odeur de brûlé s'était répandue dans la place.

Un mot fut crié en novalien et les soldats encadrant l'escalier poussèrent un prisonnier vers la plateforme. Il monta sans opposer de résistance. En haut l'attendait une jeune femme, debout sur une petite excroissance, à côté de la coupole. Elle était vêtue d'une soutane blanche et portait une chaîne d'or autour du cou, tandis qu'un voile enserrait ses cheveux. Dans une main, elle tenait une pierre d'ambre. Mais Nodem n'avait jamais vu cette sorte d'ambre auparavant. Ce n'était ni de l'aquatique, ni du

montagneux, ni de l’infernal. Cet ambre-là était vert.

Dans l’autre main, la femme tenait une escarcelle de cuir. Quand le prisonnier arriva à son niveau, elle lui lança un regard triste. Elle ouvrit alors son escarcelle et y plongea sa main. Elle en sortit une poignée de poudre. C’était une poudre d’un blanc éclatant, qui brillait. Même Nodem, de là où il observait, pouvait la voir.

La jeune femme laissa passer une seconde puis jeta la poudre aux yeux du prisonnier. Ce dernier tituba en éternuant mais elle le retint par la main, l’empêchant de tomber. Le prisonnier secoua la tête et regarda la jeune femme, abasourdi. Puis il regarda autour de lui et son visage se décomposa. Il était blême.

La femme se mit alors à psalmodier en novalien. Les mots étaient incompréhensibles, mais ils sortaient en une prose mélodieuse.

Quand elle eut fini, elle regarda l'homme droit dans les yeux. Puis elle désigna la coupole, lui ordonnant d'y monter.

Le prisonnier s'exécuta sans poser de question. Il n'avait pourtant plus l'air d'être sous l'influence du gaz. Nodem sentit sa respiration accélérer.

L'homme s'immobilisa au centre de la coupole, et regarda la jeune femme. Son regard exprimait son inquiétude grandissante. Il commençait même à pleurer.

La jeune femme leva alors sa pierre d'ambre dans les airs. Puis elle la plaça dans un interstice de la coupole.

Cette dernière s'illumina dès lors. Elle prit une teinte rougeoyante et la lumière augmenta. De la fumée commença à s'échapper. La femme s'était remise à psalmodier, de plus en plus fort.

Et soudain, tout l'intérieur de la coupole brûla. Un véritable cylindre de feu s'était soulevé sur

plusieurs mètres, carbonisant tout. Le hurlement de peur du prisonnier devint un cri de douleur. Mais le cri de douleur s'interrompit bien vite. Alors les flammes se dissipèrent, ne laissant derrière elles qu'un sinistre nuage de cendre.

## Chapitre 16

Nodem avait écarquillé les yeux devant ce spectacle. Il passa une main sur sa bouche, puis tomba à terre et vomit.

Il n'avait pas rêvé. Le prisonnier était mort.

Et pourtant, il le savait. Il savait que cela allait se produire.

Les mots de son précepteur résonnèrent dans sa tête. Ils dataient de plusieurs années, mais pourtant il les entendait, clairs comme de l'eau de roche.

« Dans toutes les villes où ils sont passés, les Novaliens n'ont semé que la destruction. Des milliers de citoyens de l'Empire moururent sur les grands bûchers qu'ils organisèrent afin d'anéantir toute vie. »

C'était leur objectif. Les Novaliens voulaient les terres du continent. Pas leurs habitants. Lors de leur première tentative de conquête, ils avaient mené une campagne d'extermination méthodique. Ils ne comptaient pas éliminer tout le monde, mais au moins une partie. Pour que le reste ne puisse pas se soulever.

La femme en soutane blanche était une prêtresse. Son travail était d'emmener les prisonniers dans la mort. Ce faisant, les Novaliens se donnaient bonne conscience. De leur point de vue, ce qu'ils faisaient n'était pas mal. Tout du moins, ils avaient appris à l'occulter de leur esprit. Pour qu'ils soient si nombreux, ils avaient déjà dû conquérir de grandes terres, au-delà des montagnes d'Ikenast. Qui pouvait savoir ce qu'ils avaient perpétré là-bas ?

Toujours était-il que désormais, c'était le continent qui était leur cible. Hazo, Fiaama,

Firenea, Vorona, Mahery. Les Quatre Royaumes et la République. Ils n'arrêteraient pas tant qu'ils n'auraient pas tout soumis à leur joug.

Et pour cela, ils feraient comme la dernière fois. À cette époque, ils avaient dressé de grands bûchers. Mais cent ans avaient passé depuis. En cent ans, la République avait inventé les robots, les soldats de fer et les androïdes. Dans le même temps, les Novaliens avaient mis à jour leurs bûchers.

Ces derniers étaient désormais alimentés par l'ambre vert. Et cet ambre mettait en marche un mécanisme destructeur. Une colonne de flammes détruisant toute forme de vie. L'homme qu'il venait de voir mourir n'était sans doute pas le premier à en faire les frais.

La prêtresse prononça encore quelques mots. Puis des applaudissements retentirent. Ils

venaient des soldats. Les Novaliens accueillait la mort du prisonnier sans défense. Nodem serra les dents devant ce sinistre spectacle.

La prêtresse tapa ensuite dans ses mains, chassant les derniers restes de poudre blanche. Nodem vit l'expression de son visage. Elle ne semblait ni heureuse, ni triste, ni lasse. En fait, elle ressemblait à ses parents, quand ils partaient au travail, le matin.

C'était ça.

La femme agissait comme quelqu'un qui *faisait son travail*.

À cette idée, il déglutit.

Un cri de terreur retentit alors dans la foule. Une bousculade s'ensuivit et quelqu'un sortit du cortège, échappant aux soldats. Il tentait de s'enfuir. Un coup de feu retentit et il s'écroula, abattu à bout portant.



Les Novaliens s'efforçaient d'offrir une mort digne à leurs victimes... aussi digne que la mort pouvait l'être. Mais ceux qui ne s'y plieraient pas seraient punis.

Nodem entendit les Novaliens donner des ordres, puis une machine cracha une nouvelle salve de gaz. Les cris, qui avaient commencé à se multiplier, se calmèrent aussitôt.

Les deux soldats placés devant l'escalier poussèrent une seconde personne à gravir les marches, pour aller vers sa mort. Nodem entrouvrit la bouche. C'était une femme. Elle portait le vêtement noir de la Préfecture. Celui-ci était tâché de sang. Son visage était sans rides, ses cheveux bruns mi-longs. Et ses joues étaient pleines de tâches de rousseur.

Nodem ne put alors contenir un gémissement désespéré.

Cette fois-ci, il ne se trompait pas.

C'était sa mère.

Paralysé, il ne se rendit même pas compte que Iovad arrivait derrière lui. Quand celui-ci posa une main sur son épaule, il sursauta. Il se retourna, les bras levés, et blêmit en voyant l'androïde le regarder. Iovad avait l'air de se demander où était le problème.

— Comment tu as fait pour savoir que j'étais là ? demanda Nodem.

— Je t'ai suivi, répondit Iovad. Il est logique pour moi de suivre mon maître.

Nodem avait envie de fuir. Mais il savait qu'il ne pouvait pas. Il se retourna et regarda la plateforme. Sa mère montait les marches de l'escalier. Il ne savait pas quoi faire pour la sauver.

Il avait vu ce qui était arrivé à l'autre homme. Il avait vu ce dernier aller au centre de la coupole renversée. Et il avait entendu son hurlement.

C'était ce qui allait arriver à sa mère. Il ne l'aurait retrouvée que pour la perdre à nouveau. Il ne pouvait pas accepter ça.

Il se tourna alors vers Iovad et lui adressa un regard des plus sérieux. Tant pis s'il devait requérir l'aide d'un démon. La vie de sa mère était le plus important.

— Sauve-la, dit-il.

Iovad ne bougea pas. Il ne semblait pas comprendre.

— Sauver qui ? demanda-t-il.

Nodem se tourna vers le bûcher et désigna sa mère du doigt.

— Sauve-la ! répéta-t-il plus fort.

Il ne voyait aucun autre moyen. Lui ne pourrait jamais se faufiler jusqu'au bûcher. Et

quand bien même il y arriverait, il n'aurait jamais la force de sortir sa mère de là. Il n'était qu'un enfant. Iovad, en revanche, le pouvait. Nodem en était sûr. Il avait vu l'androïde sauter par une fenêtre et se réceptionner sans problème. Il avait vu la force herculéenne que Iovad pouvait déployer. C'était la clé pour sauver sa mère. Il le savait.

— Je ne peux pas.

Son regard se décomposa. Iovad ne bougeait pas.

— Pourquoi ? demanda Nodem.

— Je ne peux pas accomplir un ordre provoquant ma propre destruction. C'est dans mon protocole de base. Je n'en ai pas le droit. Même pour sauver une vie. Je ne peux rien faire s'il m'est impossible d'y survivre.

Nodem se laissa tomber au sol et prit sa tête dans ses mains. Alors, il fondit en larmes. Il n'y avait rien qu'il puisse faire. À part regarder sa

mère marcher vers sa mort, en espérant un miracle.

Le temps semblait passer au ralenti. Sa mère montait, une à une, les marches de l'escalier. Les soldats novaliens observaient un silence sépulcral. Chaque mort devrait être respectée et célébrée. Pour Nodem, c'était une torture.

Enfin, sa mère arriva en haut de l'escalier, face à la prêtresse. Cette dernière l'attendait. Elles parurent s'observer et se jauger le temps de quelques secondes. Pourtant, la prisonnière était sous l'influence du gaz.

La prêtresse entonna sa prière. Sa voix se fit de plus en plus forte. Nodem vit alors quelque chose sur son visage. Il plissa les yeux et réalisa que c'était une larme. Elle n'avait pourtant rien laissé transparaître lors de l'exécution précédente.

Nodem en fut étonné. Il avait cru les Novaliens sans émotions, persuadés que ce

qu'ils faisaient était normal. Mais aussi normal que cela puisse être, cela restait un meurtre. Un meurtre de masse.

Les humains étaient programmés pour assurer leur propre survie. Ils se reproduisaient, ils se soignaient, ils mangeaient. Tuer autrui n'était pas quelque chose de rationnel. Cela n'allait pas dans le sens de la survie de l'espèce. Alors même si les Novaliens pouvaient tuer des milliers de civils, ils ne pouvaient pas le faire sans éprouver de remords. Les plus endurcis ne le montraient pas. La prêtresse avait dû réaliser nombre d'exécutions avant d'arriver à Foyben. Elle agissait comme quelqu'un qui faisait son travail. Mais derrière le masque, il y avait un simple humain. Et cet humain se sentait coupable.

La prêtresse criait sa prière. La mère de Nodem ne bougeait pas. Elle se tenait droite mais son regard était absent.

Nodem se tourna vers Iovad. Ce dernier regardait la place. Mais ses yeux bougeaient à toute vitesse. Nodem l'interrogea du regard mais n'obtint aucune réponse. Iovad n'avait pas, comme tous les autres, le regard fixé sur le bûcher.

Il observait les sorties, les soldats et les armes qu'ils portaient. De temps en temps, il revenait sur le bûcher, mais il en considérait tous les détails : la coupole, l'escalier, la plateforme, la prêtresse, la prisonnière, les pilotis.

Nodem ne comprenait pas pourquoi il faisait ça. Mais il n'osa pas l'interrompre. Iovad lui faisait de plus en plus peur, mais il n'avait plus le droit de partir. Sa mère était là, devant lui. Il ne pouvait cesser de la regarder : c'était peut-être la dernière fois.

Il fut alors pris de l'envie de faire quelque chose. Quelque chose qu'il n'avait jamais fait auparavant. Mais il avait déjà vu des gens agir

de cette manière. Cela se produisait de temps à autre sur la place de la fontaine. Il y avait une statue en son centre. Et des gens s'agenouillaient devant, sur des tapis de soie. Ils joignaient les mains et fermaient les yeux.

Nodem avait demandé à ses parents ce que signifiait ce comportement. Son père lui avait répondu que ces personnes priaient. La statue représentait une femme de grande taille, à la longue chevelure, et qui tenait un arc dans ses mains. C'était un Esprit. Akip Lohar, l'Archère de la Fontaine.

La religion avait presque disparu sur le continent. Le mouvement laïc avait triomphé au cours du dernier siècle, après la chute de l'Empire. Mais les cathédrales n'avaient pas disparu, pas plus que les croyants.

Nodem s'efforça de se rappeler de la façon dont ils procédaient. Il n'avait pas de tapis. Tant pis, il ferait ça sur le pavé. Il s'agenouilla sur la



pierre, ignorant l'engourdissement de ses jambes. Il joignit les mains et ferma les yeux. Cela fait, il pria.

Il ne savait pas trop si les choses marchaient comme ça. Il ne savait pas qui les religieux priaient devant la fontaine. Mais il ne lui restait rien d'autre. Iovad ne pouvait pas sauver sa mère et lui non plus ne pouvait pas.

La prêtresse cessa enfin de déclamer et lança la poudre au visage de la prisonnière. La mère de Nodem reprit ses esprits, le poignet maintenu pour ne pas tomber. Elle passa une main contre son front, comme prise d'une migraine. Puis elle regarda enfin autour d'elle.

Nodem avait rouvert les yeux. Ses mains étaient toujours jointes. Il ne sut pas si sa mère l'avait vu, mais l'espace de quelques secondes, elle regarda dans sa direction. Comme il était camouflé dans l'obscurité, sans doute était-ce un hasard. Ou alors le résultat de sa prière ?

La prêtresse désigna le centre de la coupole. La mère de Nodem entra dans le cercle, puis jeta un regard inquiet à la foule.

Alors que la coupole renversée commençait à rougir, Nodem poussa un hurlement déchirant. Sa mère regarda encore une fois dans sa direction. Cette fois-ci, elle avait compris qu'il était là. Elle lui sourit. À cette distance, Nodem pouvait à peine discerner ce sourire. Mais il devina la petite fossette au coin des lèvres. Et les taches de rousseur qui semblaient s'animer.

L'instant d'après, il n'y avait plus que les flammes.

## Chapitre 17

Le hurlement de Nodem n'était pas passé inaperçu. Les soldats, alertés, cherchèrent à identifier l'origine du son. Un contingent se dirigea vers la ruelle où lui et Iovad étaient dissimulés.

Nodem, revenant à ses sens, regarda derrière lui. Il n'avait rien pour se cacher. Les soldats avaient des lampes et le repéreraient d'un instant à l'autre.

Il se sentait au bord du gouffre. Mais s'il se faisait attraper maintenant, tout ça n'aurait servi à rien. Sa mère serait morte en vain. Il revit son dernier sourire et sut qu'il ne pouvait pas se le permettre.

Iovad était à côté de lui et attendait qu'il fasse un mouvement. Alors Nodem se releva et s'adressa à l'androïde :

— Courons.

Il s'élança dans la ruelle, sans chercher à se faire discret. Les soldats novaliens virent sa silhouette et se mirent à courir vers lui. Des cris retentirent dans l'obscurité.

Nodem ne savait pas à quelle distance se trouvaient ses poursuivants. Dans la noirceur de la nuit, rien n'était distinguable. Mais il savait que s'il décélérât, il se ferait avoir à coup sûr. Il s'efforça d'oublier la douleur grandissante dans ses bras et dans ses jambes, et continua à courir.

Il ne voyait même plus où était Iovad. Ce dernier considérait Nodem comme son maître. En toute logique, il ne l'abandonnerait pas.

Nodem bifurqua dans une des rues adjacentes. Il cherchait autour de lui s'il ne pouvait pas se cacher quelque part. Mais les cris des Novaliens étaient proches. Il voyait leurs lampes qui s'agitaient dans l'obscurité. Il n'avait pas assez d'avance. Et ils le rattrapaient.

— Iovad ! cria-t-il.

Il n'y eut aucune réponse. Nodem l'appela encore à deux reprises mais l'androïde n'était plus là. Il avait certes voulu le fuir un peu plus tôt, mais Iovad l'avait rattrapé, au final. Et maintenant, il l'abandonnait à son sort. L'instinct de survie était plus fort. Même chez les androïdes ? Apparemment, oui.

Nodem commençait à ralentir la cadence. Il essayait de se forcer, mais il ne parvenait plus à courir. Les Novaliens n'étaient plus qu'à quinze mètres. Et les lampes étaient assez fortes pour qu'ils le voient.

Il ne pouvait pas continuer comme ça. Il repéra une porte ouverte sur sa droite. Une maison en brique crue de deux étages. Il entra à l'intérieur et se retrouva dans un couloir.

Les Novaliens se douteraient vite de ce qu'il avait fait. Il devait trouver un moyen de s'en sortir.

Il traversa le couloir et se retrouva dans une nouvelle pièce. Il constata que c'était une cuisine. Le carrelage était poussiéreux et plein de taches de gras. L'endroit était noir et silencieux. Il n'avait plus de douilles d'ambre pour éclairer ses pas.

Il buta alors contre quelque chose, et constata que c'était un plan de travail. Il y en avait un aussi chez lui. Ses parents s'en servaient pour préparer le repas.

Sur le plan étaient éparpillés divers ustensiles. Des cuillers, des bols, des poêles, des couteaux... et de petites pierres.

Nodem soupira de contentement : il avait trouvé des douilles. Il en prit une dans sa main et la secoua. La pièce s'illumina d'une lueur bleutée.

Il ressortit de la cuisine un couteau à la main. Il ne savait pas si ce serait très utile, mais il n'avait rien d'autre. C'était en tout cas vrai

jusqu'à ce qu'il entre dans le salon. Là, il vit autre chose posé sur une table. Il n'en crut pas ses yeux.

C'était une arme à feu. Un fusil à poudre.

Une antiquité, qu'il n'avait vue que dans des livres. Il ne savait pas comment s'en servir mais il pourrait au moins intimider l'ennemi.

Ce même ennemi se rappela à lui à cet instant. Des bruits de pas se firent entendre, de plus en plus proches. Puis un groupe de soldats investit la maison. Nodem se recroquevilla derrière un fauteuil de cuir. Il les attendait, tremblant de tous ses membres.

Ils entrèrent dans le salon en brandissant des lampes. Nodem se releva alors et leva son fusil vers eux. Son cœur accéléra. Les Novaliens restèrent immobiles. Ils avaient des masques à gaz.

L'un d'eux esquissa un mouvement. Il porta sa main à la poche de sa tenue, puis en sortit une

petite capsule. Il prononça un mot dans sa langue et les quatre soldats sortirent de la pièce. Avant de disparaître à son tour, il lança la capsule vers Nodem. Ce dernier n'eut pas le temps de réagir, même quand il eut compris de quoi il s'agissait.

La capsule se mit alors à tourner sur elle-même en crachant une fumée blanchâtre. Nodem, livide, chercha à se couvrir la bouche et le nez. Il fut envahi par un puissant mal de crâne, serra les lèvres et les paupières. Il devait tout faire pour ne pas respirer cette chose.

Il ne pouvait pas rester là. Il parvint à faire quelques pas en direction de la porte. Mais il constata avec horreur que les Novaliens l'avaient verrouillée.

Il regarda autour de lui. Il y avait une fenêtre. Il se dirigea vers elle et frappa le verre de toutes ses forces. Mais ses petits poings d'enfant ne suffisaient pas à la briser. Il continua à frapper,



à frapper. Tout en s'efforçant de ne pas respirer le gaz.

Il commençait à manquer d'air. La sueur s'étalait sur son front. Il suffoquait.

Il se retourna, repéra une chaise et s'efforça de la soulever.

Elle était lourde. Et ses mains ne protégeraient plus son nez jusqu'à ce qu'il puisse sortir.

Il serra les dents, fronça les sourcils. Ses joues le brûlaient.

Il poussa un hurlement en lançant la chaise en bois sur la fenêtre. Et comme il l'avait espéré, la fenêtre se brisa. Le verre se répandit sur le pavé. Nodem sauta et se réceptionna tant bien que mal. Il fut pris d'une forte quinte de toux, puis respira à grosses goulées.

Une seconde capsule de gaz vint alors tomber à ses pieds. Elle s'activa et cracha sa fumée au visage de Nodem. Il voulut se protéger mais

c'était trop tard. La fumée l'envahit et il ne put que la respirer.

Les larmes aux yeux, il se laissa tomber en arrière. Il ne pouvait pas se faire avoir comme ça ! Il fondit à nouveau en larmes, mais cela ne dura pas longtemps. Il cessa de pleurer et ne résista plus.

Le gaz avait fait son effet.

Trois soldats novaliens approchèrent. Ils avaient l'air satisfaits. Deux d'entre eux soulevèrent Nodem et le soutinrent de leurs bras.

Il voulut se retourner, ou même se débattre. Mais il ne parvenait pas à bouger. Son corps et son esprit étaient comme engourdis. Il avait de plus en plus de mal à former des pensées cohérentes.

Il ne savait plus où il était, ni où on allait l'emmener. En dépit de ses tentatives, les Novaliens l'avaient fait prisonnier. Et nul doute

qu'ils lui réservaient le même sort qu'à tous les autres.

L'Armée Royale était loin. Elle avait dû se replier. Même si elle remportait le conflit, même si les Novaliens repartaient au-delà des montagnes d'Ikenast, le résultat serait le même. Foyben serait anéantie, vidée de ses habitants, tous éliminés par l'envahisseur.

Nodem n'avait pas la force de lever la tête. Son odorat était atrophié, il ne sentait plus rien. Il respirait par sa bouche entrouverte, en essayant de bouger les yeux. Mais chaque mouvement provoquait une pointe de douleur. Il ne pouvait même pas crier.

Il y eut de nouveaux bruits, mais ils étaient déformés. Il entendit la prière de la prêtresse. Puis le hurlement et les flammes. Et le clapotis de l'eau de la fontaine.

Les sons diminuèrent. Nodem ne savait pas si c'était son ouïe qui baissait, où s'il s'éloignait

de la place. Ne devait-il pas rejoindre la foule des habitants de Foyben, attendant leur tour pour être exécutés ?

La mort de sa mère lui revint en mémoire. La posture digne qu'elle adoptait, même sous l'influence du gaz. Le sourire qu'elle lui avait fait avant de mourir. Et le vacarme des flammes. Elle n'avait pas crié au moment de brûler vive. Jusqu'au bout, elle était restée noble.

Et alors ? Quelle importance maintenant ? Elle était morte. Il ne la reverrait plus jamais. Point à la ligne.

Il voulut sangloter mais n'y parvint pas. Il était toujours sous l'influence du gaz. Son esprit, pourtant, refonctionnait. Être privé de ses sensations était une vraie torture.

Sa vision était brouillée, mais il parvint à distinguer ce qui était devant lui. Il y avait des soldats, et ces soldats gardaient quelque chose.

Une sorte de cage montée sur roues. Une cage noire, à l'armature de métal.

Il se sentit poussé en avant. Les soldats qui le tenaient le jetèrent dans ladite cage, et il en percuta le mur du fond. Son mal de crâne s'intensifia et il manqua de vomir.

Il poussa un hurlement, et toute la souffrance disparut. Il serrait quelque chose dans ses mains. C'était son foulard. Il ouvrit alors les paupières et n'en crut pas ses yeux.

Il était de retour chez lui. Dans sa maison. Dans les quartiers nord. Il n'y avait personne – sans doute ses parents étaient-ils partis au travail. En le laissant tout seul pour le deuxième jour consécutif.

Il quitta son lit, posa les pieds sur le carrelage froid. La sensation le fit frissonner. Mais il ne comprenait pas comment tout ça était possible. Il remonta sur son lit, se retourna et colla son visage contre la fenêtre.

Tout était éclairé dehors. On devait être en fin de matinée. La rue était propre, comme d'habitude. Les lampadaires étaient éteints. Quelques badauds passaient de temps à autre. Des miliciens, aussi.

Nodem quitta son lit et se dirigea vers la table. Il fallait qu'il vérifie quelque chose.

La table était couverte de paperasse. Rien de plus normal, ses parents travaillant à la Préfecture. Mais quand avait-il commencé à rêver ? Cette nuit-là, la nuit où il avait cru voir les Novaliens entrer dans la ville ?

Il finit par mettre la main sur ce qu'il cherchait : les dépêches gouvernementales. Celles qu'il avait lues le premier jour d'absence de son précepteur. Avant de les remettre à leur place, pour que ses parents ne s'en rendent pas compte.

Il y avait une nouvelle dépêche. On avait dû la livrer le matin même, alors qu'il dormait

encore. Il fronça les sourcils. Il avait du mal à lire ce qui était écrit. Tout du moins, il le distinguait mal.

Mais, il ne sut pourquoi, il parvint à tout comprendre. Du titre à la conclusion.

*DÉPÊCHE DU GOUVERNEMENT CENTRAL*  
*En le quatre-vingt-huitième jour du règne de Sa*  
*Majesté Soan I<sup>er</sup>*

*Le gouvernement central informe tous les citoyens et résidents du Royaume de Firenea qu'à ce jour, l'armée d'invasion novalienne a été repoussée au-delà des limites de la ville de Foyben.*

*Les personnes brûlées ont été sauvées. Le bûcher a été démantelé. Les troupes sont parties. Les Tarana ont triomphé. Iovad s'est enfui. Iovad a disparu.*

*Je le hais.*

*Je le hais.*

*Je le hais.*

Pris de nausées, Nodem lâcha la dépêche. Elle tomba sur le sol comme une pierre et fissura le carrelage. Une porte s'ouvrit alors et en sortit la prêtresse. Vêtue de sa soutane blanche, elle le fixait de ses yeux vides.

Elle avait déjà pris sa mère. Elle prendrait bientôt son père. Mais maintenant, elle venait le chercher, lui. Le bûcher était prêt à le recevoir.

Il prit alors une grande inspiration et ouvrit les yeux pour la seconde fois.

Il était désormais enveloppé d'obscurité. Quelques rayons de lumière filtraient, et il entendait du bruit à l'extérieur. Des bruits de pas, de métal qui claquait, ainsi que des voix dans une langue inconnue.



Il sentit qu'il était couché contre quelque chose de dur. Le dos douloureux, il tenta de se relever mais n'y parvint pas. Ses bras et ses jambes étaient engourdis. Alors qu'il s'efforçait de faire entrer de l'air dans ses poumons, il fut pris d'une nouvelle quinte de toux.

Le gaz l'avait atteint plus encore qu'il ne l'aurait imaginé.

Il se sentait faible. Tout son corps lui faisait mal. Les larmes l'envahirent à nouveau.

Il entendit alors des bruits de pas, qui se rapprochaient de lui. Il se frotta les yeux, chercha à regarder vers les trous de lumière. Mais il ne parvenait pas à distinguer ce qu'il y avait au-delà.

Une porte s'ouvrit soudain et il entrevit le visage d'un homme au visage rond et au teint pâle. Il chercha à lever la tête mais n'y parvint pas. Deux soldats novaliens arrivèrent à leur

tour. Ils le saisirent par les bras et le forcèrent à se redresser, lui arrachant un cri de douleur.

Le Novalien du milieu n'avait pas l'air d'un militaire. Il portait une soutane brune, serrée à la taille par une ceinture de corde. Le visage ridé et les lèvres tombantes, ce moine observait Nodem de ses yeux fatigués.

Nodem resta silencieux. Alors le moine s'adressa à lui :

— Bonsoir. Nous avons besoin de ton aide.

## Chapitre 18

Nodem n'arrivait toujours pas à savoir s'il était réveillé. D'habitude, quand il sortait d'un rêve, il sentait mieux ses membres. Il resta là, à observer le moine qui parlait un awon parfait. Il remarqua au passage que les deux soldats autour de lui portaient des masques à gaz. Le moine, lui, inspirait peu et expirait fort. Il plaçait souvent une main devant sa bouche. C'était comme s'il avait *choisi* de ne pas se protéger.

Lui et Nodem se jaugeaient sans prononcer le moindre mot. Les yeux bridés du moine tremblaient en permanence. Ils étaient grands ouverts, et il restait immobile.

Le moine eut l'air de remarquer son changement d'expression. Il approcha son visage de celui de Nodem et le scruta dans ses moindres détails. Nodem déglutit. Il ne

bougeait plus. Ses bras, soutenus par les militaires, lui faisaient de plus en plus mal.

Le moine poussa un soupir et claqua dans ses doigts. Les soldats lâchèrent Nodem et le repoussèrent au fond du cachot. L'homme s'énerva alors et leur cria :

— Pas si fort ! Vous voyez bien que vous lui faites mal !

Puis il se tourna vers Nodem à nouveau et prit un air d'excuse :

— Je suis désolé, petit. Je vais revenir quand tu te sentiras mieux.

Il afficha un sourire chaleureux. Nodem n'esquissa aucun mouvement. Mais ces paroles rassurantes avaient fait leur effet.

Il se demandait quand même pourquoi cet homme avait parlé aux soldats en awon. Eux ne semblaient pas pouvoir comprendre cette langue.

Il s'efforça de se détendre sur la pailleasse, qui n'était plus si dure que ça. Il fut pris d'une nouvelle quinte de toux, puis hoqueta et sentit un pincement dans ses poumons. Il serra les dents face à la douleur et se recroquevilla sur lui-même.

Il se souvenait d'avoir été malade à en mourir, des années auparavant. Âgé de cinq ou six ans, un matin, il avait été pris de vomissements et de fièvre. Ses parents l'avaient alité. Pendant une semaine, ils étaient restés à son chevet, se relayant au travail. Ils le couvaient d'un regard rassurant, mais ne parvenaient pas à masquer leur inquiétude.

Le médecin venu l'examiner s'était voulu rassurant. Beaucoup de gens attrapaient ce genre de mal intense à un moment dans leur vie. Ça n'arrivait qu'une fois, ça durait longtemps, ça affaiblissait tout le corps, mais ensuite, ça ne revenait jamais. Nodem devait

rester bien hydraté et bien nourri, jusqu'à ce qu'il se sente mieux. Ensuite, il faudrait l'emmener faire des balades fréquentes, pour qu'il se réhabitue à marcher.

Les vomissements s'étaient terminés au bout du troisième jour. Mais alors, une intense fatigue les avait remplacés. C'était la même fatigue qu'il ressentait maintenant. Cette fatigue qui vous paralysait tout le corps. Cette fatigue face à laquelle même se lever relevait de la torture.

Il se rappela du ton débonnaire du médecin. Un homme barbu et ventripotent, un sourire permanent aux lèvres. Que l'on croisait de temps en temps dans les rues de la ville et que tout le monde semblait adorer.

« Ne t'inquiète pas, petit. Ça finira par passer, et ça ne reviendra *jamais*. »

Cette emphase sur le dernier mot... Nodem s'en était souvenu. Il avait le sentiment qu'on

lui avait menti. Cette impression de retrouver un mal dont on s'était débarrassé depuis si longtemps...

Mais il savait que ce n'était pas la faute du vieux médecin. C'étaient les Novaliens qui avaient provoqué tout ça, avec leur maudit gaz. Rien qu'en se rappelant de son effet, il fut pris d'une nouvelle quinte de toux.

Il était dans l'obscurité. Ce cachot était assez grand pour qu'il puisse bouger, mais ce n'était pas à son avantage. Il avait l'impression d'être perdu dans le noir.

Les fins rayons de lumière étaient tout ce qu'il y avait pour le rassurer. Ils filtraient par endroits, comme le soleil caché par des nuages opaques. Ils provenaient sans doute des torches de l'extérieur, et donnaient l'impression qu'il faisait jour, là dehors.

Il avait peur. Seul au milieu du noir, il avait l'impression que quelque chose l'observait, prêt à lui bondir dessus.

Les crocs d'un monstre étaient à quelques centimètres de son visage. À tout moment, ce dernier allait sortir d'un angle des murs. Et lui était impuissant, immobile, épuisé et ankylosé.

Il ne comprenait toujours pas ce qu'il faisait là. Il aurait dû être avec les autres habitants, en route pour l'exécution.

Toutes les minutes, le mécanisme du bûcher se mettait en marche. Nodem entendait d'ici le rugissement des flammes.

Il avait toute sa tête pour comprendre ce qu'il se passait. Les Novaliens regardaient les personnes mourir en applaudissant. Ils affichaient parfois des airs tristes mais Nodem l'avait vu : la plupart d'entre eux souriaient. On leur avait mis dans le crâne que ce que les prisonniers subissaient était normal.



Nodem pleura de nouveau. Il était en colère. Dès qu'il fermait les yeux, il revoyait le sourire de sa mère, et le moment où son visage avait disparu derrière les flammes.

Les Novaliens avaient tué sa mère et tueraient sans doute aussi son père. Puis ils le tueraient, lui. Ils tueraient tous les habitants de Foyben jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien.

Et quand Foyben serait vide, ils amèneraient leur propre peuple. Ils installeraient leurs familles, leurs enfants, dans les maisons de leurs victimes. Et tous ceux qui étaient morts pour rien seraient oubliés.

L'histoire était écrite par ceux qui gagnaient les guerres. Le père de Nodem lui avait dit ça, une fois. Il ne savait plus dans quelles circonstances et chercha à s'en rappeler.

Ce n'était pas récent. Cela devait dater d'au moins un ou deux ans, à l'époque où lui et son précepteur étudiaient la fin de l'Empire.

Déchiré par les conflits internes, il s'était effondré sur lui-même. Par la suite, les royaumes s'étaient affrontés entre eux. Il y avait des litiges sur certaines frontières. Firenea avait su tirer parti de la situation. Le roi de l'époque avait conquis les territoires situés entre le fleuve Aovv et les monts de Mohitra. Ils avaient pourtant appartenu à Fiaama, à l'époque où elle n'était qu'une province, et non un territoire indépendant.

Le précepteur avait dit que c'était un territoire souverain. Ses habitants voulaient rejoindre Firenea et avaient résisté à l'oppression fiaamande jusqu'à ce que l'Armée Royale vienne les libérer. Quand Nodem avait relaté ses nouveaux savoirs à son père, ce dernier avait éclaté de rire. Nodem n'avait pas compris pourquoi et s'était mis en colère. Il avait demandé à son père ce qu'il y avait de si drôle. Et son père avait répondu :

« L’histoire est toujours écrite par celui qui a gagné la dernière guerre. »

Nodem n’avait pas su saisir la portée de ces mots. À ce moment-là, il faisait confiance à son précepteur. Le vieil homme était intimidant, ainsi qu’un puits de savoir. Nodem s’efforçait donc d’aller dans son sens, pour ne pas se faire disputer.

Maintenant, il comprenait ce que son père avait voulu dire.

Si les Novaliens remportaient la guerre, ce serait à eux d’écrire l’histoire. Et ils l’écriraient à leur façon, en éliminant ce qui ne leur convenait pas. Les Firenéens ne feraient pas partie de cette histoire-là. La majorité des habitants du continent non plus.

Nodem ne savait pas trop quoi faire. Il pouvait toujours tenter de s’enfuir. Mais il n’avait pas la force de se lever.

Les Novaliens l'avaient enfermé dans une sorte de cachot mobile. Quand ils l'y avaient amené, il avait vu ce qu'il y avait autour. C'était tout le matériel qui accompagnait les troupes. Principalement des armes et de la nourriture.

« La nourriture, c'est ce qu'il y a de plus important pour gagner une guerre ».

Il esquissa un sourire. Pourquoi se souvenait-il de toutes ces choses maintenant ? Il avait eu tant de mal à les faire entrer dans sa mémoire. Il lui semblait qu'il les avait oubliées une fois qu'elles n'avaient plus servi.

Il ouvrit grand les yeux et concentra son regard sur les petits rayons de lumière. Ils incarnaient son espoir de sortir d'ici vivant.

De nouveau, il y eut des bruits de pas à l'extérieur. Par réflexe, Nodem se redressa. Son mouvement, trop brusque, lui coupa la respiration. Il toussa et cracha de la bile. Il serra

les paupières, attendit que la douleur passe, puis regarda la porte du cachot.

Comme il l'avait escompté, cette dernière s'ouvrit. Elle dévoila à nouveau la tête du moine. Il avait l'air encore plus fatigué que la première fois. Nodem se demanda combien de temps s'était écoulé entre les deux visites. Ça avait paru à la fois très court et très long.

Le moine lui tendit quelque chose. C'était un morceau de pain. De la nourriture.

Nodem s'en saisit sans chercher à savoir pourquoi on lui en donnait. Il était mort de faim. Il n'avait pas besoin de chercher davantage. Il mordit dans le quignon de pain. Ce dernier était à moitié rassis. Mais son estomac était si vide qu'il saurait s'en contenter.

Quelques heures dehors avaient dérégulé son horloge interne. Des heures de course et de déambulations, entrecoupées de siestes peu

réparatrices, tout ça avait chamboulé son esprit. Toujours était-il que là, il avait faim.

Il termina le morceau de pain en un rien de temps. Il se lécha les doigts, puis les essuya sur sa tunique. En se rappelant qu'on le regardait, il rougit. C'était quelque chose qu'on ne devait pas faire devant les grandes personnes. Fussent-elles des envahisseurs assoiffés de sang.

Ça n'était pas suffisant pour le rassasier, mais, au moins, il avait un peu calmé sa faim. Il regarda le moine et lâcha un timide « merci ».

— Je t'en prie. Nous t'apporterons plus de nourriture quand ce sera possible. Sache que nous sommes là pour t'aider. Pour *vous* aider, tous.

Nodem ne savait pas pourquoi, mais le moine lui inspirait confiance.

— C'est pour ça que nous avons besoin que tu répondes à nos questions. Nous sommes venus ici pour vous débarrasser du joug des androïdes.

Mais tu dois me dire tout ce que tu sais sur celui qui t'a accompagné.

## Chapitre 19

Nodem resta bouche bée. C'était donc pour ça qu'on l'avait gardé ici ?

Les Novaliens avaient quelque chose contre les androïdes. Nodem le savait déjà. Certes, les Firenéens ne les appréciaient pas beaucoup, eux non plus. Mais il y avait chez l'envahisseur une terreur bien plus viscérale de ces créatures artificielles.

Nodem ne savait pas pourquoi. Ce qu'il savait, c'était que cette *peur* lui avait sauvé la vie. Sans elle, il serait déjà sur le chemin du bûcher.

Lui aussi avait peur des androïdes. Iovad lui faisait peur. Et il l'avait abandonné au pire moment. Nodem ne pouvait pas pardonner ça.

Il regarda alors le moine droit dans les yeux et hocha la tête.



— Je suis heureux de voir que nous pensons de la même manière, dit le moine. Comme nombre d'autres, tu seras épargné. Car toi, tu ne t'es pas allié aux androïdes.

*Pardon ?*

Nodem fronça les sourcils. La raison pour laquelle les foybenois étaient emmenés à la mort... c'était parce qu'ils s'étaient alliés aux androïdes ?

Ça n'avait aucun sens. Les habitants de Firenea, pour la plupart, les détestaient. Ils ne voulaient pas des innovations de la République.

Nodem adressa au moine un regard méfiant. Ce dernier raffermi sa pression sur sa ceinture de corde. Nodem frissonna. Le moine, aussi vieux soit-il, semblait pouvoir lui broyer les os.

— Ma mère s'est alliée aux androïdes ? Ma mère est morte.

Il la voyait. Sur le bûcher. Le visage, les cheveux, le sourire, le cri, la mort. C'était sa

mère. Dire qu'elle s'était alliée aux androïdes et qu'elle avait mérité son sort... c'était une insulte à sa mémoire.

Le moine sembla se rendre compte de son erreur. Il adressa à Nodem un air d'excuse. C'était du moins ce que Nodem croyait.

— Je suis désolé, petit, mais ta mère s'était bien alliée aux androïdes. Elle a donc été l'une des premières à être purifiée.

Nodem ne savait plus quoi penser. Purifiée ? Qu'est-ce que ça pouvait bien vouloir dire ?

— Elle n'est pas morte ? demanda-t-il.

Le moine parut hésiter. Puis il répondit :

— Seule son enveloppe charnelle a disparu. Son esprit, lui, a été envoyé dans notre purgatoire, sur la voix de la repentance. Quand elle renaîtra, elle aura appris des erreurs de son ancienne vie. Et elle ne les commettra plus.

Nodem ferma les yeux. Il ne comprenait rien à ce que le moine avait dit. Cela ressemblait

beaucoup à la prière de la prêtresse. Tous deux parlaient fort et de façon grandiloquente. À la différence que cette fois-ci, les mots étaient intelligibles. Ce qui ne faisait pas une si grande différence, en fin de compte.

Le moine ne bougea pas. Mais son regard avait changé. Nodem se demanda pourquoi. Le moine semblait contrarié, ou alors juste perplexe. Nodem n'oubliait pas ce que cet homme avait dit sur la mort de sa mère. Sa confiance s'était envolée.

Le moine se reprit. Il afficha de nouveau son sourire chaleureux et dit :

— Si nous pouvons retrouver l'androïde qui te poursuivait, nous te vouerons une reconnaissance éternelle. Es-tu disposé à nous répondre maintenant ?

Nodem hésita. Il ne savait pas quoi dire. Il fallait qu'il organise ses pensées. Il fallait qu'il réfléchisse.

— Je ne sais pas.

Il voyait déjà le moine se mettre dans une colère noire. Son précepteur s'énervait toujours quand il lui disait ça. Mais il n'avait rien d'autre à dire.

Jusqu'à l'âge de six ans, il avait été au contact d'autres jeunes. Dans les groupes d'enfants, on se chamaillait et on se battait. Mais quand un adulte venait demander des comptes, tous les enfants se muraient dans le silence.

C'était la seule règle : on ne dénonçait pas. Même si on n'était pas content, même si un autre enfant avait fait quelque chose d'injuste.

C'était pourtant ce que le moine lui demandait de faire. D'aider à retrouver l'androïde qui l'avait suivi. D'aider à capturer Iovad, sans doute pour le détruire.

On ne *tuait* pas les androïdes, car ils étaient des machines. Mais ils étaient des machines conscientes, douées de pensées, et même

capables d'exprimer des émotions. Alors pouvait-on vraiment dire qu'on ne les tuait pas ?

Nodem ne savait pas s'il se sentirait coupable. Il ne savait pas à quel point. Il ne savait pas non plus si Iovad méritait un tel sort. Mais le moine voulait qu'il dise tout ce qu'il savait. En parlant, peut-être qu'il amenait Iovad à sa propre mort.

— Je ne sais pas... répéta-t-il.

Le moine ne se fâcha pas. En tout cas, il ne cessa pas de sourire. Il posa une main compatissante sur l'épaule de Nodem. Le jeune garçon frissonna. La main était moite.

— Ne t'inquiète pas, dit le moine. Nous allons te laisser le temps de la réflexion. Tu as besoin de te reposer. Je reviendrai dans une heure. Là, il te sera peut-être plus simple de parler. Et si tu veux me rejoindre avant...

Une petite poche était cousue sur le tissu de sa soutane. Il en sortit une clochette dorée et la tendit à Nodem, tout en la secouant.

— Avec ça, tu pourras alerter le garde, qui m'appellera. S'il y a le moindre problème, je viendrai. D'accord ?

Nodem prit l'objet dans sa main et le considéra. Le moine le regarda encore pendant quelques secondes. Puis il se tourna vers le garde et hocha la tête. Le garde se rapprocha, jeta lui aussi un œil à Nodem, et ferma la porte. Nodem se retrouva une fois encore dans l'obscurité. Il se laissa tomber sur la paille et ferma les yeux.

Mais il ne parvenait pas à trouver le sommeil. Son corps lui faisait mal. Il était nauséeux. Il décida donc de réfléchir.

Quand ses parents n'étaient pas là et que son précepteur venait de partir, il avait toujours une heure à passer seul dans la maison. Il lui arrivait

ainsi parfois de penser à voix haute. Il aurait bien aimé pouvoir le faire ici. Ça lui permettait d'ordonner ses pensées, de les rationaliser. C'était plus facile quand il pouvait s'entendre.

Mais il arrivait à peine à ouvrir la bouche. Il n'avait certes plus faim, mais il mourait de soif. Il n'osait pas utiliser sa clochette pour si peu, alors il pensa à autre chose.

Qu'allait-il bien pouvoir dire ?

On lui demandait de donner toutes les informations dont il disposait sur Iovad. Il en avait. Là n'était pas le problème. Mais en avait-il d'intéressantes ?

Que se passerait-il si ce qu'il racontait n'intéressait pas les Novaliens ? Allaient-ils l'emmener au bûcher, comme tous les autres ? Pour ce qu'il en savait, ce serait peut-être le cas. Il frissonna. Il avait peur de mourir.

C'était la première fois qu'il en prenait conscience. Il n'était qu'un enfant. L'idée de la

mort restait floue dans son esprit. Il savait ce que c'était, bien sûr. Les parents de ses parents avaient été les premiers à partir.

Mais il les avait très peu vus. Ils étaient venus, parfois, à des occasions précises. Chacun s'embrassait. On s'extasiait sur le fils qui grandissait bien. Lui se contentait d'un timide « merci ». Il ne les connaissait pas.

Un d'entre eux était mort avant sa naissance. Les suivants étaient partis l'un après l'autre, sur une brève échéance. Il ne s'était pas ému de la chose. Ses parents, eux, étaient de mauvaise humeur. Ils pleuraient ou s'énervaient pour un rien. Alors il se contentait de faire profil bas. Il ne demandait rien de la soirée, ne faisait aucune remarque, ne réclamait pas. Il allait se coucher tôt et s'efforçait de s'endormir vite. Cela durait encore un ou deux jours, puis les choses revenaient à la normale.



Il était petit. La mort, c'était loin. Oui, il savait ce que c'était. Il savait aussi que personne n'était immortel. Mais il y avait une différence entre savoir tout ça, le comprendre, et *l'intégrer*. Maintenant, il l'intégrait. Il pouvait mourir ici, d'un coup, consumé par les flammes.

Et personne n'en saurait jamais rien.

Il resta bloqué sur cette idée pendant un certain temps. Le feu du bûcher novalien brûlait devant ses yeux. Au même moment, il entendit le son des flammes, dehors. Un autre prisonnier venait d'être exécuté.

Sa respiration se fit plus difficile. La paille commença à lui faire mal au dos. Une douleur de plus. Alors il se releva. Il se retint de vomir. Même si le cachot était assez grand pour lui, il restait étroit. Il voulait éviter de le rendre encore plus invivable.

Le meilleur moyen de ne pas se répandre était de garder sa tête surélevée. Or, ici, il n'y avait pas de coussin. Donc il ne pouvait pas faire mieux que de redresser tout son corps. Il s'adossa à un mur et le métal le rafraîchit. Soulagé, il poussa un soupir.

Il n'avait plus faim. La sensation de malaise avait coupé son appétit. En revanche, il avait toujours aussi soif. N'y tenant plus, il s'approcha de la porte de la cellule et frappa trois coups. Puis il mit la main sur la clochette et la fit sonner.

Il entendit quelques mots prononcés à l'extérieur. Ce devait être le garde. Nodem ferma les yeux et se remit contre le mur, de l'autre côté.

S'il pouvait boire, ce serait déjà un bon début. Il patienta, espérant que le moine ne tarderait pas trop.

Il ne cessait de bouger dans le cachot. Il sentait des démangeaisons dans ses bras, grattait, puis la démangeaison passait ailleurs et il continuait à gratter. Il secouait ses cheveux, bougeait la tête de haut en bas. Ça ne changeait pas grand-chose, mais l'espace d'un instant, il allait mieux. Enfin, c'était ce qu'il se disait. Mais peut-être que le penser était suffisant.

La porte de la cellule s'ouvrit alors, et le visage du moine apparut. Nodem se rapprocha de lui. Il avait un verre d'eau dans les mains.

Nodem le prit et but. Il avala plusieurs gorgées, pendant de longues et heureuses secondes. Tout son corps se détendit. Quand il eut bu l'intégralité du verre, il souffla. Il ne s'était pas senti aussi bien depuis un moment.

Il sourit et regarda le moine avec gratitude.

— Merci, murmura-t-il.

Le moine hocha la tête en retour.

— Ce n'est rien.

Il y eut un moment de flottement.

Le moine prit alors un air grave. L'atmosphère changea du tout au tout. Ce visage signifiait qu'on allait aborder le sujet de conversation principal.

— Alors... Es-tu d'accord pour nous parler ?

Il paraissait inquiet. Nodem serra les lèvres. Il savourait encore la fraîcheur de l'eau.

Il se sentait beaucoup mieux. Il hocha la tête, et ajouta :

— Je vais le faire.

## Chapitre 20

Le plus difficile avait été de trouver la force de dire oui. Il dut cependant, ensuite, trouver celle de sortir les mots. Néanmoins, maintenant qu'il ne pouvait plus reculer, tout semblait plus facile. Comme il ne savait pas trop par où commencer, au début, il patina un peu. Mais le moine se montra conciliant, et lui laissa le temps qu'il fallut. Nodem commença son récit au moment où il venait de s'enfuir de chez lui.

Il détailla donc l'instant où il s'était retrouvé à errer dans le noir. Mais le moine ne chercha pas à savoir comment il était arrivé là. Nodem en fut heureux. Remettant la main sur le bon souvenir, il aborda la rencontre. La façon dont il s'était retrouvé face à trois soldats novaliens, qui cherchaient à l'emmener avec eux. Puis le cri qu'ils avaient poussé en apercevant la silhouette de Iovad, même si, à ce moment-là,

Nodem ne connaissait pas encore son identité. À tout moment, il s'attendait à ce que le moine l'interrompe. Mais ce dernier n'esquissait pas le moindre geste. Il se contentait de suivre le récit, les yeux grands ouverts, intéressé.

Nodem ne fit qu'un interlude de sa rencontre avec les enfants des rues. Ce passage par leur trou de souris lui paraissait déjà si loin... mais le plus important s'était produit après. Il remarqua un mouvement du visage du moine, quand il expliqua son sauvetage. Comme un léger tressaillement, presque imperceptible.

Le ton de Nodem se fit plus grave quand il arriva à la révélation de Iovad. Lorsqu'il avait compris que c'était un androïde. Avant de l'aborder, il ne put s'empêcher de baisser les yeux. Le mot « androïde » sortit de sa bouche comme un murmure. Il se souvenait de la crainte que ce mot semblait générer chez les Novaliens. Il avait un peu honte de le

prononcer. Pourtant, le moine ne fut pas ébranlé le moins du monde. Il se contenta d'un hochement de tête et invita Nodem à poursuivre. Ce dernier soupira, soulagé. Il continua donc et enchaîna sur les deux heures qu'il avait passées dans la maison de Lam. Au moment où il aborda le trafic d'hallucinogènes, le moine eut un sourire triste :

— Il n'est pas anormal de voir un androïde s'associer à un tel commerce. Tu aurais dû te douter de quelque chose.

Nodem baissa les yeux à nouveau, puis acquiesça. Il réalisait à quel point il avait été naïf. Mais à un tel moment, qui ne l'aurait pas été ? Il venait d'échapper de peu à sa capture. Et, il le savait maintenant, à la mort. Il était épuisé et n'aspirait qu'à une chose : dormir et rentrer chez lui. Non pas dans le sens de revenir dans sa maison, mais d'y revenir *avant* les

événements. Avant que les Novaliens ne viennent briser sa tranquillité.

Bien sûr, ça, il se garda bien de le dire. Alors qu'il allait reprendre le fil de son récit, le moine leva la main pour maintenir le silence. Nodem le regarda, perplexe. Et aussi un peu effrayé. Le moine mit son index sur sa bouche et sembla réfléchir. Cela dura quelques secondes. Il claqua alors dans ses mains. Nodem, surprit, sursauta. Le temps passé dans cette cellule avait perturbé ses sens.

— Il y a une partie de ton récit que je veux entendre encore une fois. Tu peux me la raconter à nouveau ?

Nodem s'efforça de cacher son inquiétude, et hocha la tête. Il se demandait de quel passage il allait devoir parler. À l'idée que cela puisse être le début, et la façon dont il s'était enfui de chez ses parents, il frémit. Non pas pour ce qu'il avait fait lui. Mais pour la façon dont son père



lui avait permis de fuir : en poignardant l'un des soldats venus les arrêter. À ce moment, tout juste Nodem avait-il été surpris par la brutalité du geste. C'étaient les mots de son père qui avaient retenu son attention : « Nodem, enfuis-toi ! Ne les laisse pas te prendre ! »

Mais il avait été pris. Plus que ça, ils l'avaient emprisonné. Pire, il collaborait désormais avec eux. Peu importait la raison, c'était mal. Il était passé dans le camp de l'ennemi.

Une idée, c'était une idée.

Un acte, c'était un fait.

— Concernant le marchand de stupéfiants dont tu m'as parlé, reprit alors le moine, à quoi ressemblait-il ?

Nodem fut étonné par la question. C'était sans doute celle qu'il avait le moins attendue. Mais ça ne changeait rien. Lam était un Firenéen. Un méchant, certes, mais un Firenéen.

Nodem avait passé toute la nuit entouré de méchants. Les enfants des rues avaient voulu l'extorquer. Il avait été sauvé par un androïde. Puis exploité par un trafiquant de drogue. Les Novaliens l'avaient capturé, et maintenant, ils lui demandaient des informations sur les deux méchants précédents.

La dernière bonne personne qu'il avait vue ou entendue était... sa mère. Avant qu'elle ne meure. Et l'autre était son père. Que lui avait dit son père ? « Ne les laisse pas te prendre ! »

Et donc ne parle pas.

Tant pis s'il couvrait une mauvaise personne. Il la couvrait face à d'autres mauvaises personnes. Il ne faisait plus confiance au moine. Peu importait à quel point ce dernier était chaleureux.

Alors Nodem se mura dans le silence. Il retourna au fond de sa cellule, ferma les yeux, et n'ouvrit plus la bouche. Il n'y eut aucun son

durant la minute qui suivit. Sans doute que le moine attendait toujours une réponse. Puis il y eut quelques mots en novalien, et la porte de la cellule se referma.

Cette fois-ci, Nodem accueillit l'obscurité avec soulagement. La présence du moine était devenue oppressante. On ne l'invitait pas à se livrer sur ce qu'il avait vécu. On lui demandait des informations sur une personne qu'on poursuivait.

Il s'était retrouvé au contact de nombre d'individus différents, cette nuit. Les Novaliens, les enfants des rues, les trafiquants. Et un androïde. Et tous lui avaient donné leur lot de peur, tout en l'aidant au moins un peu. Iovad l'avait sauvé à plusieurs reprises. Certains enfants lui avaient fait confiance. Le moine novalien l'avait nourri et abreuvé, et le trafiquant lui avait prêté un toit.

Mais alors, certains étaient-ils vraiment meilleurs que les autres ? Oui, sans doute. Au fond de lui, il le savait. Et personne n'était égal en ce monde. Ça, son précepteur le lui avait dit.

Nodem se laissa tomber sur la paille et soupira. Est-ce que tout ça avait encore la moindre importance ? Dès que les Novaliens comprendraient qu'ils n'avaient plus rien à tirer de lui, ils le tueraient.

Il sanglota pendant plusieurs minutes. Il tentait parfois d'oublier, d'imaginer qu'il était ailleurs. Mais toujours, il était rattrapé, rattrapé par une réalité qui lui criait au visage : *ta mère est morte. Devant tes yeux.* Il serra les paupières et agrippa quelques morceaux de paille dans ses mains. C'était comme s'il était bloqué au milieu d'un cauchemar.

Il souffla et rouvrit les yeux. Autour de lui, l'obscurité était toujours la même. Il calma sa

respiration et se leva. Bien que le plafond soit bas, il pouvait tenir debout sans le toucher.

Ses yeux étaient secs. Il sentait encore le poids des larmes sur ses joues. Elles étaient comme des blessures qui avaient cicatrisé. En plus, il avait de nouveau faim. Un morceau de pain, c'était un repas bien maigre.

Il avait peur de ce qu'on allait faire de lui. Il l'avait deviné, certes. Mais ça ne voulait pas dire qu'il acceptait la mort. Néanmoins, il ne pouvait rien faire à part attendre. Attendre et réfléchir.

Il se rallongea et fit la moue, en regardant le plafond. Évidemment, il n'y avait que du noir. De quelle couleur pouvait être ce plafond ? Et les barreaux de métal, ils étaient noirs, ou ils avaient rouillé ?

Nodem éclata de rire. C'était la faute de l'ennui s'il réfléchissait à ça. Attendre, il n'y avait rien de pire. Quand il était chez lui, seul, il

n'attendait pas. Avant que ses parents ne rentrent, il trouvait des moyens de passer le temps. En général, il le passait à observer la route, bien au chaud sur une chaise, sans se lasser. La veille, il avait dévoré les dépêches gouvernementales. Il s'était imaginé au milieu de l'Armée Royale, qui partait au combat la fleur au fusil. Il s'était fait avoir, comme beaucoup d'autres. Il se sentait bien idiot, désormais, en se rappelant de sa candeur. Elle était pourtant si récente ! Mais comment s'en vouloir ? Les dépêches ne mentaient qu'à moitié : la monarchie aussi espérait une victoire rapide. Personne n'avait imaginé que les Novaliens puissent pénétrer dans Foyben. Personne n'avait imaginé ce qu'ils y perpétraient maintenant.

Toujours était-il que Nodem n'avait pas l'habitude d'attendre. Cette nuit, pas un seul moment il n'avait attendu. Il avait couru en

permanence, échappant aux uns et suivant les autres. Et maintenant, il en était réduit à ça. Il n'y avait rien d'intéressant à faire dans l'obscurité, à part dormir. Mais dormir, il ne pouvait pas le faire. Il se demanda si le lever du soleil était pour bientôt. Il n'en était pas certain. Il n'avait vu aucun cadran. Même chez Lam, il n'y en avait pas.

En se basant sur tout ce qu'il avait fait, au moins six heures s'étaient écoulées. Six heures depuis qu'il s'était enfui de chez lui. Ça lui avait paru tellement plus long... Une éternité.

Une nuit durait douze heures. Il était donc plus près de la prochaine aube que du dernier crépuscule. Mais il n'était pas près de voir le jour pour autant. Il soupira et sanglota.

Encore des bruits dehors. Le moine était de retour. Nodem se calma. C'était la fin de l'attente. Enfin, pour le moment. Il déglutit lorsque la porte s'ouvrit de nouveau. Il se

demandait si on allait lui poser de nouvelles questions. Il était prêt à se transformer en mur. Il ne donnerait aucune réponse. Il ne donnerait plus satisfaction à son geôlier.

Il écarquilla les yeux une fois la porte ouverte. Il se serait attendu à tout, sauf à ça. Et pourtant...

— Est-ce la personne dont tu nous as parlé ?

Nodem regarda le moine avec terreur. Puis ses yeux revinrent sur le corps, couvert d'hématomes, de Lam.



## Chapitre 21

Lam était dans un sale état. Sa bouche était ensanglantée, et on lui avait brisé le nez. Ses cheveux étaient gras, en désordre, son corps couvert de sueur. Les Novaliens ne l'avaient pas amené à Nodem dès le début. Ils s'étaient d'abord chargés de le torturer. Et ils n'y étaient pas allés de main morte, car Lam était inconscient. Nodem sentit sa gorge se serrer en le regardant. C'était lui qui avait provoqué ça. Il ne portait pas Lam dans son cœur, mais personne ne méritait un tel sort.

Le moine avait l'air satisfait de l'effet qu'il avait provoqué. Il arborait sur son visage un sourire malsain. Il n'avait plus rien à voir avec avant. Nodem était effrayé par ce revirement d'attitude. De l'homme qui l'avait fait boire et manger, il ne restait plus rien. Depuis le début, ça n'avait été qu'un masque. Et le moine l'avait

retiré à la première occasion. Ça devait être agaçant de jouer les gentils.

Il regarda alors Nodem droit dans les yeux. Celui-ci sentit une vague de froid parcourir son corps. Ce regard semblait pénétrer à l'intérieur de son esprit. Il ne disait rien, mais ses yeux avaient parlé pour lui. Il le savait. Et il était trop tard pour y changer quoi que ce soit. Comme pour la torture de Lam.

Ce dernier avait l'air vidé de toutes ses forces. En revanche, il ne semblait pas avoir goûté au gaz. Peut-être que cela aurait empêché un interrogatoire normal. Maintenant que Nodem y pensait, on avait attendu la dissipation des effets pour l'interroger lui. Il aurait pu démasquer la supercherie avant de parler. Il se mordit la langue, comme pour punir son idiotie. À la douleur provoquée s'ajouta le goût du sang. C'était un rappel de ce qu'il avait fait endurer à d'autres. À cause de sa bêtise. La

bêtise d'un enfant gâté qui n'était jamais sorti de chez lui.

— Alors ? dit le moine.

Nodem releva la tête. Comment ça, alors ? Comme s'il avait lu dans ses pensées, le moine précisa :

— C'est bien cette personne là ? Tu peux nous le confirmer ?

Nodem serra les lèvres. Il ne comprenait pas pourquoi on lui posait la question. Il était pourtant certain que le moine avait compris. Mais dans ce cas... n'avait-il pas une occasion de sauver Lam de la mort ? Si Lam n'avait rien à voir avec les androïdes, ils le laisseraient partir. Donc si Nodem niait tout lien entre Lam et Iovad, Lam serait sauf.

Mais il avait déjà décrit cette partie de son voyage. Il avait même fait de Lam une description physique. Et il avait parlé de son foyer. D'ailleurs, il ne savait pas ce que Lam

avait pu dire sous la torture. Et s'ils venaient vers lui, c'était sans doute pour obtenir de sa part d'autres informations.

Ça ne changeait rien au fait que sa réponse pouvait sauver le trafiquant. Il pouvait faire croire aux Novaliens que Lam n'y était pour rien... non. Il pouvait leur faire croire que ce n'était pas lui. Il soutint le regard du moine, prit une inspiration, et secoua la tête. Non, ce n'était pas cette personne. Une fois certain qu'on l'avait compris, il se laissa retomber sur la paille. Sa respiration était difficile. Il eut encore une quinte de toux.

Le moine se tourna vers les deux soldats qui l'accompagnaient. Chacun soutenait l'un des deux bras de Lam. Jusqu'ici, ils n'avaient pas bougé. À leur droite, il y avait un autre Novalien, avec plus de galon sur les épaules. Un officier venu assister au déroulement des

événements. Le moine avait l'air d'attendre ses instructions.

L'officier parla alors d'une voix rauque. Nodem frissonna en l'écoutant. Quand il eut fini sa phrase, le moine acquiesça. Nodem s'attendait à ce qu'il dise quelque chose en awon, mais il resta muet. Il recula de quelques pas et les soldats mirent Lam à sa place, bien au centre de la porte. Puis ils se mirent à le frapper.

Nodem entendit de petits cris étouffés sortir de la bouche de Lam. Il n'avait même plus la force de hurler. Il s'était recroquevillé sur le sol, protégeant sa tête. Tout le reste de son corps encaissait. Nodem se mit à gémir. Il ne pouvait pas regarder ça. Pendant quelques secondes, il demeura sidéré par le spectacle. Puis il ferma les yeux et s'enfuit au fond de sa cellule. Il cacha sa tête dans ses bras, contre ses genoux, et se concentra sur les tremblements de son corps.

Mais à défaut de voir, il entendait tout. Et c'était presque pire. Car maintenant, les coups étaient inattendus. Il ne pouvait jamais prévoir quand il les entendrait. Et chacun d'eux lui faisait encore plus mal au cœur. Les Novaliens tabassaient Lam et déchiraient l'esprit de Nodem en morceaux.

L'officier prononça alors un mot et les coups s'arrêtèrent. Nodem rouvrit les yeux et risqua un regard. Il vit l'officier prendre Lam par le col et le soulever du sol. La tunique du trafiquant était déchirée. L'officier sembla poser une question à Lam, puis le moine traduisit :

— Où est-ce qu'il est, maintenant ?

Aucune réponse ne vint. Lam arrivait à peine à ouvrir les yeux et ses lèvres étaient boursoufflées. Nodem s'était remis à pleurer.

— Réponds, dit le moine.

L'officier cracha au visage de Lam et lui donna un coup de poing entre les côtes. Lam

toussa et vomit du sang. L'officier ne se démontra pas et rapprocha leurs visages, pour reposer sa question en novalien.

Lam esquissa alors un mouvement. Il mit quelques secondes pour parvenir à tourner la tête. Il regardait dans la direction de la cellule. De ses yeux entrouverts, il fixa Nodem, tout au fond.

— Petite... crevure...

L'officier le laissa tomber au sol et les coups se remirent à pleuvoir. Puis il claqua dans ses doigts. Alors le moine sortit un objet qu'il avait gardé dans son dos, accroché à sa ceinture de corde.

C'était une arme à feu.

Il la pointa sur la tête de Lam, et tira.

Il y eut une détonation, un éclair de lumière, et le corps du trafiquant s'effondra pour de bon.

Nodem était pétrifié. Et il entendait les deux derniers mots de Lam résonner dans son esprit.

Lam était un criminel. Tout ce que Nodem savait sur les gens comme lui, c'était que leur commerce était malsain. Et aussi, qu'ils ne dénonçaient jamais leurs collègues.

C'était pour ça que même dans ses derniers instants, Lam n'avait rien dit. Il aurait pourtant pu répondre qu'il ne savait pas où se trouvait Iovad. C'était vrai, d'ailleurs. Mais non. Par fierté, il avait gardé le silence. Et ce faisant, il avait protégé quelqu'un.

Son code d'honneur avait été sa perte, mais peut-être au moins qu'il était en paix.

Nodem, lui, ne le serait pas. Comme il avait parlé, il avait provoqué la torture et la mort d'un homme. Cette fois-ci, il n'arrivait pas à fermer les yeux. Son âme était condamnée à regarder le fantôme de Lam. Il était mort à genoux, et l'avant de son corps s'était ramassé. Il était dans une position ridicule. Et il baignait dans son sang.



Nodem éclata alors d'un rire nerveux. Sans qu'il ne comprenne pourquoi, il ne pouvait pas s'arrêter. Il rit à s'en tenir les côtes, frappa du poing contre la paille et se mordit l'autre main pour se calmer. C'était fini. Il avait craqué. Il devenait fou.

Il sentit alors des bras le soulever et le faire sortir de la cellule. Enfin, il retrouvait l'air libre. Il leva les yeux vers le ciel. De la fumée s'élevait partout autour de lui. La lumière des torches était omniprésente. C'était une lumière jaune, qui oscillait vers le vert. Il était impossible de distinguer les étoiles.

Les deux soldats posèrent Nodem à même le sol froid. Il était à quelques centimètres du cadavre de Lam. Son rire était en train de se calmer. Il n'avait plus la force de le produire. Sa respiration était fluctuante. Il ne sentait pas l'effet du gaz autour de lui, mais tout était

imprégné de son odeur nauséabonde. Une odeur mêlée d'œuf pourri et de sel.

Le moine le regarda, sans chercher à se baisser. Au contraire, même, il avait fait mettre Nodem à genoux. Son intention était de le dominer. L'officier était derrière. C'était lui qui donnait les ordres. Mais le moine avait eu un contact privilégié avec l'enfant. C'était donc lui qui allait mener la charge.

— Où se trouve l'androïde ?

Nodem ne répondit pas. Il n'avait pas le droit de répondre. Il ne l'avait plus.

Alors les soldats se mirent à le frapper, lui aussi. Il le frappèrent dans le dos, dans les bras, dans les jambes. Le moine répéta sa question.

— Où se trouve l'androïde ?

Mais Nodem restait muet comme une tombe. Les soldats le frappèrent au visage. Il prit un coup de pied dans la bouche et sentit une de ses dents se briser. Puis un autre coup vint le

frapper au nez. Son front cogna le pavé et la douleur augmenta.

Il avait cru, lorsqu'il avait vu Lam, que la souffrance mentale était la pire de toutes. Pour chaque coup que Lam avait reçu, il s'était senti frappé en pleine poitrine.

Mais maintenant, il n'en était plus aussi sûr. La douleur physique était bien plus effrayante. Elle était gratuite, directe. On cherchait à y échapper, on la voyait venir, on l'imaginait. En ce sens, elle avait aussi une portée mentale. Mais à la douleur mentale succédait aussitôt une souffrance concrète, plus dévastatrice.

Quand les soldats cessèrent de donner des coups, Nodem fut soulagé. Mais la douleur était toujours là. Il était couvert de bleus, d'entailles et de plaies, dans ses jambes, dans ses bras, dans son dos et à son front. Et les Novaliens n'avaient pas l'air de s'y intéresser. Même le moine détournait le regard. C'était comme s'il

ne voulait pas assister à cette débauche de barbarie. Un comble, dans la mesure où c'était lui qui l'avait provoquée. Même s'il agissait au nom de l'officier novalien, il *agissait* malgré tout.

Les questions revinrent, puis les coups recommencèrent. Ils étaient plus forts, plus brutaux. Les soldats cherchaient de nouveaux endroits qu'ils n'avaient pas encore attaqués. Ils s'appliquaient à les détruire à leur tour. Nodem cracha du sang sur les bottes du moine. Ce dernier recula avec un dégoût non dissimulé. Avec le peu de forces qui lui restaient, Nodem leva la tête et lui lança un regard noir. Jamais il n'avait ressenti autant de haine pour une personne.

À l'issue de la troisième session de coups, l'officier ordonna à ses soldats de s'interrompre pour de bon. Il donna quelques directives au moine puis repartit comme il était venu. Nodem

ne comprit pas ce qu’il se passait. Puis le moine s’accroupit à son chevet et murmura à son oreille :

— Par ton silence, tu as montré ton allégeance au parti des androïdes. Nous allons donc devoir purifier ton âme.

Il se releva alors et dit quelque chose aux soldats. Ces derniers soulevèrent Nodem sans égard pour sa douleur. Le moine eut un sourire triste.

— Qu’on te conduise sur le bûcher, dit-il, avant de partir à son tour.

## Chapitre 22

Nodem cherchait, sans succès, à se dégager de l'étreinte des soldats. Il battait des pieds, secouait les bras, criait. Mais les Novaliens n'en avaient cure et continuaient d'avancer. Nodem n'était qu'un enfant. Et il était bien trop faible pour opposer une résistance.

Les soldats arrivèrent devant l'une des machines qui entouraient la cohorte de prisonniers. Ils n'avaient retiré leurs masques à gaz que pour passer Nodem et Lam à tabac. Maintenant, ils les portaient sur leurs visages, comme tous les autres militaires de la zone.

Nodem se sentait de plus en plus faible. Il commençait à avoir du mal à réfléchir et à respirer. Il toussa à plusieurs reprises. L'odeur nauséabonde du gaz se rapprochait.

Les soldats s'arrêtèrent devant la machine. L'un d'eux lâcha le bras de Nodem et marcha

jusqu'à elle. Il adressa un signe de tête au garde. Ce dernier portait lui aussi un masque à gaz. Il acquiesça et tourna une manivelle en fer. La machine était haute de deux mètres, et large de quatre. Extérieurement, c'était un assemblage hideux de plaques de métal, surmonté d'un large tuyau en cuivre.

Dès qu'elle fut actionnée, le gaz blanchâtre sortit du tuyau. Nodem fut poussé en avant et rejoignit la foule des habitants de Foyben. Tous avaient un visage inexpressif. Ils étaient effrayants. Mais lui aussi devait ressembler à ça, désormais. Sur son chemin, il croisa quatre prisonniers qui allaient en sens inverse. Ils étaient escortés par un soldat novalien. Nodem se demanda où ils allaient. Mais déjà d'autres choses venaient retenir son attention.

Il avait mal partout. Le gaz ne diminuait pas la douleur. En revanche, il empêchait son corps de lui obéir. Il se contentait de rester debout, sans

bouger. Et il souffrait ainsi en silence. Il dut montrer un effort surhumain pour tourner ses yeux vers les soldats. Mais eux ne le regardaient plus. Ils l'avaient sans doute déjà oublié. Il n'était qu'un maillon de la chaîne. Et il avait eu la malchance de ne pas être tout en haut.

Il observa les gens autour de lui. Tous des gens de l'ordinaire. Ils étaient vêtus de costumes noirs, de tuniques blanches, de pulls d'intérieur, de robes de chambre, de chemises de nuit. C'était peut-être ça, le plus frappant : il n'y avait pas un seul soldat.

Nodem n'aurait pourtant pas eu de difficulté à les reconnaître. Leurs casques métalliques circulaires, leurs uniformes de cuir noir, les armes à feu pendant à leurs ceintures. Rien de tout ça n'était visible ici. Sans doute, d'une part, parce que peu de soldats firenéens avaient été capturés. Sans doute aussi parce que les



malchanceux n'avaient pas droit au même traitement.

Nodem pouvait témoigner de ce qui devait leur arriver. Il avait observé un peu autour de lui, avant d'entrer et une fois sorti de sa cellule mobile. C'était un détail auquel il n'avait, d'abord, pas prêté attention. Mais il y avait d'autres cellules. Beaucoup d'autres.

Certaines avaient leurs portes ouvertes. Et d'autres, fermées. Fermées mais aussi gardées. Le moine n'avait pas dû rendre visite qu'à lui. Même s'il doutait que beaucoup de prisonniers soient des enfants de huit ans.

La procession se mit alors à avancer. Ce fut presque imperceptible, mais, par effet domino, tout le monde fit un pas en avant. C'était tout ce que leur permettait l'influence du gaz. Marcher, un pas après l'autre.

Nodem se demandait combien de personnes étaient passées par les flammes, et combien de

temps tout cela prendrait. Ils étaient plusieurs milliers, ici. Avec un seul bûcher, et une seule prêtresse. Pourtant, Nodem sentait bien qu'il y avait moins de monde. Il avait passé beaucoup de temps dans sa cellule. Il n'avait alors eu que le son des flammes pour attester des morts.

Peut-être y avait-il d'autres bûchers ? Pourtant, sur la place à la fontaine, il n'en avait vu qu'un. Et tout le monde semblait converger vers là. Pas ailleurs.

Il se rappela alors des quatre prisonniers qu'il avait vus sortir du cortège. Ils étaient escortés, dans l'autre sens, par un soldat. Mais vers où ? Comme il était au bord de la foule, il aurait peut-être le moyen de le savoir. Il avait mal et son esprit tournait au ralenti. Mais il tournait malgré tout. Un peu mieux que la dernière fois. Son corps était ligoté, mais à son esprit, on n'avait mis que quelques attaches.

Des prisonniers quittaient la procession, à intervalles réguliers. Ils allaient par groupes de deux, de trois ou de quatre. Et les Novaliens pratiquaient des allées et venues régulières entre la foule... et les machines à gaz.

Nodem ne ressentit rien. Mais s'il avait pu, son sang se serait glacé. Il croyait comprendre. Mais s'il ne se trompait pas... c'était encore plus horrible que tout le reste. Et pourtant, les horreurs avaient été nombreuses, très nombreuses.

Il s'efforça de suivre du regard l'un des groupes de prisonniers qui s'éloignait. Trois personnes. Un homme en chemise de travail et en pantalon taché de plâtre, sans doute un ouvrier. Une femme aux cheveux ramenés en chignon, mais dont des mèches s'échappaient ici et là. Et enfin, un garçon vêtu de haillons et aux cheveux en bataille.

Un enfant des rues.

Nodem ne l'avait pas vu dans le trou de souris, alors il venait sans doute d'ailleurs. Mais en le regardant, il revoyait tous ceux qu'il avait croisés. Kam et Onand en tête. Ils devaient être dans la foule, eux aussi.

Le groupe, poussé par les soldats, marcha jusqu'à l'une des machines à gaz. Là, ils s'arrêtèrent. Le soldat alla tirer une poignée, sur le côté. Il ouvrit une porte. Le groupe était prêt à y entrer.

Avant cela se montra un genre de moine, semblable à celui qui avait questionné Nodem. Ces gens-là devaient être nombreux. Le moine fit une courte prière, puis il fit rentrer les prisonniers, l'un après l'autre. L'enfant des rues fut le dernier à disparaître dans la machine. Le moine referma la porte et leva le pouce en direction d'un des soldats. Ce dernier actionna la manivelle en fer.

Il y eut quelques bruits de coups contre le métal. Un son léger, aigu, provenant de l'intérieur. Et la fumée sortait de la machine.

Nodem ne put pas voir la suite car le cortège continuait d'avancer. Mais il réalisait maintenant que les morts par le feu n'étaient pas les pires. Pour ces victimes-là, au moins, l'agonie ne durait pas longtemps.

Les Novaliens se targuaient de purifier les hommes en les mettant sur leurs bûchers. Mais les bûchers n'étaient que la partie émergée de l'iceberg. Pour détruire une population nombreuse, ils employaient des méthodes plus *industrielles*.

Être horrifié par la situation sans pouvoir réagir, ce n'était là qu'une torture de plus. Après tout ce que Nodem avait déjà subi, elle ne venait que s'ajouter à la liste. Il était de plus en plus las. Cette nuit était un cauchemar qui n'en finissait pas.

Elle avait tout du cauchemar. Il se retrouvait perdu, sans ses parents, à errer dans une ville gigantesque et vide. Il rencontrait des inconnus, les suivait dans de nouveaux lieux, redécouvrait le monde. Mais partout où il allait, les Novaliens le poursuivaient. Partout où il allait, ils cherchaient à le capturer. Et une fois qu'ils l'avaient entre leurs mains, ils lui faisaient subir tous les pires sévices.

Oui, ç'aurait pu être un cauchemar.

Mais il s'était déjà réveillé, et il savait que ça n'en était pas un. C'était juste le monde réel, dont la cruauté venait le frapper au visage, bien plus tôt et bien plus fort que prévu. À tel point que l'enfant en lui avait disparu. Il l'avait détruit lui-même pour pouvoir survivre à tout ça. Les Novaliens l'avaient eu aucune considération pour cet enfant.

En fait, il avait été le seul enfant à parcourir cette nuit. Il n'y en avait eu aucun autre.

Les enfants des rues n'avaient d'enfants que le nom. Ils avaient déjà grandi. Ils y avaient été obligés. La rue était un monde impitoyable. Ils avaient dû mûrir pour y survivre. Ils n'avaient pas tout découvert de l'âge adulte, mais pensaient déjà comme tels.

Iovad, lui, n'était pas un être humain. C'était un androïde, conçu pour des raisonnements logiques et matures. L'enfant n'était qu'une apparence. Il se comportait comme un serviteur dévoué, et c'était uniquement parce qu'on l'avait piraté dans ce but. Il l'avait dit lui-même.

Quoi qu'il fasse, aussi loin qu'il remonte, Nodem avait été le seul enfant. Avait été, parce que cet enfant était mort. Cela s'était produit quand il avait vu sa mère consumée par les flammes. À ce moment, la prêtresse avait aussi jeté son âme à lui dans le feu. Il ne savait pas comment elle avait fait. Mais à bien y réfléchir,

c'était peut-être sa mère qui l'avait prise. Elle lui avait jeté un regard, et lui avait volé son innocence.

Quand elle n'était plus que cendres, il n'était plus un enfant. Il était passé dans un stade hybride pour lequel on n'avait aucun mot. Un stade où l'on était obligé de réfléchir comme un adulte, tout en conservant son corps d'enfant. Un stade bâtard et malsain. En une nuit, Nodem le savait, il avait rejoint cette caste. Et il ne la quitterait jamais. C'était impossible. Il avait fait un pacte avec son futur. En échange de son âme d'enfant, il avait gagné de quoi survivre. Mais il était désormais marqué au fer rouge.

Le cortège progressant, il aperçut le bûcher. Une nouvelle personne s'y trouvait. Une vieille femme, vêtue d'une robe noire. C'était tout ce que Nodem pouvait voir d'ici. Elle était rabougrie, penchée vers l'avant. Quelques



secondes plus tard, il vit autre chose. La dame pleurait.

Il se demanda comment elle y arrivait. Pourtant le gaz faisait encore effet sur elle. La prêtresse, en face, faisait semblant de ne rien voir. Mais elle n'arrivait pas à cacher son malaise. Elle était perturbée. Pourtant, elle continuait de psalmodier. Rien ne devait contrarier son rituel. Pas même une anomalie dans le système.

Nodem vit qu'une personne, juste devant lui, s'était mise à pleurer également : un homme à la peau mate et aux courts cheveux bruns. Ses petites lèvres tremblaient, et il pleurait à chaudes larmes. Nodem essaya alors... et il y parvint.

Quelques larmes coulèrent d'abord. Puis ce fut un torrent.

Il n'était pas le seul. Autour de lui, les prisonniers pleuraient. Tous semblaient avoir

réalisé qu'ils en étaient capables. La veille dame sur le bûcher avait débloqué le mécanisme.

Les larmes étaient leur acte de résistance. Dans leur état, c'était tout ce qu'ils pouvaient faire : avancer en pleurant.

Les Novaliens ne s'émouvaient pas de la chose. Ils avaient sans doute déjà vu ça. Ce n'était pas leur première exécution de masse. Les tests avaient eu lieu longtemps auparavant, de l'autre côté de la frontière.

La vieille dame monta dans la coupole renversée, puis le feu se déchaîna, et elle disparut dans un cri. La prêtresse poussa un soupir puis regarda la foule.

Elle fit alors une chose à laquelle personne ne s'était attendu.

Elle reposa la pierre d'ambre vert dans l'interstice de la coupole, et, quand cette

dernière commença à chauffer, elle sauta dedans.

Les flammes se déchaînèrent et la prêtresse se consuma. Elle poussa le même hurlement que les autres au moment de partir. Juste derrière, deux soldats novaliens montèrent quatre à quatre les marches de l'escalier. Ils retirèrent la pierre d'ambre et la posèrent sur le sol. Puis ils redescendirent.

Nodem aurait été bouche bée s'il avait pu ouvrir la bouche.

Elle avait tué des milliers de personnes. Certes, ce n'était pas elle qui les avait amenées sur l'échafaud. Et elle s'était assurée de leur rendre leur libre-arbitre à quelques secondes de la fin. Mais c'était elle qui avait actionné le mécanisme. Et c'était quand elle les avait vus pleurer qu'elle avait cédé sous la pression. Peut-être que pour elle, c'était la première fois.

Et elle ne l'avait pas supporté. Quel humain le pouvait vraiment ?

Sa mort ne sembla pas susciter d'émoi particulier. Les soldats novaliens réagissaient comme si tout cela faisait partie du processus. Une minute passa, puis un nouveau prêtre monta sur la plateforme. C'était un homme, maintenant, vêtu à l'identique. La soutane blanche et l'escarcelle.

La cérémonie reprit son cours. Une nouvelle personne fut appelée à monter. Alors qu'elle gravissait les marches, Nodem la reconnut. Une fois en haut, elle se retourna et regarda la foule de son visage mort.

C'était son père, là, sur le bûcher.

## Chapitre 23

Nodem pleurait comme jamais il n'avait pleuré. Ses larmes retombaient en cascade sur ses jambes et sur ses chaussures. Il avait l'impression qu'il pleuvait. Son père était tout ce qui restait de sa famille. Il aurait pu se sauver lui aussi, mais il avait préféré se sacrifier pour son fils. Et ce même fils avait tout réduit à néant en se faisant capturer à son tour. Nodem se sentait coupable. Comme si c'était de sa faute si son père était là, maintenant.

C'était le fait de le voir qui provoquait cette impression. C'était le fait d'être aux premières loges, en permanence, pour assister à la mort de ses parents. Et de ne rien pouvoir changer au sort qui les attendait. Il était faible. Il le savait. Il aurait pu s'enfuir depuis longtemps. Il avait même eu les moyens de le faire. Il aurait suffi qu'il suive Iovad. Enfin... ça, il n'en était pas

sûr. Car Iovad l'avait laissé à son sort, juste avant qu'il ne se fasse capturer. Rien ne disait qu'il ne l'aurait pas laissé tomber en cours de route. C'était un androïde défectueux.

Nodem regarda son père qui attendait sur la plateforme. Le prêtre était occupé à ajuster de petites lunettes. Il n'allait pas tarder à entonner sa prière. Son père ne réagissait pas. Il était amorphe, comme tous les prisonniers. Nodem aurait pourtant espéré le contraire de tout son cœur. Il priait en silence pour que son père saute de la plateforme et s'enfuie. Il serait sans doute abattu dans le dos s'il faisait ça. Mais au moins il aurait essayé. C'était sans doute mieux que de se laisser faire.

Nodem était sûr qu'il y avait une chance. Avant qu'elles n'entrent dans la coupole renversée, les victimes étaient libérées du gaz. Le prêtre, quand il aurait fini sa prière, lancerait à son père cette étrange poudre. Et son père

aurait le choix de s'enfuir, à ce moment. Il fallait qu'il ait le courage de le faire. Nodem savait que son père l'avait. Même si personne d'autre ne l'avait eu. Même pas sa mère. Mais son père se devait d'être l'exception à la règle. Il se le devait pour la vie de son fils.

Le prêtre commença sa prière. Il leva les bras, plus haut encore que la prêtresse avant lui. Et il déclama ses paroles, tout en marchant autour de la victime. Il jetait des regards tantôt à cette dernière, tantôt à la foule. La prêtresse s'était concentrée sur les futurs défunts, lors de son propre spectacle. Lui s'adressait à tout le monde, sans exception.

La prière dura une minute. Puis il sortit une poignée de poudre de son escarcelle et la lança sur le père de Nodem. Celui-ci ferma les yeux, tituba, puis les rouvrit. Il prit une grande inspiration et regarda la foule autour de lui.

Alors le prêtre lui lança un regard appuyé et lui indiqua le chemin de la coupole.

Il n'y eut aucun miracle. Le père de Nodem monta dedans et s'immobilisa en son centre. Le prêtre plaça la pierre d'ambre vert dans l'interstice. La coupole s'activant, la chaleur monta. Puis la victime disparut dans les flammes du bûcher.

Nodem, une fois de plus, n'était que le spectateur impuissant du sacrifice.

C'était fait.

Ses deux parents étaient morts.

Morts devant ses yeux, tués par les envahisseurs.

Il ne restait plus que lui, et la famille serait réunie.

Quelle pensée macabre...

Il voulait survivre. Malgré tout, il voulait survivre.



Mais il ne pouvait rien faire. Son corps ne faisait rien d'autre que pleurer et avancer.

Le prêtre appela la personne suivante. Un homme monta sur l'estrade. Le prêtre entonna la prière. Il jeta la poignée de poudre. L'homme monta dans la coupole renversée. Le prêtre alluma le mécanisme. Le bûcher brûla la victime. Cette dernière hurla.

Le père de Nodem était déjà oublié. Ça n'en était qu'un parmi tant d'autres. Ils étaient tous voués à mourir, de toute façon. Les Novaliens le lui avaient dit.

Qu'y avait-il de plus qu'il puisse espérer, maintenant ?

Dix minutes plus tard, il se trouvait devant l'estrade. Aucun soldat n'était venu le chercher pour l'emmener dans les machines à gaz. Il allait donc avoir droit, lui aussi, à la meilleure mort. La purification de son corps par le feu, comme les Novaliens le disaient. Pour avoir

pactisé avec les androïdes. C'était sa punition. Celle de son corps avant celle de son esprit. Tout ça n'avait pas beaucoup de sens. Le résultat était le même : il serait mort à la fin. Autant que ça aille vite.

Mais il avait entendu tous ces gens hurler. Il savait bien que ça ferait mal. Il se disait qu'il devait être prêt. Ça n'avait rien de facile d'accepter la mort.

Sa mère le lui avait dit, une fois.

« Moi et ton père, nous n'avons plus peur de mourir. Enfin, l'action de mourir, si, peut-être. Que ça fasse mal, peut-être. Mais pas de l'état de la mort. Nous, on a accompli nos objectifs. On a eu un travail, et on t'a eu, toi. Dès que tu voleras de tes propres ailes, ce qui arrivera, on sera heureux. Alors on n'a déjà plus peur de mourir. »

Lui avait encore peur. Il n'était qu'un enfant. Un gamin qui n'avait rien fait, rien connu.

Alors bien sûr qu'il avait peur. Il n'avait pas encore eu le temps de vivre. Il avait passé les deux dernières années enfermé chez lui.

Mais maintenant, c'était à lui de monter sur l'estrade. Il voyait le prêtre qui le regardait. Les soldats novaliens le poussèrent en avant. Il gravit les marches de l'escalier. Il entendit le bois grincer sous ses pieds. Il arriva en haut de la plateforme. Le prêtre le fixa pendant quelques instants. Puis il recommença sa prière.

Il bougeait les bras, les mains. Il criait. À quelques centimètres de lui, c'était insupportable. Nodem avait mal aux oreilles, mais il ne pouvait pas bouger. Il voulait fermer les yeux, mais ses paupières refusaient le mouvement.

Quand enfin le prêtre eut fini de psalmodier, Nodem fut soulagé. Puis l'homme lui jeta sa poignée de poudre à la figure.

Nodem ferma les yeux, et respira à grosses goulées. Il fut pris d'une quinte de toux. Puis il regarda le prêtre.

Et il comprit alors ce qu'il s'était passé avec tous les autres. La raison pour laquelle tous s'étaient dirigés vers le bûcher, la raison pour laquelle tous s'étaient laissés faire.

Il n'avait plus aucune volonté. On n'avait pas retiré que les effets du gaz. Quelque chose s'était endormi.

Nodem ne voulait plus vivre. Ses réflexions précédentes... envolées. À cet instant, il ne souhaitait qu'une chose : monter à son tour sur ce bûcher de malheur.

Le prêtre le regarda avec insistance, puis désigna la coupole renversée. Nodem regarda la foule. Il pleurait toujours. Les autres pleuraient aussi. Mais ils ne savaient pas encore ce qui les attendait. Même s'ils priaient pour survivre, ils n'en auraient plus le cœur dès que l'effet du gaz

aurait disparu. Nodem mit la main dans sa poche et serra son foulard. Il le sortit, le fixa quelques instants, puis le jeta. Il ne le verrait plus jamais.

Il se tourna vers la coupole renversée et se dirigea vers elle.

Oui.

C'était pour le mieux.

Il s'immobilisa au centre. Le métal était très froid. C'était étonnant. Mais ça n'allait pas durer.

Il était tétanisé. Il était au milieu de l'engin de mort, maintenant. Le prêtre allait l'activer. Il ne serait plus là dans moins d'une minute.

Il ne voulait pas mourir.

Il avait peur de la mort.

Il avait peur.

Il ne pouvait pas partir comme ça.

Mais il le fallait.

C'était pour le mieux.

Et il ne pouvait plus y échapper.

C'était un fait.

Le prêtre s'approcha de la coupole renversée. Il regarda Nodem un instant. Puis il plaça la pierre dans l'interstice. Nodem vit la coupole s'illuminer. Elle allait s'enflammer d'un instant à l'autre. Il vit alors une silhouette non loin. Quelque chose de petit qui s'approchait du bûcher. Les Novaliens ne semblaient pas l'avoir vu.

Il y avait autre chose. Des lumières venaient de s'allumer. Elles ne venaient pas des Novaliens, mais elles se rapprochaient de la place de la fontaine.

De toute façon, c'était trop tard.

Tout était rouge autour de lui. Tout était chaud. Il suffoquait. Les premières étincelles apparurent. Les flammes étaient presque là.

Le déluge de feu s'abattit. Il poussa un hurlement.

Une douleur dans sa hanche. L'impression de quitter le sol.

Il n'avait pas imaginé ça de cette façon.

Avant qu'il n'ait compris ce qui lui arrivait, tout devint sombre.

Il reprit conscience au bout de quelques secondes. Ses yeux regardaient le ciel noir de jais. Il ne voyait toujours aucune étoile. Il se redressa et constata qu'il était toujours sur la plateforme. Juste en face de lui se tenait la coupole renversée. Elle était dévorée par les

flammes. Nodem plissa les yeux, luttant contre son éblouissement. Il posa une main sur son front pour mieux voir. Il y avait quelque chose à l'intérieur de la coupole.

Il ne comprenait pas comment ceci était possible. Il aurait dû être là, à l'intérieur. Il aurait déjà dû être mort. Mais peut-être que c'était lui. Peut-être que la douleur était trop forte, et avait créé un délire ? Et il se voyait à travers les flammes pour apaiser sa souffrance ? Non, ça ne tenait pas la route. Il regarda autour de lui. La sérénité, sur la place, s'était transformée en chaos. Des coups de feu résonnaient partout. Les machines à gaz étaient détruites. Aux cris des Novaliens se mêlaient les voix de... robots.

Les robots-soldats de l'Armée Royale. C'étaient eux ! Nodem ne parvenait pas à y croire. Les Firenéens avaient réussi une percée. Les Novaliens se repliaient. D'ailleurs, le prêtre



sur le bûcher avait disparu. En fait, Nodem le vit écrasé, en bas de la plateforme. Un projectile avait dû le toucher.

Et Nodem était là, au milieu de ce carnage, à ne pas comprendre, et à se demander comment il avait survécu.

Alors ce qui était dans les flammes en sortit soudain. Ce n'était pas lui.

C'était Iovad.

Il était endommagé mais Nodem le reconnut. Son visage avait brûlé. Il marchait à grand peine. Mais c'était bien lui. Et il était vivant.

Il tituba jusqu'à Nodem et s'écroula à ses pieds. Le jeune garçon le prit par les épaules, et le posa sur ses genoux.

— Iovad... Qu'est-ce que tu fais... ?

L'androïde le regarda et eut un léger sourire.

— Je suis allé avertir... l'Armée Royale... Les Novaliens... dans leur configuration, ils étaient... sous-protégés.

Nodem comprenait mieux à présent. Iovad ne l'avait pas trahi. Quand ils avaient été séparés, lui s'était dirigé vers l'Armée Royale. Cette dernière avait dû établir un camp quelque part au sud de la ville. Iovad avait trouvé une personne importante et apporté son témoignage. Alors les Firenéens avaient décidé de mener une contre-attaque. Et cette dernière semblait se couronner de succès.

Nodem réalisa alors qu'il y avait autre chose. Parmi les robots et les humains, il y avait aussi des individus de petite taille, vêtus de blanc et de pistolets à ambre.

Des androïdes.

Des androïdes de la République.

Les Républicains étaient venus à l'aide du royaume. C'était sans doute un fait inédit dans l'histoire. Et s'ils étaient là, ils devaient avoir préparé leur coup. Ils devaient attendre une telle occasion depuis longtemps. Après tout, ils

avaient été les premiers à subir la puissance de feu des Novaliens, au début de l'invasion.

Sur tous les fronts, les envahisseurs étaient repoussés. Ils semblaient se concentrer sur la protection de leur convoi de ravitaillement. Leurs soldats s'étaient remobilisés très vite et défendaient chaque carré de terrain bec et ongles. Mais Firenéens et Républicains avaient l'avantage tactique. La bataille était gagnée – pour le moment.

Nodem regarda Iovad, la bouche entrouverte. L'androïde était en train de se désagréger sous ses yeux. Ses jambes, ses bras, son torse, ils se disloquaient en débris de métal. Sa tête était encore à peu près intacte, mais elle n'allait pas tarder à suivre le mouvement.

Iovad l'avait sauvé. Il s'était jeté dans le feu pour lui épargner une mort horrible. Il avait sacrifié sa vie pour celle d'un « maître » de

circonstance. Non. Ce n'était pas ça. Il y avait autre chose.

— Iovad, pourquoi est-ce que tu as fait ça ?

Iovad lui adressa alors ce regard que Nodem lui connaissait. Ce regard qui semblait vouloir dire : « enfin, c'est évident ».

— J'ai éprouvé de l'empathie.

Puis sa tête se disloqua à son tour. Elle s'effondra sur elle-même, se transforma en poussière. Seule une pierre d'ambre subsistait, au niveau du cœur. C'était celle qui faisait tourner tout le mécanisme.

Des restes de câbles, de puces, d'éléments électroniques traînaient. Mais l'ensemble était calciné. Iovad avait brûlé de l'intérieur. Les androïdes pouvaient ressentir de la souffrance. Celle-ci avait dû être énorme.

Nodem n'avait rien à prendre dans ses bras. Le corps de son ami avait disparu. Alors il se

saisit de la pierre d’ambre et la serra contre lui, en pleurant.

La bataille, autour de lui, était en train de cesser.

## Épilogue

Quand le jour se leva, les trois armées étaient parties. Avant de s'en aller, les Firenéens avaient incendié la ville, et détruit les réserves de nourriture. Les Novaliens étaient revenus pour ne rien trouver. Alors ils avaient levé le camp, à leur tour. Ils n'avaient laissé sur place qu'une simple garnison. Cette dernière était trop petite pour repérer un enfant dans les décombres.

Tout ce que la nuit avait jeté dans les airs était retombé au sol. Le gaz, la fumée, les victimes, tout n'était plus que cendres, maintenant. Un tapis blanc ornait les rues et les toits des maisons. Un tapis macabre, qui contenait les milliers de morts que cette nuit avait faits.

Nodem était toujours là. Il n'avait pas bougé d'un pouce. Tout du long, il était resté aux côtés de Iovad. Ou plutôt de ce qui subsistait de lui. Il

était descendu du bûcher, et s'était adossé contre le mur de la plateforme. Là, il s'était abandonné à la contemplation de la pierre d'ambre infernal que Iovad avait laissée.

Quand Nodem se releva et regarda autour de lui, il vit des soldats novaliens passer non loin. Surpris, il se baissa aussitôt et se rassit dans les décombres.

Malgré l'incendie, la plateforme et le bûcher étaient restés intacts. Les Novaliens semblaient l'avoir défendu avec acharnement. C'était l'un des symboles de leur avancée. Pourtant, ils l'avaient laissé là. Ils devaient en avoir d'autres, ou alors ils en construiraient d'autres, sur leur chemin.

Le bûcher était là comme la preuve de ce qui s'était produit en ces lieux. Il était la preuve de cette marque qui ne partirait jamais. Les habitants de Foyben reviendraient après la guerre. Du moins si les Novaliens la perdaient.

Mais la rage destructrice de ces derniers était trop grande. Les autres pays savaient ce qui se produisait maintenant. Ils en avaient la preuve. Un tel charnier devrait être suffisant pour qu'ils s'unissent. Si même la République était sortie de son isolement, alors le continent survivrait.

Et quand les Novaliens auraient été repoussés, les foybenois retourneraient ici. Ils trouveraient d'abord des cendres, mais la vie finirait par reprendre son cours. Sans doute que dans un premier temps, on ne toucherait pas au bûcher. Il deviendrait leur mémoire à tous. Jamais ils n'oublieraient ce qu'on leur avait fait. De la même manière que la première invasion avait marqué ses victimes.

Nodem avait passé toute la fin de la nuit là. Il devait être 6 heures quand la bataille avait eu lieu. Les étoiles avaient disparu. Il se demandait s'il les reverrait un jour. Il n'avait pas bougé et



avait trouvé le sommeil. Ça n'était pas un sommeil très réparateur, mais au moins il avait duré un peu. Nodem s'était réveillé vers 11 heures. Il faisait froid, et il s'était enrhumé. Il faisait jour au-dessus de lui. Comme par terre tout était blanc, il avait d'abord cru à de la neige, avant de comprendre que c'était de la suie.

Il n'avait pas retrouvé son foulard. Il l'avait jeté au milieu de la foule. Et il n'avait pas non plus la force de se lever pour chercher. Certes, c'était son objet le plus précieux. Mais il n'y tenait pas au point d'être triste. Il avait perdu bien plus que ça lorsque ses parents étaient morts. Il avait perdu son enfance.

Il ne savait pas encore ce qu'il allait faire. Il n'y avait pas non plus beaucoup de possibilités. Il pouvait choisir de rester ici. Il aurait de quoi s'occuper en participant à la reconstruction. Mais les Novaliens étaient au sud de la ville. Et

pour rentrer chez eux, il faudrait qu'ils aillent au nord. Quel intérêt de reconstruire s'ils revenaient détruire à nouveau ?

En y réfléchissant, Nodem ne pouvait que s'en aller. Il pouvait rejoindre les réfugiés vers Tavanà, ou essayer de trouver un village. Des villages, il y en avait un peu partout dans les environs. Il pouvait s'y faire héberger en travaillant. Et quand la nouvelle de la fin du conflit arriverait, il retournerait à Foyben. Il reprendrait la maison de ses parents et il en ferait quelque chose. Il pouvait ouvrir une boutique, par exemple. Il avait quelques idées. C'était bien, les idées.

Il serra la pierre d'ambre dans sa main. Iovad serait son Esprit. Comme Akip Lohar, l'Archère de la Fontaine. Ça ne valait pas les douilles en termes d'éclairage, mais ça luisait quand même dans le noir. Iovad lui avait plus appris en une nuit que son précepteur en deux ans. Bon, ça,

non, ce n'était pas vrai. Chacune des personnes importantes de sa vie lui avait appris des choses différentes.

Ses parents lui avaient appris à parler, à marcher et à vivre. Son précepteur lui avait appris comment le monde autour de lui en était arrivé là. Iovad, lui, avait insufflé plus d'humanité au tout. L'androïde défectueux qui avait outrepassé son protocole pour lui venir en aide.

Nodem se leva une seconde fois et regarda autour de lui. Cette fois-ci, il n'y avait personne sur la place à la fontaine. Il fit quelques pas et s'éloigna dans une ruelle. S'il allait tout droit, il devrait bien sortir de la ville.

Il mit la pierre d'ambre dans sa poche et sourit. C'était un sourire mêlé de tristesse, de détermination et de peur. Il savait où il allait, maintenant. Il aurait tout le temps de pleurer une fois arrivé. Le deuil ne s'effaçait pas en une

nuit. La blessure était profonde et elle ne partirait jamais.

Ça n'empêchait pas que c'était à lui de se reconstruire. Et qu'il devait aussi trouver des gens pour l'y aider. Mais il devrait faire attention en accordant sa confiance. Car les êtres humains, c'était toujours un peu la même chose.

FIN.